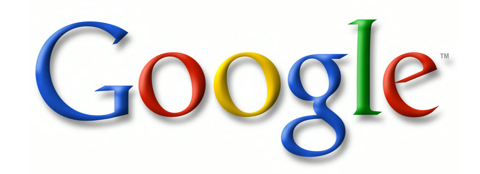
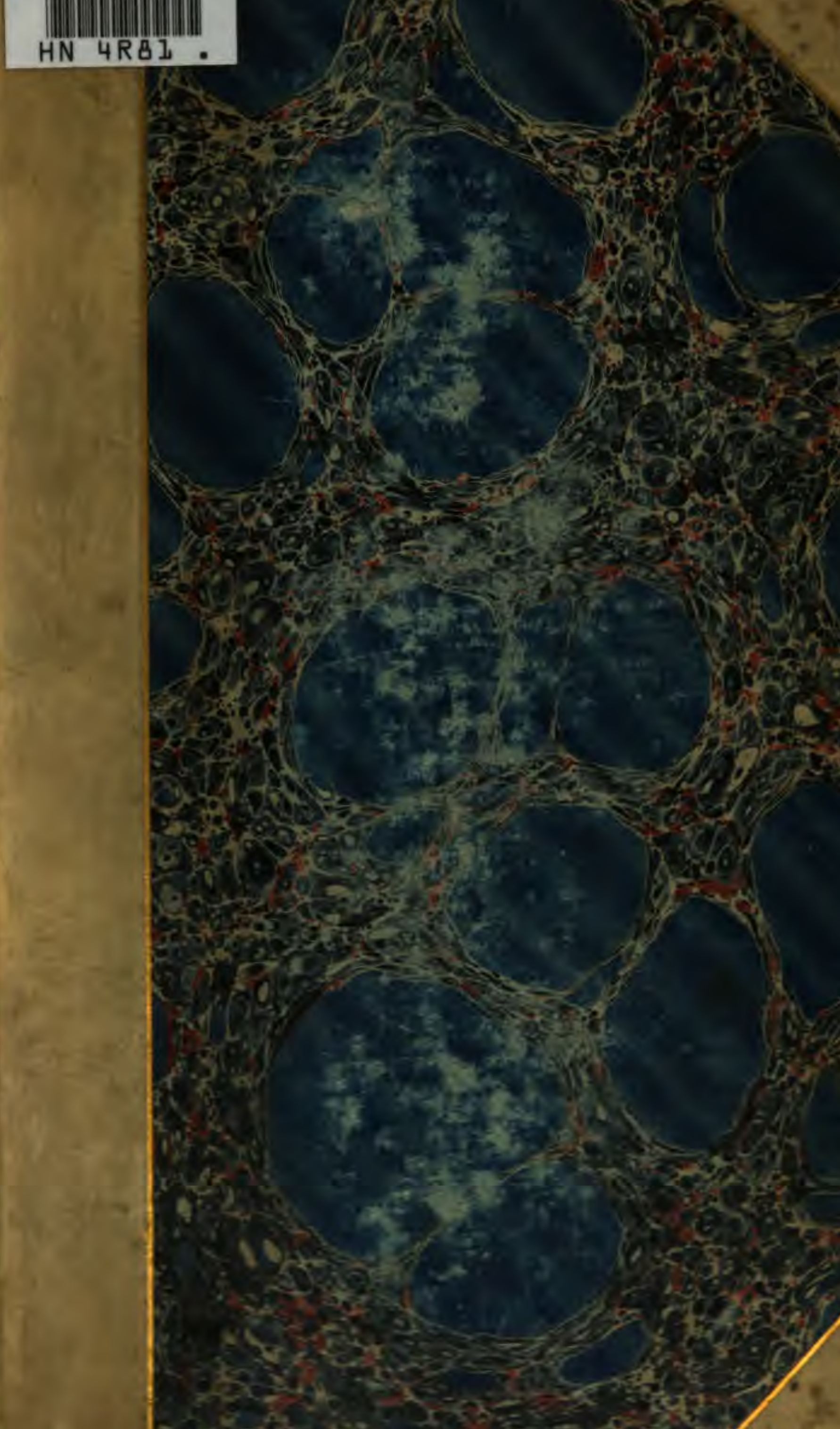
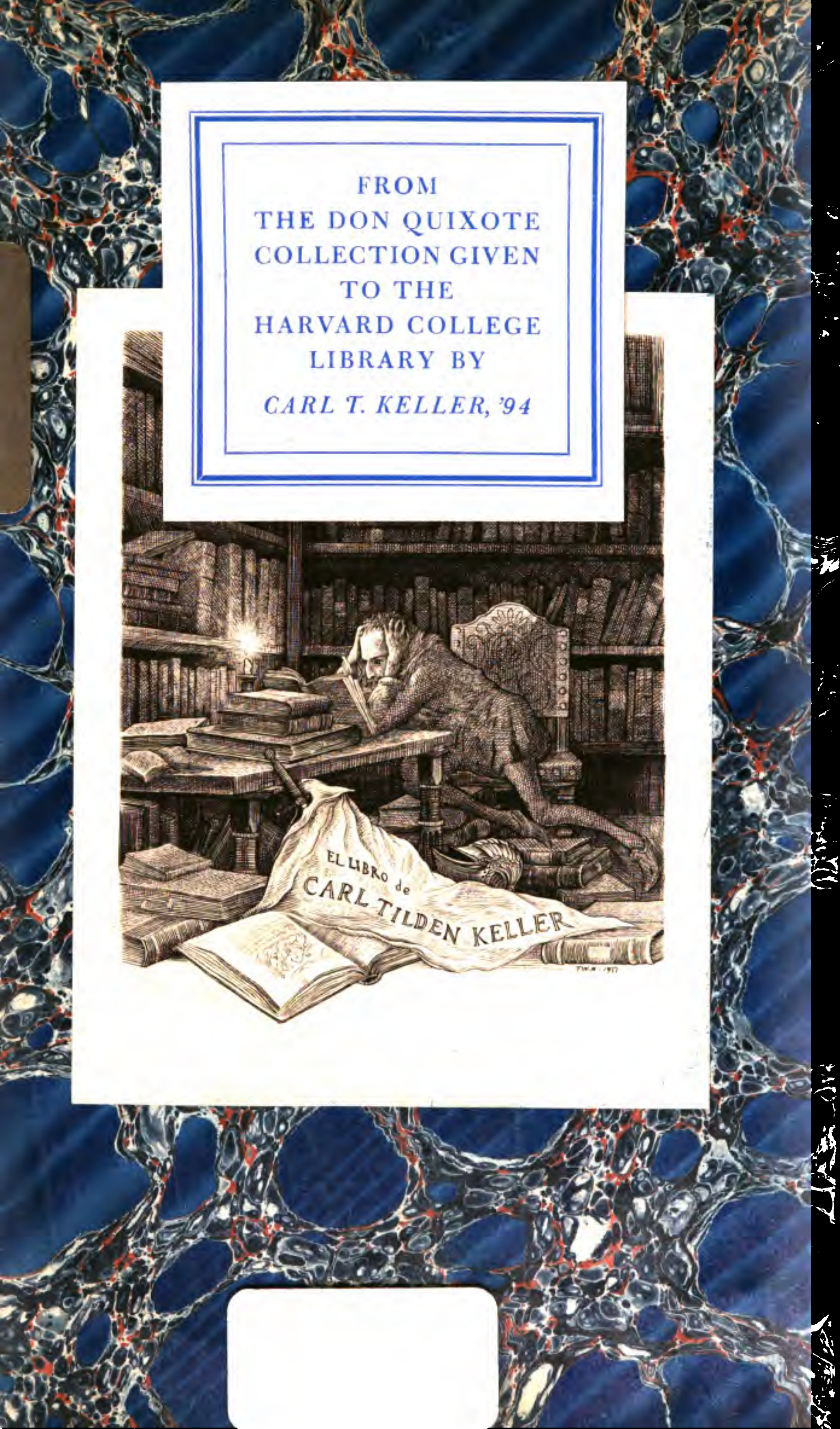
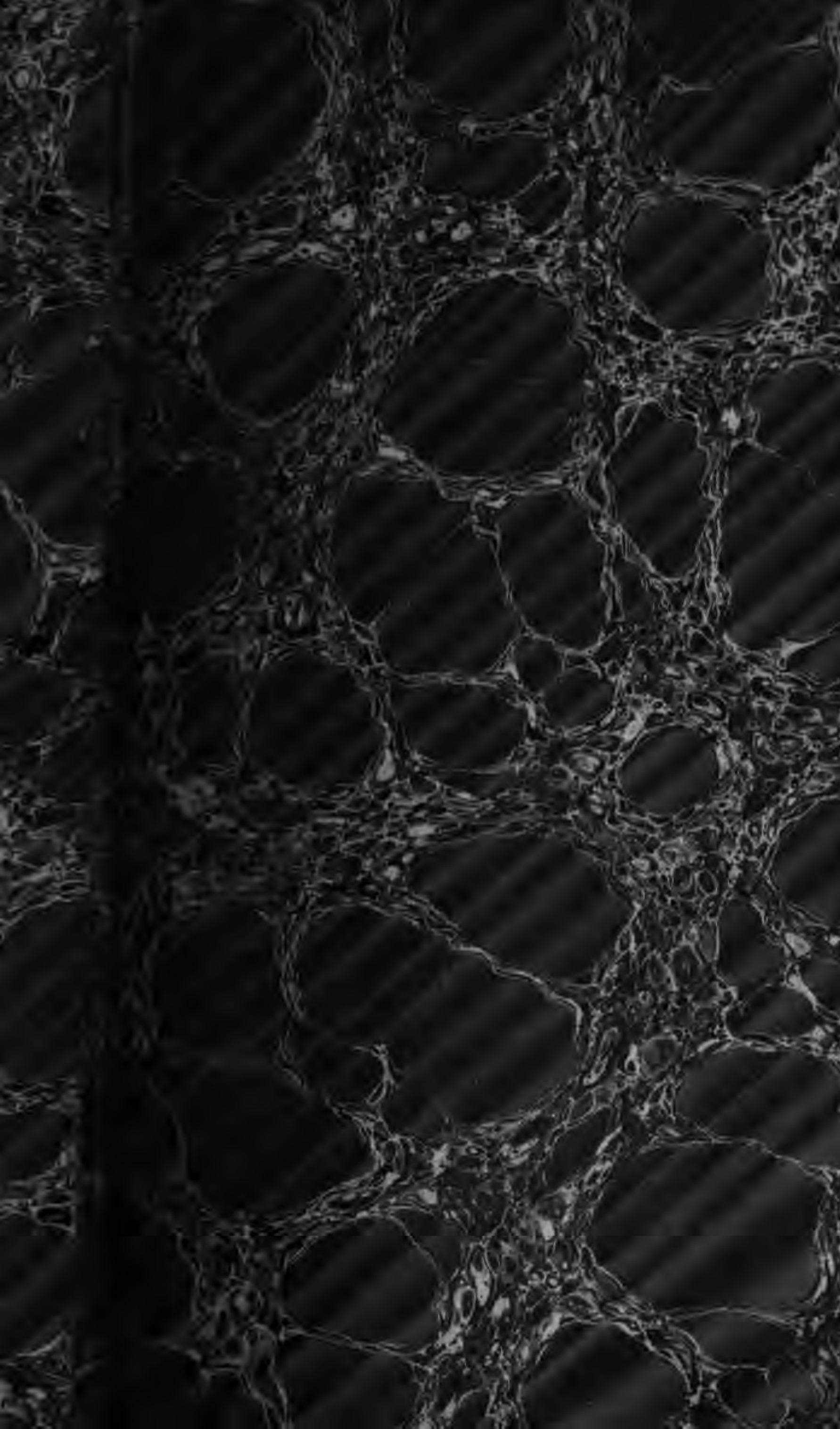





FROM
THE DON QUIXOTE
COLLECTION GIVEN
TO THE
HARVARD COLLEGE
LIBRARY BY
CARL T. KELLER, '94
EL LIBRO de
CARL TILDEN KELLER



HISTOIRE

DE

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL

PAR FILLEAU DE SAINT-MARTIN;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CERVANTES,

Par M. Pr Mérimée.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

IMPRIMERIE D'AUGUSTE BARTHELEMY,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 10.

1827.

HISTOIRE

DE L'ADMIRABLE

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE.

Ire PARTIE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE XXVIII.

De la nouvelle et agréable aventure qui arriva au curé et au barbier, dans la montagne Noire.

Ç'a été sans doute un très-heureux siècle, que celui qui a donné naissance à l'incomparable et très-hardi chevalier don Quichotte de la Manche, puisqu'en le mettant au monde, avec le généreux dessein de ressusciter la chevalerie errante, qui était non-seulement négligée, mais encore abandonnée et perdue, il est cause que

nous jouissons dans ce misérable siècle de l'agréable lecture de sa très-véritable histoire, et en même temps de plusieurs nouvelles dont elle est enrichie, et qui n'ont pas moins d'art et d'agrément que l'histoire même.

Nous avons dit que le curé, voulant donner de la consolation à Cardenio, en fut empêché par une voix qui faisait des plaintes, et qui disait les paroles suivantes : Serait-il possible enfin que j'eusse trouvé un lieu qui pût me cacher aux yeux de tout le monde, et servir de sépulture à ce corps misérable, dont la charge m'est devenue si pesante ? Que je suis heureuse dans mes disgrâces, de trouver dans la solitude de ces montagnes, le repos et la sûreté qu'on ne trouve point parmi les hommes, et de pouvoir en liberté me plaindre au ciel des malheurs dont je suis accablée ! Ciel pitoyable ! écoutez mes plaintes, c'est à vous que je m'adresse : les hommes sont faibles et trompeurs, et vous seul pouvez me donner de la consolation et du soulagement, et m'inspirer ce que je dois faire.

Le curé et sa compagnie, qui entendirent cette voix, et connurent qu'ils n'en étaient pas éloignés, se levèrent pour voir qui était cette personne affligée qui se plaignait de la sorte ; et ils n'eurent pas fait vingt pas, qu'ils aperçurent derrière un rocher, au pied d'un frêne, un

jeune homme vêtu en paysan, dont ils ne purent voir le visage, parce qu'il baissait la tête sur ses pieds, qu'il lavait dans un ruisseau. Ils approchèrent si doucement de lui, qu'il ne les entendit point, et ils eurent le loisir de remarquer qu'il avait les jambes admirablement bien faites; et d'une si grande blancheur, qu'elles semblaient d'albâtre. Cette beauté les surprit dans un homme vêtu de la sorte, et qui apparemment travaillait tous les jours à la terre; et cela redoublant leur curiosité, ils se cachèrent derrière le rocher, d'où, observant soigneusement le jeune garçon, ils virent qu'il portait un jupon gris-brun, avec une espèce d'écharpe de toile blanche, qui le serrait par-dessus, et sur la tête un petit bonnet de même couleur que le jupon. Après qu'il se fut lavé les pieds, il tira un linge dont il les essuya; et ayant en même temps levé la tête, il fit voir un si beau visage, que Cardenio ne put s'empêcher de dire au curé, que puisque ce n'était point Luscinde, ce n'était pas une créature humaine.

Le jeune garçon ôta ensuite son bonnet, et secouant deux ou trois fois la tête, il en tomba une grande quantité de cheveux, dont la longueur et la beauté leur firent connaître que ce qu'ils avaient pris pour un laboureur, était une jeune fille, et une des plus belles personnes du

monde. Cardenio n'en fut pas moins surpris que les autres; et il avoua encore, qu'hors Luscinde, il n'avait jamais rien vu de comparable. Pour démêler ces beaux cheveux, dont elle fut toute couverte, elle n'employa que ses doigts, et fit voir en même temps des bras si bien faits, et des mains si blanches, qu'augmentant l'admiration et la curiosité de ceux qui la regardaient, ils se levèrent pour l'aller voir de plus près, et pour apprendre qui elle était. Au bruit qu'ils firent en se levant, la jeune fille tourna la tête, et, écartant ses cheveux qui lui couvraient le visage, elle regarda du côté qu'elle avait entendu le bruit; mais à peine eut-elle aperçu ces trois hommes, que sans songer à ramasser ses cheveux, ni qu'elle avait encore les pieds nus, elle prit seulement un petit paquet, et se levant promptement, se mit à fuir de toute sa force; mais elle n'alla pas loin : ses pieds tendres et délicats, ne pouvant souffrir la dureté des pierres, elle tomba, et ceux qu'elle fuyait étant accourus à son secours, le curé lui cria : Arrêtez-vous, mademoiselle, vous n'avez rien à craindre, et nous n'avons d'autre intention que celle de vous servir. En même temps s'étant approché d'elle, il la prit par la main, et la voyant étonnée et confuse, il tâcha de la rassurer, en lui parlant en ces termes: Vos cheveux, mademoiselle,

nous ont découvert ce que votre déguisement nous cachait; mais nous n'en sommes que plus disposés à vous rendre toutes sortes de services. Revenez donc de la surprise que nous vous avons causée, et dites-nous, je vous prie, de quelle manière il vous plaît que nous vous traitions? Il y a apparence, ajouta-t-il, que ce n'est pas un sujet médiocre qui vous oblige de prendre un habit si indigne de vous, et de venir demeurer, délicate comme vous êtes, dans un lieu si rude et si désert; que c'est comme une espèce de miracle que nous vous ayons rencontrée. Il n'est peut-être pas impossible de trouver du remède à vos maux, et il n'y en point de si violens que la raison et le temps n'adoucissent. Si vous n'avez donc pas renoncé à la consolation et aux conseils des hommes, je vous supplie de nous apprendre le sujet de vos déplaisirs, et d'être persuadée que nous vous le demandons moins par curiosité que dans le dessein d'y chercher du remède, et de vous rendre tous les services dont nous sommes capables.

Pendant que le curé parlait ainsi, cette belle fille était interdite, et les regardait tous avec le même étonnement que si elle eût vu la chose du monde la plus surprenante. Mais enfin le curé lui ayant laissé le temps de se remettre, et lui faisant de nouvelles offres de service, elle fit un grand

soupir, et rompit le silence de cette manière. Puisque la solitude de ces montagnes n'a pas été capable de me cacher, et que mes cheveux m'ont trahie, il me serait désormais inutile de feindre avec vous, et de nier une chose dont vous ne pouvez plus douter; et puisque vous souhaitez d'entendre le récit de mes malheurs, j'aurais mauvaise grâce de vous le refuser après les honnêtetés et les offres que vous m'avez faites; mais je crains bien de vous donner moins de plaisir que de compassion en vous les racontant, parce qu'ils sont si grands, que non-seulement ils sont sans remède, mais que vous jugerez même que je ne suis pas en état de recevoir de la consolation. Après tout, ce n'est pas sans peine que je vais révéler des secrets que j'avais résolu d'ensevelir avec moi dans le tombeau, et que je ne puis déclarer sans confusion; mais je m'imagine qu'il ne me sera pas aussi désavantageux de vous les apprendre, que de vous laisser en doute de mes desseins et de ma conduite, après que vous m'avez trouvée seule et sous les habits d'un homme, dans un lieu si écarté. Cette belle fille ayant parlé de la sorte, s'éloigna un peu pour achever de s'habiller, et s'étant rapprochée d'eux, elle s'assit sur l'herbe, où après s'être fait violence pour retenir ses larmes, elle commença ainsi l'histoire de sa vie.

Je suis née dans une ville de l'Andalousie, dont un duc porte le nom, et qui lui donne le titre de grand-d'Espagne. Mon père, qui est de ses vassaux, n'est pas d'une condition fort relevée; mais il est si riche, que si la fortune lui avait donné autant de naissance que de bien, il n'aurait rien à désirer, et je ne serais peut-être pas malheureuse, car je ne doute point que mes malheurs ne viennent de celui qu'ont mes parens de n'être pas nés illustres. Ils ne sont pourtant pas d'une naissance si basse qu'elle les doive faire rougir; elle n'a rien de honteux : ils sont laboureurs de père en fils, mais sans mélange d'aucune mauvaise race; ils sont des vieux chrétiens, et leur ancienneté avec leurs grands biens et leur manière de vivre, les relèvent beaucoup au-dessus de leur profession, et les mettent peu à peu au rang des plus nobles. Comme je suis leur seule héritière, ils m'ont toujours extrêmement aimée; et parce qu'ils m'aimaient, ils se trouvaient encore plus heureux de m'avoir pour fille, que de jouir paisiblement de toutes leurs richesses. Mon bonheur et leur amitié m'ayant rendue maîtresse de leur cœur, ils voulaient aussi que je le fusse de leur bien : tout passait généralement par mes mains, tant les affaires du dehors que celles du dedans, et je donnais tous les ordres nécessaires dans la maison, avec tant

de confiance de leur part et de si grands soins de la mienne, que nous avons toujours vécu dans la douceur et le repos, Ce qui me restait de loisir, après le soin du ménage, je l'employais aux exercices qui sont propres aux jeunes filles, ou à travailler à l'aiguille, ou à faire du point; et je ne laissais mon ouvrage que pour lire quelque chose d'utile, ou jouer de quelque instrument, ayant reconnu que la musique est propre à recueillir les esprits qui se sont dissipés dans le travail, et qu'elle délasse la tête. Voilà l'innocente vie que je menais dans la maison de mon père. Ce n'a pas été par aucune vanité, ni pour vous apprendre que je suis riche, que je vous ai dit ces particularités, mais afin que vous voyiez dans la suite que si j'ai passé d'une condition si heureuse à une si misérable, je ne me suis point attiré par ma faute les malheurs dont je suis accablée. Pendant que je passais ainsi la vie dans les occupations du ménage, et dans une espèce de retraite égale à celle des couvens, sans voir d'autres gens que ceux de notre maison, et sans sortir que pour aller à l'église, mais du grand matin et avec ma mère, et encore si cachée, que j'avais de la peine à me conduire moi-même, il ne laissa pas de se répandre un bruit que j'étais belle, et l'amour me vint troubler dans ma solitude. Le second fils du duc dont je vous ai parlé, nommé don

Fernand, me vit un jour sans que je m'en aperçusse.

A peine Cardenio entendit le nom de Fernand, qu'il changea de couleur, et fit paraître en un instant une si grande agitation de corps et d'esprit, que le curé et le barbier qui le virent, appréhendèrent qu'il n'entrât dans ces furieux accès qui le prenaient d'ordinaire. Mais la chose n'alla pas jusque-là : il se mit seulement à considérer attentivement la belle paysanne, attachant fixement les yeux sur elle, et cherchant à la reconnaître, et elle, sans prendre garde aux mouvemens de Cardenio, continua toujours son histoire,

Il ne m'eut pas plutôt vue, dit-elle, qu'à ce qu'il m'a raconté depuis, il sentit dans le même instant cette passion violente dont il m'a depuis donné tant de marques. Mais pour achever promptemennt l'histoire de mes malheurs, et ne point perdre de temps en des particularités inutiles, je ne m'amuserai point à vous dire tout ce qu'il fit pour me faire connaître son amour : il s'acquit tous les gens de notre maison, à force de présens ; il fit mille offres à mon père, et l'assura de sa faveur en toutes choses. Tous les jours furent des jours de fête dans notre ville ; ce n'était plus que divertissemens sous mes fenêtres, et toute la nuit s'y passait en concerts de voix et d'instrumens. Il

me fit donner, par une adresse qui m'est inconnue, un nombre infini de billets, pleins de tendres sentimens, de sermens, d'offres et de promesses: mais tous ces soins ne firent que m'irriter, bien loin de me plaire et de m'attendrir, et je ne regardai plus don Fernand que comme un ennemi mortel. Ce n'est pas, après tout, qu'il ne parût agréable dans ses galanteries, et que je ne sentisse quelque plaisir de me voir aimée d'un homme de cette qualité. Des soins si galans ne sont jamais désagréables aux femmes; et la plus farouche ne laisse pas de trouver dans son cœur un peu de complaisance pour ceux qui lui disent qu'elle est belle; mais enfin la disproportion était trop grande pour me laisser des espérances raisonnables, et la galanterie trop éclatante pour ne me pas offenser. Les conseils de mon père, qui ne jugeait pas bien des intentions de don Fernand, achevèrent de détruire tout ce qui pouvait me flatter dans sa recherche, et le soin de ma réputation m'y fit entièrement opposer. Cependant mon père me voyant inquiète, et ne doutant pas que je ne me trouvasse embarrassée, me dit un jour, qu'il se fiait absolument à ma vertu, et qu'il n'avait point de plus grand obstacle à opposer aux injustes prétentions de don Fernand; mais que si je voulais me marier, pour arrêter tout d'un coup ses poursuites, et sauver

ma réputation du danger qu'elle courait, je pouvais choisir, dans la ville ou dans les lieux voisins, un parti à mon gré, et qu'il ferait tout ce que je pouvais attendre de l'affection d'un bon père.

Je le remerciai de sa bonté, et lui dis que n'ayant encore jamais pensé au mariage, j'allais songer à me défaire de don Fernand, d'une autre manière, sans hasarder ma liberté pour m'en délivrer: et je résolus, dès-lors, de l'éviter avec tant de soin, qu'il ne trouvât plus moyen de me parler. Une manière de vie si réservée, et qui devait rebuter don Fernand, ne fit que l'opiniâtrer davantage dans son mauvais dessein; je l'appelle ainsi, parce que s'il avait été honnête, je n'aurais pas sujet de m'en plaindre. Enfin, don Fernand, soit qu'il eût entendu dire que mon père me mariait, ou qu'il en soupçonnât quelque chose, pensa à traverser un dessein qui ruinait toutes ses espérances.

Une nuit que j'étais dans ma chambre, avec une jeune fille qui me servait, et ma porte bien fermée, pour être en sûreté contre la violence de don Fernand, que je croyais un homme à tout entreprendre, je le vis tout d'un coup paraître devant moi; et cette vue si inopinée me troubla tellement, que, perdant l'usage des sens, je ne pus dire une seule parole pour appeler du

secours. Don Fernand, se servant alors de ma faiblesse et de mon étonnement, me prit entre ses bras, et me parla avec tant d'artifice, et une tendresse si apparente, que je n'osai crier quand j'en eusse eu la force. Les soupirs de ce perfide donnaient du crédit à ses paroles, et ses larmes semblaient justifier son intention; j'étais jeune et sans expérience dans une matière où les plus fines se trompent. Je pris tous ses mensonges pour des vérités, et touchée de ses soupirs et de ses larmes, je sentais quelques mouvemens de compassion. Cependant étant revenue de ma première surprise, et commençant à me reconnaître, je lui dis en colère :

Seigneur, si en même temps que vous m'offrez votre amitié, et que vous m'en donnez de si étranges marques, vous me donniez à choisir, ou d'elle, ou du poison, je ne serais pas embarrassée, et, estimant beaucoup plus l'honneur que la vie, je n'aurais pas de peine à sacrifier l'une à l'autre. En un mot, je ne saurais bien juger d'un dessein qui commet ma réputation, et, si vous ne sortez tout-à-l'heure, je vous ferai si bien voir la différence qu'il y a de mes sentimens aux vôtres, que pour peu qu'il vous reste d'honnêteté, vous vous en repentirez toute votre vie. Je suis née votre sujette, ajoutai-je, mais non pas votre esclave; et je ne dois à la

grandeur de votre naissance, que les devoirs que vous rendent tous vos vassaux. A cela près, je ne m'estime pas moins dans ma condition, que vous vous trouvez élevé par la vôtre. Ne croyez donc pas m'éblouir par vos richesses, ni me tenter par l'éclat de la grandeur; ni que vos soupirs et vos larmes, ni l'artifice de vos paroles, puissent jamais m'attendrir. C'est à mon père à disposer absolument de ma volonté, et je ne me rendrai jamais qu'à celui qu'il m'aura choisi pour époux. Ainsi, seigneur, si vous voulez que je croie que vous m'estimez véritablement, défaites-vous d'un dessein qui m'offense, et qui ne peut jamais réussir. Laissez-moi jouir paisiblement de la vie, en me laissant l'honneur à qui elle est inséparablement attachée; et puisque vous ne pouvez être mon époux, ne prétendez pas de moi une amitié que je ne puis donner à nul autre. Et pourquoi, belle Dorothée, s'écria le perfide don Fernand, ne puis-je pas être votre époux? qui le peut empêcher si vous y consentez? Je suis trop heureux que votre amitié soit à ce prix, et qu'il n'y ait point d'autre obstacle à surmonter. Je suis à vous, belle Dorothée, je vous donne la main tout-à-l'heure, et prends le ciel à témoin de la sincérité de mon cœur.

Cardenio ne fut pas moins surpris du nom de Dorothée qu'il l'avait été de celui de don Fer-

nand, et il acheva de se confirmer dans l'opinion qu'il avait eue dès le commencement de l'histoire; mais il ne voulut pas l'interrompre, pour voir quelle en serait la fin. Et il dit seulement: Quoi! vous vous appelez Dorothée, mademoiselle? J'ai ouï parler d'une personne de ce nom, dont les disgrâces ont bien du rapport avec les vôtres; mais continuez, je vous prie, et je vous apprendrai à loisir des choses qui vous surprendront. Dorothée s'arrêta pour regarder Cardenio, et après avoir consideré l'étrange état où il était, je vous conjure, dit-elle, si vous savez quelque chose qui me regarde, de me l'apprendre tout-à-l'heure : il me reste assez de courage pour souffrir tous les coups que me garde ma mauvaise fortune; et, pour vous dire le vrai, le malheur qui m'est arrivé, me rend insensible à tous ceux que je pourrais craindre. Je vous aurais déjà dit ce que je sais, mademoiselle, répondit Cardenio, si j'étais bien sûr que ce que je m'imagine fût vrai; mais, jusqu'à cette heure, il ne vous importe en rien de le savoir, et il y aura assez de temps pour vous l'apprendre. Dorothée reprit son histoire en ces termes:

Après ce discours, don Fernand me présenta la main; et m'ayant donné sa foi, il me la confirma par des paroles pressantes, et avec des sermens extraordinaires: mais, avant que de souf-

frir qu'il s'engageât de cette manière, je le priai de ne se laisser point aveugler à sa passion, et par un peu de beauté qui n'était pas capable de l'excuser. Ne donnez point, lui dis-je, à votre père la honte et le déplaisir de vous voir marié avec une personne si fort au-dessous de vous; et ne faites pas, par emportement, une action dont vous pourrez vous repentir, et qui me rendra malheureuse. A ces raisons j'en ajoutai beaucoup d'autres, et qui furent toutes inutiles. Don Fernand s'engagea comme un amant passionné, qui sacrifie tout à son amour, ou plutôt en fourbe qui ne soucie point de sa parole. Comme je le vis si opiniâtre dans sa résolution, je pensai sérieusement à ce que j'avais à faire. Je me représentai que je n'étais pas la première que le mariage a élevée à des grandeurs inesperées, et à qui la beauté a tenu lieu de naissance et de mérite, et que mille autres que don Fernand se sont mariés par inclination, sans se soucier de l'inégalité du bien et de la naissance. L'occasion était belle, et la fortune ne se trouvant pas toujours favorable, je crus que je devais profiter du bien qu'elle m'offrait. Pendant, disais-je en moi-même, qu'elle me présente un époux qui m'assure d'une amitié éternelle, pourquoi m'en ferais-je un ennemi par des mépris injustes? Je me représentai encore que dans l'état où je voyais

don Fernand il était difficile à ménager; que se donnant avec tant d'avantage, un refus l'irriterait; et que sa passion l'obligeant peut-être à se porter à la violence, il se croirait quitte d'une parole que je n'aurais pas voulu recevoir, et je demeurerais sans honneur et sans excuse. Toutes ces réfléxions, que je fis dans un instant, m'ébranlèrent, et les sermens de don Fernand, ses soupirs et ses larmes, avec les témoins sacrés qu'il appela; en un mot, son air, sa bonne mine, et l'amour que je croyais voir en toutes ses actions, achevèrent de me perdre. J'appelai la fille qui me servait, pour être témoin des sermens et de la parole de don Fernand. Pour lui, il m'en fit mille nouveaux; il prit encore une fois le ciel pour témoin et pour juge, et se soumit à toutes les malédictions imaginables, au cas qu'il violât sa parole; il m'attendrit par de nouveaux soupirs et de nouvelles larmes; et cette fille s'étant retirée, le perfide, abusant de ma faiblesse, acheva la trahison qu'il avait méditée.

Le jour, qui succéda à la nuit de mes disgrâces, étant sur le point de paraître, don Fernand se pressa de sortir, sous prétexte de ménager ma réputation, et me dit avec beaucoup plus de froideur ou de tranquillité qu'auparavant, que je me reposasse sur son honneur et sur la foi de ses sermens; et pour gage de l'un et de l'autre,

il tira un riche diamant de son doigt, et le mit au mien. Il s'en alla enfin ; cette fille qui me servait, et qui l'avait caché dans ma chambre, à ce qu'elle m'avoua, le mit dans la rue, et je demeurai dans un état si confus, de tout ce qui venait de m'arriver, que je ne saurais bien dire si j'avais de la joie ou de la tristesse. J'étais toute hors de moi-même, et je ne me souvins pas de reprocher à cette fille la trahison qu'elle m'avait faite, ne pouvant encore bien juger si elle m'était utile ou désavantageuse. J'avais dit à don Fernand, avant qu'il s'en allât, qu'il pouvait se servir de la même voie pour me venir voir, jusqu'à ce qu'il trouvât à propos de déclarer l'honneur qu'il m'avait fait; mais il n'y est revenu que la nuit suivante, et, depuis ce temps-là, je ne l'ai pu voir une seule fois, ni dans la rue, ni à l'église, en tout un mois que je me suis lassée à le chercher, quoique je susse bien qu'il était dans le voisinage, et qu'il allait tous les jours à la chasse. Il ne m'est pas impossible de vous dire ce que je devins, quand je vis le mépris de don Fernand. Une chose si imprévue, et que je regardais comme le dernier des malheurs, pensa m'accabler entièrement. Ce fut pour lors que je reconnus le mal qui m'était arrivé de la trahison de cette imprudente fille, et combien il est dangereux de se fier aux hommes. J'éclatai contre

don Fernand, et j'épuisai mes soupirs et mes larmes, sans soulager ma douleur. Cependant il fallait que je me fisse violence, pour cacher mon ressentiment, afin que mon père et ma mère ne me pressassent point de leur en dire le sujet. Mais enfin il n'y eut plus moyen de feindre, et ma douleur éclata quand j'appris que don Fernand s'était marié dans la ville la plus proche, avec une fille très-belle et de bonne maison, qu'on appelle Luscinde.

Au nom de Luscinde, Cardenio ressentit ses premières agitations; mais il ne fit que plier ses épaules, se mordre les lèvres, et froncer ses sourcils, et, un instant après, verser un ruisseau de larmes; et Dorothée, sans s'en apercevoir, ou sans en faire semblant, poursuivit son histoire.

Cette nouvelle, dit-elle, me fit perdre toute patience; la colère et le désespoir s'emparèrent de mon esprit, et, dans le premier transport, je fus sur le point de témoigner hautement ma douleur, et de publier partout la perfidie de don Fernand, sans me soucier de publier en même temps ma honte. Je ne sais si ce fut un reste de raison qui calma tous ces mouvemens, mais je ne les sentis plus après le dessein que je formai sur l'heure même. Je découvris le sujet de ma douleur à un jeune berger qui servait mon père, et lui ayant demandé un de ses

habits, je le priai de m'accompagner jusqu'à la ville où je savais qu'était don Fernand. Le berger fit tout ce qu'il put pour me détourner de ma résolution; mais comme il vit que je m'y opiniâtrais, il m'assura qu'il était prêt à me suivre. Ayant donc pris un habit de femme, quelques bagues et de l'argent, que je lui donnai à porter pour m'en servir au besoin, nous nous mîmes la nuit même en chemin, sans que personne en pût avoir connaissance. Pour dire vrai, je ne savais pas trop bien ce que j'allais faire; car, n'y ayant pas de remède au mariage de don Fernand, que pouvais-je espérer en le voyant, que la faible satisfaction de lui faire mille reproches inutiles? En deux jours et demi, j'arrivai à la ville, et ayant demandé, en entrant, où était la maison du père de Luscinde, celui qui me répondit, m'apprit beaucoup plus de choses que je n'en voulais savoir. Il m'enseigna la maison, et me conta le mariage de don Fernand, avec toutes ses circonstances, me disant que cela était si public, qu'on ne parlait d'autre chose dans la ville. Il me dit que la nuit de ce mariage, Luscinde était tombée évanouie dans le même moment qu'elle avait dit oui, quand le prêtre lui avait demandé si elle recevait don Fernand pour époux, et que lui voulant défaire son corps de jupe pour lui donner de l'air, il avait trouvé

dans son sein une lettre écrite de sa main, par laquelle elle déclarait qu'elle ne pouvait être femme de don Fernand, parce que Cardenio, que cet homme me dit être un gentilhomme des plus qualifiés de la même ville, avait déjà reçu sa foi, et qu'elle n'avait feint de consentir à ce mariage que pour ne pas désobéir à son père. Il me dit encore qu'il paraissait par cette lettre que Luscinde avait dessein de se tuer en achevant la cérémonie, ce que confirmait un poignard qu'on avait trouvé sur elle, et que don Fernand, de rage de se voir ainsi trompé, l'aurait tuée de ce poignard même, si ceux qui étaient présens ne l'en eussent empêché. Il me dit enfin que don Fernand était tout aussitôt sorti de la ville, et que Luscinde n'était revenue de son évanouissement que le lendemain, qu'elle déclara qu'elle était femme de Cardenio, et qu'ils s'étaient donnés la foi, avant qu'elle eût jamais vu don Fernand. J'appris aussi que ce Cardenio s'était trouvé présent à ce mariage, et qu'il était sorti de la ville, désespéré, après avoir laissé une lettre, par laquelle il se plaignait de l'infidélité de Luscinde, et faisait connaître qu'il s'en allait pour jamais. Cette histoire faisait toutes les conversations de la ville, quand j'y arrivai; et on publia bientôt après l'absence de Luscinde, et le désespoir de son père et de sa mère, qui ne

pouvaient deviner ce qu'elle était devenue. Pour moi, je trouvai quelque matière de consolation dans tous ces désordres, et je m'imaginai que le ciel s'était opposé aux injustes desseins de don Fernand, pour le faire rentrer dans les sentimens d'honneur et de piété que doit avoir un homme de bien; et qu'enfin, puisque son mariage n'avait point réussi avec Luscinde, je n'étais pas sans espérance de voir accomplir le mien. Je tâchai de me persuader ce que je souhaitais, et je me consolais ainsi par de vaines idées d'un bonheur à venir, pour ne me laisser pas accabler, et pour alonger une vie qui m'est désormais insupportable.

Pendant que j'étais dans la ville, sans savoir à quoi me résoudre, puisque je n'y trouvais point don Fernand, j'entendis crier publiquement qu'on donnerait une grande récompense à qui dirait où j'étais, me désignant par mon âge, par l'habit que je portais et par d'autres enseignes. J'appris encore qu'on disait que le berger qui était venu avec moi, m'avait enlevée de chez mon père; ce qui me donna un déplaisir aussi sensible que l'infidélité de don Fernand, car je voyais ma réputation absolument perdue, et pour le sujet du monde le plus bas et le plus indigne. Je sortis à l'heure même de la ville avec ce garçon, de qui je m'imaginai reconnaître que

j'avais sujet de me défier; et le soir même nous arrivâmes ici, où nous nous cachâmes dans le lieu le plus désert de ces montagnes. Mais, comme on dit d'ordinaire, les maux son enchaînés les uns aux autres, et quand un est passé un autre lui succède. Je ne fus pas sitôt dans ce lieu, où je me croyais en sûreté, que le berger, que j'avais toujours trouvé assez sage, tenté de l'occasion et de sa malice plutôt que de ma beauté, fut assez insolent pour me parler d'amour; et comme il vit que je lui répondais en colère et avec mépris, il ne voulut plus employer des prières inutiles, et résolut de pousser son mauvais dessein à bout par la force. Mais le ciel et la raison ne m'abandonnèrent point en cette rencontre, et sa passion l'aveugla à tel point, que ne s'apercevant pas qu'il était au bord d'un précipice, je le poussai dedans sans peine, et courant aussitôt de toute ma force, j'entrai bien avant dans ces déserts, pour me cacher de ceux qui me cherchaient de la part de mon père. Le lendemain, je trouvai un paysan, à qui je me donnai en service en qualité de berger, et il m'emmena dans sa maison, qui est au milieu de ces montagnes. J'ai été je ne sais combien de mois avec lui, allant tous les jours aux champs, et prenant toujours bien garde de ne me laisser pas reconnaître : mais tous mes soins et toute

mon industrie n'ont pas empêché qu'il ne découvrît que je suis fille ; si bien que m'ayant témoigné de mauvais désirs, aussi bien que le premier, et la fortune ne m'offrant pas le même remède pour m'en garantir, je sortis de sa maison il y a deux jours, et je vins chercher un asile sur ces rochers et dans l'épaisseur de ces bois, pour prier le ciel en sûreté, et tâcher de l'émouvoir par mes soupirs et mes larmes à me donner du secours, ou tout au moins à finir ici ma misérable vie, et y ensevelir la mémoire de mes disgrâces.

CHAPITRE XXIX.

Où l'on verra peut-être d'agréables choses.

VOILA, Messieurs, l'histoire de mes tristes aventures; jugez maintenant si les plaintes que vous avez entendues étaient justes, et si une personne si malheureuse et si affligée, et dont les maux sont sans remède, est en état de recevoir de la consolation. Je vous prie seulement d'une chose, apprenez-moi où je pourrai passer le reste de ma vie à couvert de la recherche de mes parens : non pas que je craigne que mon père et ma mère aient rien diminué de leur affection, et qu'ils ne me reçussent encore avec toute l'amitié qu'ils m'ont toujours témoignée; mais je confesse que quand je pense seulement qu'ils ont pu soupçonner ma conduite, et qu'ils ne peuvent connaître mon innocence que sur ma parole, je ne saurais me résoudre à souffrir leur présence. Elle se tut en achevant ces paroles, et le rouge qui se répandit sur son beau visage, et ses yeux baissés et humides, firent voir bien clairement son inquiétude et tous les sentimens de son cœur. Ceux qui venaient d'entendre l'histoire de Dorothée, étaient charmés de son esprit et de sa

bonne grâce; et ils n'avaient pas moins de compassion pour ses malheurs, qu'ils les trouvaient surprenans et injustes. Le curé, que la piété intéressait dans le parti de cette belle fille, ne voulut pas attendre davantage à lui donner des conseils et de la consolation. Mais à peine avait-elle achevé de parler, que Cardenio prit la parole :

Quoi! dit-il, madame, vous êtes Dorothée, fille unique du riche Clenard? Dorothée fut bien surprise d'entendre le nom de son père, et de voir que celui qui en parlait était en si mauvais état. Et qui êtes-vous, mon ami, dit-elle à Cardenio, vous qui savez si bien le nom de mon père? car si je ne me trompe, je ne l'ai pas nommé une seule fois dans tout le récit que je viens de faire. Je suis, répondit Cardenio, celui qui ai la foi de Luscinde, celui qu'elle a dit qui était son époux, ce misérable Cardenio, que la trahison de don Fernand a réduit au triste état que vous voyez, abandonné à la douleur et privé de toute consolation, et, pour comble de malheur, n'ayant plus l'usage de la raison, qu'autant qu'il plaît au ciel de me laisser de bons intervalles. C'est moi-même, belle Dorothée, qui fus le malheureux témoin des fatales noces de don Fernand, et qui déjà plein de frayeur et de trouble m'abandonnai au désespoir quand je crus

que Luscinde avait donné son consentement, sans avoir la résolution d'attendre le retour de sa défaillance. Je vis bien que don Fernand avait trouvé une lettre dans son sein, mais ne pouvant rien concevoir de favorable dans le désordre où j'étais, et n'ayant pas assez de courage pour supporter mes malheurs, je sortis de la maison avec impatience; et après avoir donné une lettre à un de mes gens avec ordre de la rendre à Luscinde, je m'en vins dans ces déserts, sacrifier à ma douleur une vie dont tous les momens m'étaient autant de supplices. Mais le ciel n'a pas permis que je la perdisse, et il a peut-être voulu me conserver pour défendre vos intérêts et les miens, en me faisant connaître la justice des vôtres et la fidélité de Luscinde. Consolez-vous, belle Dorothée, le ciel a pris notre parti; il faut tout attendre de sa bonté et de sa protection, et après ce qu'il a fait en notre faveur, ce serait l'offenser que de n'espérer pas une meilleure fortune. Il vous rendra don Fernand, qui ne peut être à Luscinde; et il me rendra Luscinde, qui est à moi. Pour moi, belle Dorothée, quand je n'aurais pas des intérêts liés avec les vôtres, je me trouve si sensible à vos malheurs, qu'il n'est rien que je n'entreprenne pour vous en délivrer; et je vous jure que je ne vous abandonnerai jamais, que don

Fernand ne vous ait fait justice, et de l'y forcer même aux dépens de ma vie, si la raison et la générosité ne l'y peuvent obliger.

Dorothée se trouva si pleine de ressentiment des offres que Cardenio venait de lui faire, qu'elle ne savait comment l'en remercier, et le regardant déjà comme son protecteur, elle s'allait jeter à ses pieds, si lui-même ne l'en eût empêchée. Le curé, prenant en même temps la parole pour eux deux, loua extrêmement Cardenio d'une si généreuse résolution, et consola si bien Dorothée, qu'il la fit consentir de venir se remettre un peu de tant de fatigues, dans sa maison, où ils penseraient tous ensemble au moyen de trouver don Fernand, et enfin à ce qu'il y avait de meilleur à faire. Le barbier, qui jusque-là avait toujours écouté sans rien dire, s'offrit aussi, avec toute l'honnêteté qu'il put, à faire tout ce qui dépendrait de lui; et après avoir reçu des remercîmens de Cardenio et de Dorothée, il leur apprit le dessein qui les avait amenés, lui et le curé, dans la montagne, et l'étrange folie de don Quichotte, dont ils attendaient l'écuyer, qui n'avait guère moins besoin de remèdes que son maître. Cardenio se ressouvint alors du démêlé qu'il avait eu avec don Quichotte, mais seulement comme d'un songe, et en le racontant il n'en put dire le sujet. Sur cela

ils entendirent appeler, et ils connurent à la voix que c'était Sancho, qui, parce qu'il ne les trouvait point au rendez-vous, se tuait de crier. Ils allèrent tous au-devant de lui, et le curé lui ayant demandé où était don Quichotte, il répondit qu'il l'avait trouvé nu en chemise, pâle, défait, mourant de faim, et soupirant toujours pour sa dame Dulcinée; et qu'il avait eu beau lui dire qu'elle lui commandait de sortir de là et de se rendre au Toboso, où elle l'attendait, il était résolu de ne point se présenter devant sa beauté, jusqu'à ce qu'il eût fait des actions qui méritassent sa grâce; que cependant, si cela durait davantage, il courrait risque de ne devenir jamais empereur, ni seulement archevêque, qui était le moins qu'il pût prétendre, et que pour l'amour de Dieu ils vissent donc promptement ce qu'il y avait à faire pour le tirer de là.

Ne vous mettez pas en peine, Sancho, dit le curé, nous l'en tirerons malgré lui; et se tournant devers Cardenio et Dorothée, il leur raconta ce qu'ils avaient imaginé, lui et le barbier, pour la guérison de don Quichotte, ou tout au moins pour l'obliger de retourner dans sa maison. Dorothée, à qui ces nouvelles espérances donnaient déjà un peu de bonne humeur, s'offrit de faire la demoiselle affligée, et dit qu'elle

la ferait plus au naturel que le barbier, outre qu'elle avait avec elle un habit de femme; qu'au reste il n'était pas besoin de l'instruire pour faire son personnage, parce qu'elle avait assez lu de livres de chevalerie pour en savoir le style, et de quelle manière les demoiselles aventurières demandaient des dons aux chevaliers errans. A la bonne heure, madame, dit le curé, nous vous prenons au mot, il ne s'agit plus que de mettre la main à l'œuvre. Sans aller plus loin, Dorothée tira aussitôt de son paquet une jupe de très-belle étoffe et une riche simarre de brocard vert, avec un tour de perles et d'autres ajustemens; et après s'en être parée, elle leur parut à tous si éclatante et si belle, qu'ils ne cessaient de l'admirer, et d'accuser don Fernand de peu d'honneur et de connaissance d'avoir lâchement abandonné une si charmante personne. Celui de tous qui trouvait Dorothée plus à sa fantaisie, était Sancho Pança; il n'avait pas assez d'yeux pour la regarder, et il était comme en extase. Qui est cette belle dame? demanda-t-il au curé avec empressement; et qu'est-ce qu'elle cherche ici autour? Qui est cette dame! répondit le curé, hé! ce n'est rien, ami Sancho, ce n'est seulement que l'héritière en ligne droite du grand royaume de Micomicon, qui vient prier votre maître de la venger d'une injure que lui a faite

un malin géant ; et au bruit que fait dans toute la Guinée la valeur du fameux don Quichotte, cette princesse n'a pas craint de faire ce grand voyage pour le venir chercher. Bon pour cela, s'écria Sancho, elle est la bien venue : voilà une heureuse quête et une meilleure trouvaille, si mon maître est assez chanceux pour assommer ce fils de putain de géant. Oui, par ma foi, il l'assommera s'il le rencontre ; qu'il l'en empêcherait, à moins que ce ne soit un fantôme? car, véritablement, il n'a aucun pouvoir sur ces gens-là. Mais, monsieur le curé, continua-t-il, je vous demande une chose : je vous prie que mon maître ne se mette point en tête de se faire archevêque ; je meurs de peur que vous ne le lui alliez conseiller ; faites qu'il se marie promptement avec cette princesse, afin qu'il ne soit plus en état de recevoir les ordres, et qu'il s'aille faire empereur. Franchement, j'ai bien raisonné là-dessus, et je trouve par mon compte qu'il n'est pas bon pour moi que mon maître soit archevêque, parce que je ne suis pas propre pour l'église, étant marié, et que j'allasse penser à prendre des dispenses pour tenir des bénéfices : ayant femme et enfans, ce ne serait jamais fait. Comme vous voyez donc, monsieur le curé, le vrai fait est que mon maître se marie bientôt avec cette dame que je ne nomme point, parce

que je n'en sais pas le nom. Elle s'appelle, répondit le curé, la princesse Micomicona, car son royaume s'appelant Micomicon, elle en doit porter le nom. Il n'y a point de doute à cela, dit Sancho : j'ai vu quantité de gens qui prennent le nom du lieu de leur naissance, comme Pierre d'Alcala, Jean d'Ubeda, Diégo de Valladolid, et je me doute bien qu'on pratique là même chose en Guinée. Vous avez raison, Sancho, répondit le curé, et pour ce qui regarde le mariage de votre maître, croyez que j'y ferai tout mon pouvoir. Sancho demeura fort satisfait de la promesse du curé, et le curé encore plus étonné de voir la simplicité de Sancho, et comment il avait enchâssé dans son imagination les contagieuses folies de son maître.

Dorothée était déjà à cheval sur la mule du curé, et le barbier ayant accommodé sa fausse barbe de queue de vache, ils dirent à Sancho de les mener où était don Quichotte, mais qu'il se donnât bien de garde de témoigner devant lui qu'il connût ni le curé ni le barbier, parce que s'il venait à les reconnaître, il se douterait de ce qu'ils avaient à lui dire, et perdrait ainsi l'occasion de se faire empereur. Cardenio ne voulut point les accompagner de crainte de troubler la fête, si don Quichotte allait se ressouvenir du démêlé qu'ils avaient eu ensemble; et le curé

voyant qu'il n'y était point nécessaire pour lors, demeura aussi après avoir donné quelques instructions à Dorothée, qui le pria de s'en reposer sur elle, et l'assura qu'elle suivrait exactement ce qu'elle avait lu dans les livres de chevalerie... La princesse Micomicona, son écuyer, et le grand Sancho, ayant fait environ trois quarts de lieue, aperçurent don Quichotte entre des rochers, qui était tout habillé, mais non armé.

Sitôt que Dorothée fut avertie que c'était lui, elle hâta son palefroi; et en arrivant auprès de don Quichotte, l'écuyer se jeta promptement à bas, et descendit sa maîtresse, qui se mit à genoux devant le chevalier, et lui embrassant la cuisse malgré les efforts qu'il faisait pour la relever, lui dit ces paroles : Je ne me leverai point d'ici, vaillant et invincible chevalier, jusqu'à ce que votre courtoisie m'ait octroyé un don qui retournera à votre gloire et à l'avantage de la plus malheureuse et la plus affligée demoiselle que le soleil ait jamais éclairée. Et s'il est vrai que votre valeur et la force de votre bras répondent à ce qu'en publie la renommée, vous êtes obligé, par les lois de l'honneur et par la profession que vous faites, de secourir une misérable qui vient de l'extrémité de la terre, au bruit de vos grands faits, vous demander votre protection. Je suis résolu, très-belle dame, répondit

don Quichotte, de ne vous répondre pas une seule parole, et de ne vous plus entendre que vous ne vous soyez relevée. Je ne me lèverai point, illustre chevalier, répondit la princesse affligée, que vous ne m'ayez accordé le don que je vous demande. Hé bien, je vous l'accorde, dit don Quichotte, à condition qu'il n'y ait rien contre le service de mon roi, ou de ma patrie, et contre les intérêts de celle qui tient ma liberté enchaînée. Je puis bien vous assurer, dit la dolente dame, qu'il n'y a rien qui regarde ceux que vous dites.

Sancho, s'approchant alors de don Quichotte, lui dit à l'oreille : Allez, allez monsieur, vous pouvez bien lui accorder ce qu'elle vous demande, ce n'est qu'une bagatelle. Il est seulement question d'assommer un malotru de géant ; et celle qui vous en prie est la princesse Micomicona, reine du grand royaume de Micomicon, en Éthiopie. Ce sera ce qu'il pourra, répondit don Quichotte ; je ferai ce que je dois, et ce que ma conscience et les règles de ma profession demandent. Et se tournant du côté de la demoiselle : Levez-vous, je vous prie, madame, lui dit-il, je vous accorde le don que votre grande beauté souhaite.

Ce que je demande à votre valeur, chevalier sans pair, repartit Dorothée, c'est que votre ma-

gnanime personne vienne incessamment avec moi où je voudrai la mener, et que vous me promettiez de ne vous engager à aucune autre aventure jusqu'à ce que vous m'ayez vengée d'un traître qui, contre le droit de Dieu et celui des hommes, a usurpé mon royaume. Je vous le promets, très-haute dame, répondit don Quichotte; vous pouvez désormais prendre courage, et chasser la tristesse qui vous accable : j'espère, avec l'aide du ciel et la force de mon bras, de vous remettre dans peu en possession des états qui vous appartiennent, en dépit de tous les lâches brigands qui voudront s'y opposer; et mettons promptement la main à l'œuvre : les bonnes actions ne doivent jamais être différées, et le retardement accommode rarement les affaires.

La dolente princesse fit tous ses efforts pour baiser les mains de l'obligeant chevalier; mais lui, qui était civil et galant, n'y voulut jamais consentir. Il la fit lever, l'embrassa de bonne grâce, et dit en même temps à Sancho de lui donner ses armes. L'écuyer les alla prendre à un arbre, où elles étaient pendues comme en trophée; et quand don Quichotte se vit armé : Allons, dit-il, allons donner du secours à cette grande princesse, et employons la valeur et la force que le ciel nous a données, à la faire triompher de ses ennemis. Le barbier, qui avait toujours été à genoux,

prenant bien garde de rire, ni de laisser tomber sa barbe, de peur de gâter tout le mystère, voyant avec quel empressement don Quichotte se préparait à partir, se leva et prenant la princesse par la main pendant que don Quichotte la prenait de l'autre, ils la mirent tous les deux sur la mule. Le chevalier monta aussitôt sur le superbe Rossinante, le barbier sur sa monture, et ils commencèrent à marcher. Le pauvre Sancho les suivait à pied; et l'incommodité qu'il en recevait, le faisant ressouvenir de la perte de son grison, il fit un grand soupir. Cependant il prenait son mal en patience, parce qu'il voyait son maître en chemin de se faire bientôt empereur; car il ne doutait point qu'il ne se mariât avec cette princesse, et qu'il ne fût pour le moins roi de Micomicon. Une seule pensée lui troublait le plaisir qu'il avait dans cette agréable imagination, c'était de voir que ce royaume était en terre de nègres, et que les gens que son maître lui donnerait à gouverner, seraient Mores : mais il trouva sur-le-champ un remède à cette inconvénient. Et qu'importe, dit-il, que mes vassaux soient Mores! c'est tant mieux. Il n'y aura qu'à les faire charrier en Espagne, où je les vendrai fort bien, et en tirerai de bon argent comptant, dont je pourrai acheter quelque office, puis je vivrai sans souci le reste de mes jours. Hé! pourquoi

non? est-ce que je suis trop petit pour ménager mes affaires? faut-il bien tant de philosophie pour savoir vendre vingt ou trente mille esclaves? Oh! que par ma foi j'en viendrai bien à bout, depuis le plus grand jusqu'au plus petit; et que je les ferai bien devenir blancs ou jaunes, quand ils seraient plus noirs que le diable d'enfer. Et non, non, approchez-vous seulement, vous verrez si je me mouche du pied.

Avec ces agréables pensées Sancho marchait content, et charmait ainsi l'ennui qu'il avait d'aller à pied. Le curé et Cardenio regardaient tout ce qui se passait à travers les buissons, et ils étaient en peine comment ils feraient pour se joindre aux autres; mais le curé, qui était inventif, trouva promptement un expédient: il tira des ciseaux de sa poche, et après avoir fait la barbe à Cardenio, il lui fit prendre sa soutanelle et un manteau noir qu'il portait, se réservant seulement son pourpoint et ses chausses. Dans ce nouveau vêtement, Cardenio fut si changé de ce qu'il était auparavant, qu'il ne se serait pas reconnu lui-même. Cela étant fait, ils gagnèrent le grand chemin, et s'y trouvèrent encore avant les autres, tant les mules avaient de la peine à marcher dans ces lieux raboteux et difficiles. Ils n'attendirent pas long-temps, sans que don Quichotte et sa compagnie sortissent de la monta-

gne ; et le curé jetant les yeux sur don Quichotte, se mit à le considérer attentivement, faisant comme un homme qui croyait le reconnaître. Après l'avoir bien examiné, il s'en alla à lui les bras ouverts, et en criant : Le miroir de la chevalerie soit le bien trouvé, mon cher compatriote don Quichotte de la Manche, la fleur et la crême de la galanterie, le rempart des affligés, la quintescence des chevaliers errans ; et en disant cela, il embrassait la jambe gauche de don Quichotte, qui, tout étonné de ce qu'il voyait faire à cet homme, le regarda avec attention, et le reconnaissant enfin, fut bien surpris de le voir là, et fit tout ce qu'il put pour se jeter à terre. Mais le curé l'en empêchant : Hé ! monsieur le curé, dit-il, je vous en prie, il n'est pas juste que je sois à cheval, pendant que votre révérence est à pied. Je ne consentirai point que vous descendiez, répondit le curé. Que votre grandeur demeure à cheval, où elle fait tant de merveilles : ce sera assez pour moi de prendre la croupe d'une de ces mules, si ces messieurs le veulent bien souffrir. Je ne serai que trop bien, et j'aime mieux être de cette manière-là en votre compagnie, que de me voir monté sur Pégase, ou sur la jument sauvage de ce fameux More Musarrache, qui est encore aujourd'hui enchanté dans la côte de Zuléma, auprès de la

grande Compluto. Vous avez raison, monsieur le curé, dit don Quichotte, et je ne m'en avisais pas. Je crois que madame la princesse aura bien la bonté, pour l'amour de moi, d'ordonner à son écuyer de vous donner la selle de sa mule, et de se contenter de la croupe, si tant est qu'elle soit accoutumée à porter de cette manière. Elle y porte sans doute, répondit la princesse, et mon écuyer n'attendra pas mes ordres pour offrir la selle; il est assez civil de lui-même pour ne pas souffrir qu'un ecclésiastique aille à pied, le pouvant empêcher. Assurément, dit le barbier; et sautant en même temps à bas, il présenta la selle au curé, qui la prit sans se faire beaucoup prier. Par malheur la mule était de louage, c'est assez pour dire quinteuse et mutine; et le barbier ne fut pas plutôt en croupe, qu'elle leva brusquement le derrière, et faisant quatre ou cinq ruades, elle ébranla si fort notre homme, qu'il ne put se tenir: il s'en alla à bas assez rudement; et dans ce désordre, reconnaissant qu'il avait perdu sa barbe, il ne trouva point d'autre remède que de se porter les deux mains au visage, et de crier de toute sa force qu'on lui avait cassé les mâchoires.

Vive Dieu! s'écria don Quichotte, qui aperçut ce gros paquet de barbe sans les joues, et sans qu'il y eût de sang répandu: voilà la chose du

monde la plus surprenante que cette barbe soit ainsi arrachée! quel prodige est ceci? Alors le curé qui vit son invention en danger d'être découverte, alla promptement ramasser la barbe; et s'approchant de maître Nicolas, qui ne cessait de crier et se plaindre, il lui prit la tête, qu'il joignit contre son estomac, et marmottant quelques paroles, qu'il dit être un charme qui avait la vertu de faire reprendre la barbe, comme on l'allait voir, il la lui attacha, et l'écuyer parut aussi sain et aussi barbu qu'auparavant. De quoi don Quichotte étant encore plus émerveillé, il pria fort sérieusement le curé de lui apprendre le charme, quand il en aurait le loisir, ne doutant point que sa vertu ne s'étendît plus loin qu'à faire reprendre les barbes, puisqu'il était impossible qu'elles fussent ainsi arrachées tout d'un coup sans que la chair fût aussi emportée, et que cependant il n'y paraissait plus du tout. Tout le désordre étant donc si bien réparé, il fut arrêté que le curé monterait pour lors tout seul sur la mule, et que Cardenio et le barbier se relayeraient, montant l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'hôtellerie, qui était environ à deux lieues de là,

Les cavaliers étant montés, c'est-à-dire, le chevalier de la Triste-Figure, la princesse Micomicona, et le curé; et Cardenio, le barbier et

Sancho allant à pied, don Quichotte dit à la princesse : Que votre grandeur nous mène désormais où il lui plaira, madame, nous vous suivrons partout. Le curé prenant la parole avant qu'elle répondît : Vers quel royaume, dit-il, voulez-vous aller présentement, madame? je me doute que c'est vers celui de Micomicon? Dorothée, qui avait de l'esprit, connut bien qu'il fallait dire qu'oui. C'est justement là, dit-elle, monsieur. Puisque cela est, dit le curé, il faut passer au beau milieu de notre village, et de là prendre la route de Carthagène, où vous vous embarquerez; et si vous avez le vent bon, vous serez avant qu'il soit neuf ans aux Palus Méotides, d'où il n'y a pas plus de cent journées jusqu'au royaume de votre altesse.

Il faut que vous vous trompiez, monsieur, dit-elle, car il n'y a pas encore deux ans que j'en suis partie, et sans avoir eu un temps trop favorable. Cependant il y a déjà quelque temps que je suis en Espagne, où je n'ai pas plutôt mis le pied, que j'ai entendu parler du fameux don Quichotte que je cherchais; et j'en ai ouï dire des choses si grandes et si extraordinaires, que quand ce n'eût pas été lui que je venais chercher, j'aurais dès-là pris le dessein de me jeter entre ses mains, et de confier tous mes intérêts à la valeur de son bras invincible. Ha!

madame, c'est assez, dit don Quichotte, je vous supplie de ne point passer plus avant : je suis ennemi juré des flatteries, et quoique vous me fassiez peut-être justice, je ne puis souffrir sans rougir un discours si obligeant et des louanges si excessives. Tout ce que je puis vous dire, madame, c'est que, vaillant ou non, je suis prêt à verser pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang, et le temps vous le fera voir. Cependant je vous supplie de trouver bon que j'apprenne de monsieur le curé ce qui l'amène ici seul, à pied, et ainsi vêtu à la légère; je vous avoue que je suis surpris de le voir en cet état.

Pour vous le dire en peu de mots, répondit le curé, il faut que vous sachiez, seigneur don Quichotte, que maître Nicolas, notre barbier, et moi, nous allions à Séville, pour y recevoir de l'argent qu'il y a déjà long-temps qu'un de mes parens m'envoie des Indes, et la somme n'est pas si peu considérable, qu'il n'y ait pour le moins six mille écus. En passant ici autour, nous avons été attaqués par quatre voleurs, qui nous ont tout pillé, même jusqu'à la barbe; de telle sorte que le barbier est contraint d'en porter une postiche. Ils ont aussi dévalisé ce jeune homme que vous voyez là, dit-il en montrant Cardenio, et on dit que ces brigands sont des forçats qu'un vaillant cavalier a tirés de la chaîne

malgré la résistance du commissaire et des gardes. Il faut cependant que ce cavalier soit un fou et un étourdi, ou qu'il ne vaille pas mieux que les scélérats qu'il a délivrés, puisqu'il ne fait point conscience de livrer les brebis à la fureur du loup ; puisqu'il viole le droit des gens, et le respect qui est dû au roi et à la justice, et se rend protecteur de ceux qui détruisent la sûreté publique ; qu'il prive les galères de ceux qui les font mouvoir, et trouble le repos de la sainte Hermandad, que tous les honnêtes gens révèrent ; puisqu'enfin il commet indiscrètement sa liberté et sa vie, et renonce avec impiété au salut de son âme. Sancho avait conté l'histoire des galériens au curé, et c'est pour cela qu'il en parlait si sérieusement, pour voir ce que dirait don Quichotte, qui changeait de couleur à chaque parole, et n'osait dire qu'il était le libérateur des scélérats. Voilà, ajouta le curé, les honnêtes gens qui nous ont mis dans cet état : Dieu leur pardonne, et à celui qui a empêché qu'ils ne reçussent le juste châtiment de leurs crimes.

CHAPITRE XXX.

Histoire de la princesse de Micomicon.

Le curé n'avait presque pas achevé de parler, quand Sancho lui dit : Par ma foi, monsieur le curé, c'est franchement mon maître qui fit ce bel exploit, malgré tout ce que je lui pus dire, et quoique je l'avertisse bien que c'est un grand péché que de donner la liberté à des méchans qu'on châtie de leurs mauvaises actions. Traître, s'écria don Quichotte, est-ce aux chevaliers errans à prendre connaissance si les enchaînés, ou les oppressés qu'ils rencontrent en chemin, sont maltraités pour leurs fautes, ou si on leur fait injustice ? n'est-ce pas à eux de secourir les affligés, et de considérer seulement leurs misères, sans s'informer de leurs actions ? J'ai trouvé une troupe de malheureux, enfilés comme des grains de patenôtres, et j'ai fait pour les secourir ce que ma religion m'ordonne, et ce que ma profession demande. Hé bien ! qu'y a-t-il à dire à cela ? Quiconque ne le trouve pas bon, n'a qu'à me le témoigner, et je ferai voir à tout autre qu'à monsieur le curé, que j'honore et dont je respecte le caractère, qu'il ne sait rien du tout de la

chevalerie errante, et qu'il ment comme un fils de putain qu'il est; et je suis tout prêt à le lui prouver l'épée à la main, armé et à cheval, ou de toute autre manière.

Don Quichotte, en disant cela, s'affermit sur les étriers, et baissa son morion; car pour l'armet de Mambrin il le portait pendu à l'arçon de la selle, depuis que les forçats l'avaient si fort maltraité. Dorothée, qui avait de l'esprit et était naturellement fort plaisante, et qui d'ailleurs connaissait le mal de don Quichotte, et savait bien que tout le monde s'en moquait, hors Sancho Pança, qui n'était guère plus sage, voulut aussi prendre sa part du divertissement. Voyant donc la colère où était don Quichotte : Seigneur chevalier, lui dit-elle, souvenez-vous, je vous prie, de la parole que vous m'avez donnée, et que vous ne pouvez entreprendre aucune aventure, quelque pressante qu'elle puisse être, que vous ne m'ayez rétablie dans mes états. Apaisez-vous donc, de grâce, et croyez que si monsieur le curé eût su que c'est votre valeur qui a délivré les forçats, il se serait coupé mille fois la langue plutôt que de rien dire qui vous déplût. Je vous en assure, lui dit le curé, quand même ces marauds m'auraient arraché la moustache poil à poil. Il suffit, madame, dit don Quichotte, je n'en parlerai pas davantage, et je ne me mêle-

rai de rien jusqu'à ce que j'aie satisfait à ce que je vous ai promis; mais je vous supplie, en revanche, de nous vouloir apprendre l'histoire de vos malheurs, s'il ne vous importe pas de les cacher; qui sont les gens, et combien il y en a de qui vous avez à vous plaindre, et dont je vous dois venger. Je le veux de bon cœur, répondit Dorothée ; mais je crains bien de vous ennuyer en faisant le récit de tant de choses désagréables. Non, non, madame, repartit don Quichotte, au contraire, vous nous obligerez beaucoup. En même temps Cardenio et le barbier se rangèrent à côté de la princesse pour entendre la fable qu'elle allait conter; et Sancho, qui dans cette occasion n'était pas moins fou que son maître, s'approcha aussi et écouta de toutes ses oreilles. Après cela, Dorothée se rangea sur la mule le mieux qu'elle put pour parler à son aise, et après avoir, de la meilleure grâce du monde, toussé, craché et mouché, elle commença ainsi sa pitoyable histoire.

Premièrement, messieurs, vous saurez que je m'appelle... Elle s'arrêta là quelque temps, parce qu'elle ne se ressouvenait pas du nom que lui avait donné le curé; mais lui qui la vit embarrassée, accourant au secours : Ce n'est pas une chose surprenante, madame, lui dit-il, que votre grandeur se trouble dans le récit de ses malheurs,

c'est un effet ordinaire aux grands déplaisirs de brouiller l'imagination et la mémoire, et ceux de la princesse Micomicona ne doivent pas être médiocres, puisqu'elle traverse tant de terres et de mers pour y chercher du remède. J'avoue, dit Dorothée, qu'il s'est tout d'un coup présenté à mon esprit une image si terrible de mes malheurs, que je n'ai su ce que je disais; mais je me crois bien remise à présent, et j'espère que je n'aurai plus besoin de secours.

Vous saurez donc, messieurs, que je suis l'héritière légitime du grand royaume de Micomicon, et que le roi, mon père, qui s'appelait Tinacrio le Sage, et qui fut très-savant dans la magie, connut par sa science que la reine Xaramilla, ma mère, devait mourir avant lui, et que lui-même mourant bientôt après, je demeurerais orpheline. Cela ne l'aurait pas beaucoup affligé, étant une chose ordinaire, et qui suit l'ordre de la nature; mais il connut en même temps, par les lumières infaillibles de son art, qu'un géant démesuré, seigneur d'une grande île qui est presque sur les confins de mon royaume, appelé Pandafilando de la Vue-Sombre, et ainsi surnommé parce qu'il regarde toujours de travers comme s'il était louche, ce qu'il ne fait que par malice, pour effrayer ceux qui le regardent, mon père, dis-je, connut que ce géant, sachant

que je n'aurais ni père, ni mère, devait un jour entrer avec une grande armée dans mes états, et m'en dépouiller entièrement, sans me laisser le moindre village pour me retirer; mais que je pourrais éviter cette disgrâce, si je pouvais consentir à l'épouser, à quoi il voyait pourtant bien que je ne pourrais jamais me résoudre. Mon père avait raison de le penser, car je n'ai jamais voulu me marier avec ce géant, ni ne me marierais pour tous les biens du monde avec quelque autre géant que ce fût, quand il serait une fois plus grand et plus terrible. Mon père me dit aussi qu'après qu'il serait mort, et que je verrais que Pandafilando commencerait à faire des courses sur mes terres, je ne songeasse nullement à me mettre en défense, parce que ce serait absolument ma perte; mais que sans résistance je lui laissasse le royaume, si je voulais sauver ma vie et empêcher la ruine de mes pauvres sujets; et que choisissant parmi eux les plus fidèles pour m'accompagner, je passasse incontinent en Espagne, où je trouverais un puissant protecteur dans la personne d'un fameux chevalier errant, connu par toute la terre pour sa valeur et sa force, et qui se nommait, si je m'en souviens bien, don Chicot, ou don Gigot..... Dites don Quichotte, s'il vous plaît, madame, interrompit Sancho, autrement, le chevalier de la Triste-Figure. Vous

avez raison, dit Dorothée, c'est don Quichotte. Mon père ajouta qu'il devait être grand, sec de visage, et qu'il avait sous l'épaule gauche, ou tout auprès, un seing noir tout couvert d'une espèce de crin.

Don Quichotte fit approcher Sancho, et lui dit : Tiens, mon enfant, aide-moi promptement à me déshabiller, que je sache tout-à-l'heure si ce n'est pas de moi que ce sage roi voulait parler. Pourquoi voulez-vous vous déshabiller, seigneur chevalier? dit Dorothée. C'est pour voir si je n'ai point le seing que vous dites, répondit don Quichotte. Il ne faut point vous déshabiller pour cela, dit Sancho; je sais bien que vous avez une marque comme cela dans l'épine du dos, et que c'est signe de force. Il suffit, dit Dorothée, entre amis on n'y regarde pas de si près; et il n'importe pas que le seing soit à droite ou à gauche, puisqu'après tout c'est la même chair. Enfin je vois que mon père rencontra bien en tout ce qu'il dit; et moi j'ai encore mieux rencontré, en m'adressant au seigneur don Quichotte, dont la taille et le visage s'accordent si bien avec ce que m'en a dit mon père, et dont la réputation est si fort répandue, non-seulement dans l'Espagne, mais encore dans toute la Manche, qu'à peine ai-je eu débarqué à Ossone, que j'en ai entendu dire merveilles; et

dès-lors le cœur me dit que c'était le chevalier que je cherchais.

Mais comment se peut-il faire, madame, dit don Quichotte, que vous ayez débarqué à Ossone, où il n'y a point de port de mer? Madame la princesse, interrompit le curé, veut dire qu'après avoir débarqué à Malaga, le premier endroit où elle apprit de vos nouvelles fut à Ossone. C'est ce que je voulais dire, monsieur, répondit Dorothée. Il y a une grande apparence madame, repartit le curé, et votre majesté n'a qu'à poursuivre quand il lui plaira. Je n'ai rien à dire davantage, reprit Dorothée, si ce n'est qu'enfin ma bonne fortune m'a fait rencontrer le seigneur don Quichotte; et que je me regarde déjà comme rétablie dans le trône de mes pères, puisqu'il a eu la courtoisie et la bonté de me promettre sa faveur, et de venir avec moi où je voudrai le mener; et ce sera contre le traître Pendafilando de la Vue-Sombre, dont j'espère qu'il me vengera entièrement, en lui ôtant la vie, et le royaume dont il m'a si injustement dépouillée. J'oubliais de vous dire que le roi Tinacrio me laissa un papier écrit en lettres grecques ou arabes, que je ne sais point lire, par lequel il m'ordonnait que si après que le chevalier m'aurait rétablie dans mes états, il me demandait en mariage, j'y consentisse aus-

sitôt, et sans remise, et que je le misse, tout d'un coup, en possession de mon royaume et de ma personne.

Hé bien, que t'en semble, ami Sancho? dit don Quichotte; entends-tu ce qui se passe? Combien de fois te l'ai-je dit? Regarde maintenant si nous avons des royaumes en notre disposition, et des filles de roi à épouser. Hé là, donc, dit Sancho, il y a long-temps que nous l'attendions. Fils de putain, qui n'ira vite couper la gorge au seigneur Pendafilando, et qui n'épousera tout aussitôt mademoiselle la princesse! Mais elle n'est pas assez jolie, peut-être? Hé, jarni, que toutes les puces de mon lit fussent ainsi faites! En achevant ce beau discours, il fit deux sauts en l'air, se frappant le derrière avec les talons, en signe de joie; et s'allant mettre à genoux devant Dorothée, il la supplia de lui donner sa main à baiser, pour marque qu'il la recevait dès-lors pour sa reine et sa maîtresse.

Il eût fallu être aussi peu sage que le maître et le valet, pour ne pas rire de la folie de l'un et de la simplicité de l'autre. Dorothée donna sa main à baiser à Sancho, et lui promit de le faire grand seigneur dans ses états, sitôt qu'elle s'y verrait rétablie. Sancho la remercia, et lui fit un compliment si extravagant, qu'ils recom-

mencèrent à rire; et ils n'auraient peut-être pas fini, s'ils n'eussent point eu d'autres affaires.

Voilà, messieurs, reprit Dorothée, l'histoire de mes malheurs; il ne me reste plus rien à dire, si ce n'est que de tous ceux qui sortirent de mon royaume pour me suivre, il ne m'est resté que ce seul écuyer à grande barbe; tous les autres ont péri par une grande tempête à la vue du port; et moi et mon écuyer nous sommes sauvés chacun sur une planche, par un miracle qui me fait croire que le ciel nous garde quelque bonne aventure.

Elle est déjà trouvée, très-haute dame, dit don Quichotte : je confirme le don que je vous ai accordé, je jure de nouveau de vous suivre jusqu'au bout du monde, et de ne me point séparer de vous, que je ne me sois vu aux mains avec votre cruel et injuste ennemi, à qui je prétends, avec le secours du ciel et la faveur de mon bras, couper la superbe tête, fût-il aussi vaillant que Mars même; et après vous avoir mise en possession de votre royaume, je vous laisserai en pleine liberté de disposer de votre personne, car tant que ma volonté sera assujettie aux lois de celle...... Je n'en dis pas davantage, il m'est impossible de penser à me marier, non pas même avec le phénix. Sancho Pança, qui écoutait attentivement la réponse de son maître,

fut si triste des dernières paroles qu'il venait de dire, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner son chagrin. Par la mort de ma vie, dit-il, seigneur don Quichotte, il faut que vous ayez entièrement perdu l'esprit : hé! comment est-il possible que vous doutiez encore si vous épouserez cette grande princesse? est-ce que vous pensez trouver de semblables fortunes à chaque bout de champ, ou que madame Dulcinée est peut-être plus belle? Et oui, ma foi, c'est pour son nez! il s'en faut plus de la moitié par le fin faîte, et elle n'est pas digne de déchausser les souliers de celle-ci! Ha! c'est bien par ce chemin-là que j'attraperai ce comté que j'attends il y a si long-temps, et que vous m'avez tant promis; les perles se trouvent dans les vignes, attendez-vous y : mariez-vous, mariez-vous, de par tous les diables, et prenez-moi ce royaume qui vous tombe dans la main; et quand vous serez une fois roi, faites-moi vite comte ou marquis, et que le diable emporte tout le reste.

Don Quichotte ne put souffrir les blasphèmes que Sancho venait de proférer contre sa dame Dulcinée; il leva sa lance sans rien dire, et en déchargea de si grands coups sur la tête de l'indiscret écuyer, qu'il le jeta par terre; et sans Dorothée, qui lui cria de s'arrêter, il l'aurait assommé dans la colère où il était. Pensez-vous,

dit-il, misérable paysan, que je sois toujours d'humeur à souffrir vos insolences, et que je vous pardonne à toute heure? Ne vous l'imaginez pas, veillaque excommunié; oui, excommunié sans doute, puisque vous avez ouvert la bouche contre la nompareille Dulcinée. Ne savez-vous pas, bélître, que c'est d'elle que j'emprunte ma valeur et ma force, et que sans elle je ne suis pas capable de venir à bout d'un enfant? Dites-moi un peu, langue de vipère, qui pensez-vous qui a conquis ce royaume, qui a coupé la tête à ce géant, et qui vous a fait marquis, car je tiens cela pour fait, si ce n'est la valeur de Dulcinée même, qui s'est servie de mon bras pour faire ces grandes actions? c'est elle qui combat en moi, et qui remporte mes victoires, comme moi je vis et respire en elle, et c'est d'elle que je tiens l'être et la vie. Lâche et méchant! il faut que vous soyez bien ingrat: il n'y a qu'un moment que je vous ai élevé de la poussière au rang des plus grands seigneurs, et pour reconnaissance, vous vous emportez à dire du mal de ceux qui vous font du bien!

Sancho n'était pas en si mauvais état, qu'il n'entendît bien tout ce que son maître disait; mais il voulait être en lieu de sûreté pour y répondre. Il se leva donc le plus promptement qu'il put, et s'alla mettre derrière le palefroi de

la princesse; il dit à don Quichotte : Or ça, monsieur, dites-moi un peu, n'est-il pas vrai que si vous ne vous mariez pas avec cette princesse, son royaume ne sera pas en votre disposition? et cela étant, quelle récompense avez-vous à me donner? c'est cela dont je me plains : voyez si j'ai tort. Et pourquoi faites-vous difficulté de vous marier avec cette reine; pendant que vous l'avez là comme si elle était tombée du ciel? Ce sera toujours autant de pris, et ne pourrez-vous pas bien retourner après avec votre Dulcinée? voilà qui est bien difficile! Pour ce qui est de la beauté, je n'en parle plus; et pour dire la vérité, elles m'ont paru fort belles l'une et l'autre, encore que je n'aie jamais vu madame Dulcinée. Comment, traître! tu ne l'as jamais vue! dit don Quichotte, et ne m'apportes-tu pas tout-à-l'heure une réponse de sa part? Je dis que je ne l'ai pas assez vue, répondit Sancho, pour remarquer sa beauté en détail, mais en gros je l'ai trouvée fort belle. A présent je te pardonne, dit don Quichotte, pardonne-moi aussi ce petit déplaisir que je t'ai fait; les premiers mouvemens ne dépendent point des hommes. Je le sens bien, répondit Sancho, et l'envie de parler est toujours en moi un premier mouvement à quoi je ne saurais résister, et il faut que je dise une fois pour le moins ce qui me vient sur la langue.

Avec tout cela, Sancho, dit don Quichotte, prends bien garde à l'avenir de quelle manière tu parleras; car après tout, tant va la cruche à l'eau.... je ne t'en dis pas davantage. Et bien, bien, dit Sancho, Dieu voit au ciel comme tout se passe en ce monde, et il jugera entre nous qui fait le plus de mal, ou moi en ne parlant pas bien, ou votre seigneurie en ne faisant guère mieux. C'est assez, dit Dorothée. Sancho, allez baiser la main de votre seigneur et maître, demandez-lui pardon, et souvenez-vous une autre fois de louer et de blâmer avec plus de retenue. Surtout, ne dites jamais de mal de cette dame du Toboso, que je ne connais point, mais que je voudrais servir de bon cœur, puisque le fameux don Quichotte la considère: du reste, fiez-vous en moi, que vous ne manquerez point de récompense. Sancho s'en alla la tête basse demander la main à son seigneur, qui la lui donna avec beaucoup de gravité; et après qu'il l'eut baisée, et reçu sa bénédiction, don Quichotte s'écarta un peu et lui dit de le suivre, parce qu'il avait des choses de grande importance à lui demander. Ils prirent tous deux le devant; et quand don Quichotte se vit assez loin de la compagnie: Ami Sancho, dit-il, je n'ai pas eu le loisir de t'entretenir depuis ton retour touchant ton ambassade; à présent que nous en avons un peu,

raconte-moi, je te prie, exactement tout ce qui s'est passé, et informe-moi de toutes les particularités que je te vais demander. Demandez tout ce que vous voudrez, monsieur, et vous allez être satisfait, sans qu'il y manque une obole : mais, je vous supplie, une autre fois ne soyez pas si vindicatif. Pourquoi dis-tu cela, Sancho? dit don Quichotte. Je le dis, répondit Sancho, parce que ces deux coups de lance me viennent de la querelle que nous avons eue ensemble sur l'affaire des galériens, et non de ce que j'ai dit contre madame Dulcinée, que j'honore et révère comme une relique, encore qu'elle ne le mérite pas, mais parce que c'est un bien qui vous appartient. Sancho, dit don Quichotte, une fois pour toutes, laissons là ce discours; en un mot, il me chagrine; je te l'ai assez pardonné de fois, et tu sais bien qu'on dit, à péché nouveau, nouvelle pénitence.

Comme ils en étaient là, ils virent venir dans le chemin un homme monté sur un âne, qu'ils prirent pour un Bohême, quand il fut plus proche. Mais Sancho, qui depuis la perte de son âne n'en voyait point que le cœur ne lui sautât, n'eut pas plutôt vu cet homme, qu'il le reconnut pour Ginès de Passamont, comme ce l'était en effet. Ce compagnon s'était déguisé en Bohême, dont il entendait parfaitement le jargon,

pour n'être pas connu, et pour vendre l'âne, qu'il avait aussi déguisé : mais comme le bon sang ne peut mentir, Sancho reconnut aussi bien la monture que le cavalier, et s'écria à pleine tête : Ha, larron de Ginesille, laisse-moi mon bien, mon repos et ma vie ; rends-moi mon âne, mon plaisir et ma joie ; fuis, fuis, brigand ; décampe, fils de putain de larron, et lâche la prise. Il ne faut point tant de paroles à qui entend à demi-mot : dès la première, Ginès sauta à bas, et avec un trot précipité qui approchait fort du galop, il s'éloigna en un moment de ses ennemis, qui ne se mirent pas en peine de le poursuivre. Sancho s'approcha en même temps de son âne, et l'embrassant avec beaucoup de tendresse : Hé bien, lui dit-il, comment te portes-tu, mon enfant, grison de mon âme, mon cher compagnon, mon fidèle ami ? En disant cela, il le baisait et le caressait comme une personne qu'il aurait chèrement aimée. A tout cela, l'âne ne savait que dire, et se laissait baiser et caresser sans répondre une seule parole. Toute la compagnie arrivant là-dessus, chacun témoigna de la joie à Sancho de ce qu'il avait retrouvé son âne ; et don Quichotte, après l'avoir loué de son bon naturel, lui confirma encore la promesse qu'il lui avait faite des trois ânons.

Pendant que notre chevalier et son écuyer

s'étaient écartés pour s'entretenir, le curé s'entretenait aussi avec Dorothée. Vous m'avez paru, lui dit-il, madame, bien spirituelle et fort habile dans l'histoire que vous avez composée : j'admire la facilité que vous avez à vous exprimer dans les termes de chevalerie, aussi bien que d'avoir su dire tant de choses en si peu de paroles. Vraiment, répondit Dorothée, j'ai assez feuilleté les romans pour en savoir le style ; mais véritablement je ne sais pas bien la carte, et j'ai été dire assez mal à propos que j'avais débarqué à Ossone. Cela n'a rien gâté, dit le curé, et le petit remède que j'y ai apporté a tout raccommodé. Mais n'admirez-vous pas, madame, la crédulité de ce pauvre gentilhomme qui reçoit si facilement tous ces mensonges, et seulement parce qu'ils ont de l'air des extravagances qu'il a lues dans les romans? Assurément, dit Cardenio, c'est une chose surprenante et inouïe, et de la manière que je le vois entêté, je crois qu'on ne saurait forger des fables si déraisonnables et si éloignées de l'apparence, qu'il n'y ajoutât foi. Ce qu'il y a d'admirable en ceci, repartit le curé, c'est qu'ôté la simplicité de ce bon gentilhomme sur les matières de chevalerie, il n'y a point de sujet dont il ne discoure pertinemment, et où il ne fasse voir qu'il a de l'entendement et le sens délicat, de telle sorte, que

pourvu qu'on ne touche point l'autre corde, il n'y a qui que ce soit qui ne le prenne pour un homme d'esprit et de jugement.

Cependant don Quichotte s'étant encore séparé des autres avec son écuyer, renoua la conversation que Ginès avait interrompue. Ami Sancho, dit-il, oublions, je te prie, tous nos démêlés comme choses non avenues et indignes de gens de notre profession, et dis-moi où, quand et comment tu trouvas Dulcinée? que faisait-elle? que lui dis-tu? qu'est-ce qu'elle te répondit? de quelle humeur te parut-elle quand elle reçut ma lettre? et qui est-ce qui te l'a transcrite? enfin dis-moi tout, sans ajouter ni diminuer dans le dessein de me faire plaisir, car il est important que je sache au vrai comment les choses se sont passées. Monsieur, répondit Sancho, s'il faut dire la vérité, personne ne m'a transcrit de lettre, car je n'en ai point emporté. Tu as raison, dit don Quichotte : deux jours après ton départ, je trouvai les tablettes, et je fus fort en peine de ce que tu pourrais faire, mais je crus toujours que tu reviendrais les chercher. Je l'aurais bien fait aussi, dit Sancho, si je n'eusse pas su la lettre par cœur; mais je l'avais apprise pendant que vous me la lisiez, et je la dis toute entière à un sacristain qui l'écrivit, et la trouva si bonne, qu'il jura qu'il n'en avait jamais vu de

meilleure en toute sa vie, quoiqu'il eût lu cent fois des billets d'enterrement et des excommunications. Et t'en ressouviens-tu encore? dit don Quichotte. Non, monsieur, répondit Sancho, car quand je la vis une fois écrite, je me mis à l'oublier; je me souviens seulement de cette longue et souterraine dame, et puis de la fin, qui est, Le vôtre jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste-Figure; et puis, je pense, il y avait au milieu plus de trois cents âmes et vie, mes yeux et mamour.

CHAPITRE XXXI.

Du plaisant dialogue de don Quichotte et de Sancho.

Tout va bien jusque ici, dit don Quichotte, poursuis. Sancho, quand tu arrivas, que faisait cette reine de la beauté? Tu la trouvas sans doute enfilant des perles, ou brodant quelque riche écharpe avec l'or et la soie, pour ce chevalier son esclave? Je la trouvai, répondit Sancho, qui criblait deux boisseaux de blé dans une cour. Mais ne t'aperçus-tu pas, dit don Quichotte, que chaque grain se convertissait en perle en touchant ses belles mains, et ne pris-tu pas bien garde que le blé était du froment pur? Ce n'était que de l'orge mêlée avec de l'avoine, répondit Sancho. Assurément, dit don Quichotte, étant sassée par ses belles mains, elle aura fait le plus beau et le meilleur pain du monde : mais passons outre. Quand tu lui rendis ma lettre, ne la baisa-t-elle pas? ne la mit-elle pas sur sa tête, et ne témoigna-t-elle pas une joie extrême? que fit-elle, en un mot? Le crible était plein de blé, répondit Sancho, quand je lui présentai la lettre, et elle le remuait de la bonne façon, si bien qu'elle me dit : Camarade,

mettez votre lettre sur ce sac, car je ne la saurais lire que je n'aie achevé de cribler tout ce que vous voyez là. Voilà une discrétion admirable, dit don Quichotte, car elle le faisait sans doute pour lire la lettre seule, afin que personne ne fût témoin de la joie qu'elle en recevrait. Et pendant qu'elle était ainsi attentive à son ouvrage, de quoi t'entretenait-elle? ne te demanda-t-elle rien de moi, et que lui répondis-tu? achève, ne me cache rien, et contente mon impatience. Elle ne me demanda rien, répondit Sancho; mais moi, je lui appris de quelle manière je vous avais laissé dans ces montagnes, faisant pénitence à son service, nu de la ceinture en bas comme un vrai sauvage, dormant sur la terre, ne mangeant point de pain sur nappe, ne vous peignant jamais la barbe, pleurant comme un veau, et maudissant votre fortune. Tu fis mal, dit don Quichotte, de dire que je maudissais ma fortune, parce qu'au contraire je la bénis, et la bénirai tous les jours de ma vie, pour m'avoir rendu digne d'aimer une si grande dame que Dulcinée du Toboso. Ho! pour cela, elle est fort grande, dit Sancho : en bonne foi, elle a demi-pied plus que moi. Hé comment! Sancho, dit don Quichotte, t'es-tu mesuré avec elle pour en parler ainsi? Je me mesurai avec elle, répondit Sancho, en lui aidant à mettre un

sac de blé sur son âne : nous nous trouvâmes si proches l'un de l'autre, que je vis bien clairement qu'elle était plus haute que moi de toute la tête. Mais n'est-il pas vrai, dit don Quichotte, que cette riche taille est accompagnée d'un million de grâces, tant de l'esprit que du corps? Au moins ne me nieras-tu pas une chose : quand tu t'approchas d'elle, ne sentis-tu pas une odeur merveilleuse, un agréable composé des plus excellens aromates, un je ne sais quoi de bon, qu'on ne saurait nommer, une vapeur délicieuse, une exhalaison qui t'embaumait, comme si tu avais été dans la boutique du plus curieux parfumeur? Tout ce que je saurais vous dire, répondit Sancho, c'est que je sentis une certaine odeur aigre, qui approchait de celle d'un homme; et c'est sans doute parce qu'elle était échauffée, et qu'elle suait à grosses gouttes. Ce ne peut être cela, dit don Quichotte : c'est que tu étais enrhumé, ou que tu sentais toi-même, car je sais bien ce que doit sentir cette rose entre les épines, ce lis des champs, cet ambre dissous. Je n'ai rien à dire à cela, repartit Sancho; il est vrai qu'il sort bien souvent de moi l'odeur que je sentais, et que je m'imaginais qu'elle sortait de la seigneurie de madame Dulcinée : mais il n'y a rien là de si étrange, un diable ressemble à l'autre. Et bien, dit don Quichotte, elle nétoya son

froment, et l'envoya au moulin; et que fit-elle en lisant ma lettre? Votre lettre, répondit Sancho, elle ne la lut point; car elle dit qu'elle ne savait ni lire ni écrire : au contraire elle la rompit en mille pièces, en disant qu'elle ne voulait pas que personne vît ses secrets, et qu'il suffisait de ce que je lui avais dit de bouche, touchant l'amour que vous lui portez, et la pénitence que vous faisiez pour l'amour d'elle. En fin finale, elle me commanda de dire à votre seigneurie qu'elle lui baise bien fort les deux mains, et qu'elle a plus d'envie de vous voir, que de vous écrire; qu'ainsi donc elle vous supplie, et vous commande bien humblement, qu'aussitôt la présente reçue, vous sortiez de ces rochers, sans faire davantage de folies, et que vous vous mettiez incontinent en chemin pour vous rendre au Toboso, à moins que quelque affaire de grande importance ne vous en empêche, parce qu'elle meure d'envie de vous revoir. Elle pensa crever de rire, quand je lui dis que vous vous nommez le chevalier de la Triste-Figure. Je lui demandai si le Biscayen de dernièrement l'avait été trouver : elle m'assura qu'oui, et que c'est un fort honnête homme. Je lui parlai aussi des forçats; mais elle me dit qu'elle n'en avait encore vu pas un. Tout va bien jusqu'à présent, dit don Quichotte; mais dis-moi, Sancho, quel

présent te fit-elle, quand tu pris congé d'elle, pour les bonnes nouvelles que tu lui avais portées? car c'est une ancienne coutume entre les chevaliers errans et leurs dames, de donner quelque riche bague aux écuyers, aux demoiselles, ou aux nains, qui leur portent des nouvelles, pour récompense de leurs messages. Cela devrait bien être ainsi, répondit Sancho, et pour moi, je n'en désapprouve point la coutume : mais sans doute cela ne se pratiquait qu'au temps passé; à présent on se contente seulement de donner un morceau de pain et de fromage; au moins voilà tout ce que madame Dulcinée me donna par-dessus la muraille de la cour, quand je pris congé d'elle; à telles enseignes que le fromage était bien moisi; mais, Dieu merci, tout fait ventre. Oh! elle est extrêmement libérale, dit don Quichotte; et si elle ne te donna pas quelque diamant, c'est qu'elle n'en avait pas sur elle; mais ce qui est différé n'est pas perdu; je la verrai, et elle te satisfera. Sais-tu bien ce qui m'étonne, Sancho? c'est qu'on dirait que tu es allé et revenu en l'air, car tu n'as pas été plus de trois jours en ton voyage; et si il y a trente bonnes lieues d'ici au Toboso : cela me fait croire que le sage négromant qui prend soin de mes affaires, et qui ne veut pas qu'il y manque rien de la vraie chevalerie errante, t'a sans doute

aidé à marcher, quoique tu ne t'en sois pas aperçu; car il y a tel sage, parmi ces messieurs-là, qui vous prend un chevalier errant tout endormi dans son lit, et il se trouve le lendemain, sans savoir comment, à deux ou trois mille lieues de l'endroit où il était couché le soir d'auparavant; et si ce n'était cela, les chevaliers ne pourraient pas subsister, ni se secourir les uns les autres, comme ils le font à toute heure. Il arrivera quelquefois qu'un chevalier sera dans les montagnes d'Arménie, combattant un endriague, ou un autre monstre, ou contre quelque chevalier, qui le serre de si près, qu'il se trouve en danger de sa vie; et lorsqu'il y pense le moins, il voit arriver sur une nue, ou dans un charriot ardent, un chevalier de ses amis, qu'il savait être auparavant en Angleterre, qui le délivre du péril où il est; et le soir même le chevalier se trouvera chez lui frais et gaillard comme s'il revenait de la promenade; et il y a quelquefois deux ou trois mille lieues d'Allemagne, d'un lieu à l'autre. Tout cela se fait par la science et l'industrie de ces sages enchanteurs, qui prennent soin des chevaliers errans, et semblent les avoir adoptés. Ainsi je ne m'étonne plus, ami Sancho, si tu as mis si peu de temps en chemin, car tu as assurément été mené de la sorte. Par ma foi, je le croirais bien, dit Sancho, car

Rossinante allait comme l'âne d'un Bohême; on eût dit qu'il avait de l'argent vif dans les oreilles. En doutes-tu, dit don Quichotte, qu'il eût du vif-argent, et jusqu'à une légion de démons, qui sont des gens qui vont à pied, et qui font cheminer les autres tant qu'ils veulent, sans sentir jamais la moindre lassitude? Mais revenons à nos affaires : que crois-tu, Sancho, que je doive faire touchant l'ordre que me donne madame Dulcinée de l'aller trouver? car, quoique je sois obligé de lui obéir ponctuellement, et qu'effectivement j'en meure d'envie, je me suis cependant engagé avec cette princesse, et les lois de la chevalerie veulent que j'exécute ma parole, et que je préfère l'honneur à mon plaisir. D'un côté, je me sens pressé d'un ardent désir de voir ma dame; d'un autre côté, ma foi donnée et la gloire m'appellent, et tout cela ensemble m'embarrasse extrêmement. Mais je viens de trouver moyen de satisfaire à l'un et à l'autre : je prétends, Sancho, m'en aller vite chercher le géant, en arrivant lui couper la tête, remettre aussitôt la princesse sur le trône, et lui rendre ses états paisibles. Cela fait, je pars au même instant, et je m'en viendrai retrouver cette étoile brillante, qui illumine mes sens, à qui je donnerai des excuses si légitimes, qu'elle me saura gré de mon retardement, parce qu'elle

verra bien que tout ce que j'aurai fait doit retourner à sa gloire et à l'accroissement de sa réputation; car tout l'honneur que j'ai jamais acquis, que j'acquiers tous les jours, et que j'acquerrai à l'avenir, me vient de celui que j'ai d'être à elle, et de la faveur qu'elle me donne. Aie! dit Sancho, c'est toujours la même note; et que diable, monsieur, est-ce que vous voulez faire tout ce chemin-là pour rien, et laisser perdre l'occasion d'un mariage qui vous apporte un royaume? mais un royaume qui, à ce que j'ai ouï dire, a plus de vingt mille lieues de tour, qui regorge de toutes les choses nécessaires à la vie, et qui est tout seul plus grand que la Castille et le Portugal ensemble. Ma foi, monsieur, vous devriez mourir de honte des choses que vous dites. Allez, prenez mon conseil, et mariez-vous au premier village où il y aura un curé, sinon voici le nôtre qui en fera bien l'affaire. Voyez-vous, monsieur, pardi, je sais un petit ces choses-là; déjà je suis assez vieux pour donner du conseil, et celui que je vous donne, un autre le prendrait bien. N'avez-vous jamais ouï dire que le moineau dans la main vaut mieux que la grue qui vole? Il n'est pas question de serrer l'anguille, il n'y a que façon de la prendre. Sancho, répondit don Quichotte, tu ne prends pas garde que ce qui fait que tu me conseilles tant

de me marier, c'est afin que je sois vite roi, pour te donner les récompenses que je t'ai promises; mais je t'apprends que sans cela je sais un moyen facile de te contenter, parce que je mettrai dans mes conditions, avant que d'entrer au combat, que si je sors vainqueur, on me donnera une partie du royaume, pour en disposer comme il me plaira; et quand je serai une fois le maître, à qui penses-tu que je la donne, si ce n'est à toi? Vraiment je n'en doute pas, répondit Sancho; mais, monsieur, songez bien, je vous prie, à choisir le côté qui va vers la mer, afin que si je ne suis pas content de la demeure, je puisse embarquer mes Mores, et en faire ce que j'ai dit tantôt. Oh bien, ne vous mettez donc pas en peine pour l'heure d'aller trouver madame Dulcinée, mais allez-moi assommer le géant, et finissons promptement cette affaire; je ne saurais m'ôter de la fantaisie qu'elle sera honorable et de grand profit.

Je te réponds, Sancho, dit don Quichotte, que je suivrai ton conseil, et que je ne pense pas à voir Dulcinée que je n'aie remené et rétabli la princesse. Pour toi, qu'il te souvienne de ne rien dire à personne au monde, pas même à ceux qui viennent avec nous, de la conversation que nous venons d'avoir, parce que Dulcinée est si réservée, qu'elle ne veut pas qu'on sache rien de ses se-

crets, et il serait de mauvaise grâce que je les eussent découverts. Et si cela est, dit Sancho, à quoi pensez-vous, monsieur, quand vous envoyez à madame Dulcinée les gens que vous avez vaincus? n'est-ce pas leur dire que vous en êtes amoureux, et est-ce bien garder le secret pour vous et pour elle, que de forcer les gens de s'aller jeter à ses genoux, et lui dire que vous les envoyez là pour qu'elle en fasse à sa fantaisie?

Que tu es ignorant! que tu es simple! s'écria don Quichotte; et ne vois-tu pas que tout cela est à sa gloire? ne sais-tu pas encore qu'en matière de chevalerie, c'est un grand avantage à une dame d'avoir plusieurs chevaliers errans qui la servent, sans que pour cela ils prétendent d'autre récompense de leurs services que l'honneur de les lui rendre, et qu'elle daigne les recevoir pour ses chevaliers? Je pense que vous vous moquez, monsieur, dit Sancho; c'est de cette manière-là que j'ai ouï prêcher qu'il faut aimer Dieu, seulement à cause de lui, et sans songer au paradis ni à l'enfer; et pour moi aussi je voudrais l'aimer et le servir au hasard de ce qui en pourrait arriver. Et qu'est-ce ceci? dit don Quichotte, pour un paysan, tu dis quelquefois des choses surprenantes; on dirait que tu as étudié. Par ma foi, si ne sais-je pas lire, répondit Sancho, mais j'ai pourtant envie de l'ap-

prendre un de ces jours, car je m'imagine que cela ne saurait nuire.

En cet endroit-là, maître Nicolas leur cria qu'ils arrêtassent, parce que la princesse voulait se rafraîchir au bord d'une fontaine. Cela fit grand plaisir à Sancho, qui était las de mentir, et craignait enfin que son maître ne le prît par le bec; car, encore qu'il sût bien que sa Dulcinée était fille d'un laboureur du Toboso, il ne l'avait jamais vue. Cardenio avait en ce temps-là vêtu les habits que portait Dorothée, quand ils la rencontrèrent, et quoiqu'ils ne fussent pas des meilleurs, ils l'étaient cependant beaucoup plus que ceux qu'il venait de quitter. Ils mirent donc tous pied à terre auprès de la fontaine, et firent un léger repas de ce que le curé avait apporté de l'hôtellerie.

Pendant qu'ils mangeaient, il passa dans le chemin un jeune garçon, qui se mit à les considérer, et, un moment après, il s'approcha de don Quichotte, et lui embrassant la cuisse : Hélas! monsieur, dit-il en pleurant, ne me connaissez-vous plus? ne vous souvient-il point d'André, que vous trouvâtes attaché à un chêne, et que vous détachâtes? Don Quichotte le reconnut à ces paroles, et le prenant par la main, il se tourna vers la compagnie, et leur dit: Vous voyez ici, messieurs, de quoi justifier l'impor-

tance et la nécessité des chevaliers errans, qui remédient aux désordres qui se font dans le monde. Il y a quelque temps que, passant auprès d'un bois, j'entendis des cris et des plaintes pitoyables; je courus aussitôt de ce côté-là pour satisfaire à mon inclination naturelle et à l'exercice dont je fais profession, et je trouvai ce jeune garçon en un étrange état; je suis ravi qu'il vous en puisse rendre témoignage lui-même. Il était attaché à un chêne, et nu de la ceinture en haut, et un paysan robuste et vigoureux le déchirait à coups d'étrivières. Je demandai au paysan pourquoi il le traitait avec tant de cruauté, et le rustre me répondit que c'était son valet, et qu'il le châtiait pour des friponneries et des négligences qui sentaient plus le larron que le paresseux. Monsieur, repartit celui-ci, il me fouette parce que je demande mes salaires. Son maître me voulut donner quelques excuses, dont je ne fus pas content. En un mot, je fis détacher le pauvre garçon, et je fis faire serment au paysan qu'il l'emmènerait chez lui, et le paierait jusqu'à une obole. Tout cela n'est-il pas vrai, André, mon ami? Te souvient-il avec quelle autorité je gourmandai le paysan, et avec combien d'humilité il me promit d'accomplir tout ce que je lui ordonnais? Réponds hardiment sans te troubler, et dans la pure vérité, afin que ces

messieurs apprennent de cet exemple quel bien c'est dans le monde que la chevalerie errante.

Tout ce qu'a dit votre seigneurie est véritable, répondit le jeune garçon ; mais l'affaire alla tout au contraire de ce que vous vous imaginez. Comment ! répliqua don Quichotte, le paysan ne te paya-t-il pas sur l'heure ? Non-seulement il ne me paya pas répondit André ; mais sitôt qu'il vit que vous aviez traversé le bois, et que nous étions seuls, il me rattacha au chêne, et me donna tant de coups, que je ressemblais à un chat écorché. Il accompagna même chaque coup de tant de plaisanteries, en se moquant de vous, que j'en aurais ri de bon cœur, si c'eût été un autre que moi qui les eût reçus. Enfin, il me mit en tel état, que j'ai toujours été depuis dans un hôpital, où j'ai eu bien de la peine à me remettre. Pour en parler franchement, je vous ai l'obligation de tout cela, monsieur le chevalier ; car si vous eussiez passé votre chemin, sans mettre votre nez où l'on ne vous demandait pas, j'en eusse été quitte pour une vingtaine de coups, et puis mon maître m'eût payé ce qu'il me devait. Mais vous lui allâtes dire tant d'injures, et si mal à propos, que vous le mîtes en furie, et ne pouvant se venger sur vous, il s'en prit à mes épaules. Le mal est, dit don Quichotte, que je m'en allai trop tôt : je ne devais point partir qu'il

ne t'eût entièrement payé, car les paysans ne sont guère sujets à tenir leur parole, à moins d'y trouver leur compte. Mais tu te souviens bien, André, comme je jurai que s'il manquait de te satisfaire, je le saurais bien trouver, fût-il caché dans les entrailles de la terre? Cela est vrai, monsieur le chevalier, répondit André; mais à quoi est-ce que cela sert? Tu verras tout-à-l'heure, si cela sert à quelque chose, répondit don Quichotte; et disant cela, il se leva brusquement, en ordonnant à Sancho de brider Rossinante, qui, pendant que la compagnie dînait, paissait aussi de son côté. Dorothée demanda à don Quichotte ce qu'il voulait faire: Partir tout-à-l'heure, dit-il, pour aller châtier ce brutal de paysan, et lui faire payer jusqu'au dernier sou ce qu'il doit à ce pauvre garçon, en dépit de tous les paysans du monde, qui voudraient s'y opposer. Mais, seigneur chevalier, dit Dorothée, après la promesse que vous m'avez faite, vous ne pouvez entreprendre aucune aventure que vous n'ayez achevé la mienne; remettez donc celle-là, je vous prie, jusqu'à ce que vous m'ayez rétablie dans mon royaume. Cela est juste, madame, répondit don Quichotte, et il faut nécessairement qu'André attende mon retour; mais je jure de nouveau de ne me reposer jamais que je ne l'aie vengé, et qu'il ne soit entièrement satisfait. Je

me fie comme je dois à ces juremens, dit André; mais j'aimerais bien autant quelque pièce d'argent pour me rendre à Séville, que toutes les vengeances du monde. Monsieur le chevalier, continua-t-il, faites-moi donner un morceau à manger, si vous en avez, et quelque sou pour mon voyage, et Dieu vous conserve, vous et tous les chevaliers errans du monde; puissent-ils être tous aussi chanceux pour eux, qu'ils l'ont été pour moi! Sancho tira un quartier de pain et un morceau de fromage, et le donnant à André: Tenez, mon frère, lui dit-il, il est juste que chacun ait sa part de votre mauvaise aventure. Et qu'est-ce qu'il vous en coûte à vous? dit André. Ce pain et ce fromage que je vous donne, répondit Sancho, Dieu sait s'il me fera faute; car afin que vous le sachiez, André, mon ami, nous autres écuyers de chevaliers errans, nous sommes toujours à la veille de mourir de faim et de soif, sans compter beaucoup d'autres accidens qu'on sent bien mieux qu'on ne les dit.

André prit le pain et le fromage, et voyant qu'on ne lui donnait rien autre chose, il baissa la tête, et tourna le dos à la compagnie. Mais en partant il dit à don Quichotte: Pour l'amour de Dieu, monsieur le chevalier, ne vous mêlez point une autre fois de me secourir; quand vous me verriez mettre en pièces, laissez-moi avec

ma mauvaise aventure; elle ne saurait être pire que celle que m'attirerait votre seigneurie, que je prie Dieu de confondre, aussi bien que tous les chevaliers errans qui naîtront d'ici au jugement! Don Quichotte se lévait pour châtier André; mais celui-ci s'étant mis à courir de si grande force, qu'il eût été difficile de l'attrapper, notre chevalier demeura dans la place, pour n'avoir pas la honte d'avoir tenté une chose inutile, mais tellement en colère de la mauvaise plaisanterie d'André, que pas un de la compagnie n'osa rire, quelque envie qu'ils en eussent tous, de crainte de l'irriter davantage.

CHAPITRE XXXII.

De ce qui arriva dans l'hôtellerie.

Le repas étant fini, ils montèrent à cheval, c'est-à-dire ceux qui en avaient, les autres allèrent à pied, et le lendemain ils arrivèrent à cette hôtellerie que Sancho ne pouvait regarder de bon œil. L'hôte, l'hôtesse, leur fille, et Maritorne, qui reconnurent de loin don Quichotte et son écuyer, s'avancèrent au-devant d'eux avec de grandes marques de joie. Notre chevalier les reçut à son ordinaire avec beaucoup de gravité, et leur dit de lui préparer un meilleur lit que la dernière fois. A quoi l'hôtesse répondit, que pourvu qu'il payât mieux, elle lui donnerait un lit de prince. Don Quichotte l'ayant promis, on lui en dressa un tout aussitôt dans le même endroit où il avait déjà couché, et il s'y alla jeter sur l'heure, parce qu'il était extrêmement fatigué, et tout moulu des folies qu'il avait faites dans la montagne.

Cependant l'hôtesse ayant reconnu le barbier, lui alla sauter au visage, et le prenant par la barbe postiche : Et par ma foi, dit-elle, vous ne vous en carrerez pas davantage; il est bien

temps qu'elle me revienne : c'est une honte que le peigne de mon mari n'ait pas été nettoyé depuis que vous avez emporté sa queue. L'hôtesse avait beau tirer, le barbier ne voulait point rendre la queue, si le curé ne lui eût dit qu'on n'avait plus besoin de ce déguisement, et qu'il pouvait dire à don Quichotte que quand les forçats l'avaient volé, il s'en était venu toujours courant à cette hôtellerie, et que si par hasard il demandait des nouvelles de l'écuyer de la princesse, on dirait qu'elle l'avait envoyé devant, pour assurer ses sujets qu'elle arriverait bientôt avec son libérateur. Après cela, le barbier ne fit plus de difficulté de rendre la queue à l'hôtesse, avec toutes les nippes qu'elle leur avait prêtées.

Tous ceux qui étaient dans l'hôtellerie, trouvèrent Dorothée admirablement belle ; et Cardenio, dans son habit de berger, leur parut aussi de fort belle taille et de très-bonne mine. L'hôte, sur la parole du curé, et sur la bonne opinion qu'il eut de la compagnie, leur alla préparer un dîner assez raisonnable pour une hôtellerie d'Espagne. Don Quichotte dormait cependant de toute sa force, et ils ne voulurent pas l'éveiller, parce que le sommeil lui valait mieux que toute autre chose en l'état où il était. Pendant le dîner, on ne parla presque que de l'étrange folie du pauvre chevalier, et de la manière dont on

l'avait trouvé. L'hôtesse, qui était présente avec tout ce qu'il y avait de gens dans l'hôtellerie, raconta de son côté ce qui était arrivé à notre héros avec le muletier et l'archer de la sainte Hermandad; et voyant que Sancho n'était point dans la chambre, elle fit aussi l'histoire de son bernement, qui donna bien de quoi rire à toute la compagnie. Le curé prenant de là occasion de déplorer le malheur du pauvre gentilhomme, en accusa les livres de chevalerie, et dit que c'était dommage qu'ils lui eussent ainsi troublé le jugement. Et comment cela peut-il être? interrompit l'hôte; est-ce qu'il y a une meilleure lecture au monde? j'ai là deux ou trois de ces livres avec d'autres papiers, et je puis bien jurer qu'ils m'ont donné la vie, et non-seulement à moi, mais encore à beaucoup d'autres; car dans la saison que l'on coupe les blés, il vient céans quantité de moissonneurs les jours de fêtes, et comme il s'en trouve toujours quelqu'un qui sait lire, nous nous mettons vingt ou trente autour de lui, et nous nous divertissons si bien, qu'il ne peut finir de lire, ni nous de l'entendre. Il ne faut point que je mente; quand j'entends parler de ces terribles coups que donnent les chevaliers errans, je meurs d'envie d'aller chercher les aventures, et je ne m'ennuyerais pas d'entendre lire les jours et les

nuits. Pour moi, je ne m'y opposerais pas, dit l'hôtesse, car je n'ai jamais meilleur temps dans la maison que quand vous êtes après votre lecture : au moins ne songez-vous pas à gronder, tant que vous y êtes attaché. Il est vrai que cela est bien plaisant, dit la bonne Maritorne; mais le plus beau que j'y trouve, c'est de voir une belle madame, qui est là sous des orangers avec monsieur le chevalier, et qu'il y a tout auprès la vieille gouvernante qui fait garde, et qui enrage bien, que je pense. Et vous, que vous en semble, la belle jeune fille? dit alors le curé en s'adressant à la fille de l'hôtesse. Je veux mourir, monsieur, si j'en sais rien, répondit-elle; je l'écoute comme les autres, et j'y prends quelquefois plaisir, encore que je ne l'entende pas, car je m'imagine que cela est tout-à-fait plaisant. Mais ces grands coups que raconte mon père, ne me divertissent point, et les lamentations que font ces pauvres chevaliers, quand ils sont loin de leurs maîtresses, me font si grande pitié, que j'en pleure bien souvent. Je m'assure, dit Dorothée, que vous en auriez encore plus de pitié, si c'était pour vous qu'ils souffrissent, et que vous ne les laisseriez pas pleurer longtemps? Vraiment je ne sais ce que je ferais, répondit la jeune fille; mais il est vrai qu'il y a de ces demoiselles qui sont si cruelles, que mes-

sieurs les chevaliers les appellent lionnes, tigresses, et mille autres vilenies. Je nc sais pas pour moi, d'où sont ces demoiselles qui n'ont ni honneur ni conscience, et qui laisseraient mourir un honnête homme, ou le verraient devenir fou plutôt que de l'assister ; et à quoi servent toutes ces façons ? si elles le font par sagesse, que ne se marient-elles avec ces messieurs, qui ne demandent pas mieux. Taisez-vous, petite fille, dit l'hôtesse, vous en savez beaucoup ; il n'appartient pas aux filles de votre âge d'être si savantes et de tant babiller. Mais, ma mère, répondit la jeune fille, ce monsieur m'interroge, il faut bien que je lui réponde.

Elle dit fort bien, reprit le curé, et je lui en sais bon gré ; cependant, ajouta-t-il en se tournant vers l'hôte, apportez-moi un peu vos livres, que je les voie. Je vais les quérir, répondit l'hôte ; et étant sorti, il rentra un moment après avec une vieille malle fermée d'un cadenas, d'où il tira trois grands livres, et quelques papiers écrits à la main. Le curé prit les livres, et le premier qu'il ouvrit, fut *don Cirongilio de Thrace*, l'autre *don Félix-Marte d'Hircanie*, et le dernier, *l'Histoire du grand et fameux capitaine Gonçales Hernandès de Cordoue*, avec la *Vie de don Garcias de Paradès*. Sitôt que le curé eut vu le titre des deux premiers : Compère, dit-il, regardant

le barbier, il ne nous manque plus ici que la nièce et la servante de notre ami. Nous n'en avons pas besoin, répondit le barbier; je les jeterai par la fenêtre aussi bien qu'un autre, et sans aller plus loin, il y a assez bon feu dans la cheminée. Comment, messieurs, s'écria l'hôte, vous voulez brûler mes livres? Ces deux-ci seulement, répondit le curé, *don Cirongilio*, et *Félix-Marte*. Est-ce donc, reprit-il, qu'ils sont étiques, que vous les condamnez d'abord au feu? Vous voulez dire hérétiques? dit le curé en souriant. Tout comme vous voudrez, répondit l'hôte; mais si vous avez si grande envie d'en faire brûler quelqu'un, je vous livre de bon cœur celui du grand capitaine, et de ce Diégo Garcia; mais pour ce qui est des autres, je laisserais aussitôt brûler ma femme et mes enfans. Mon patron, dit le curé, ces deux livres ne sont qu'un amas de mensonges et de sottises qui n'aboutissent à rien; et cet autre est l'histoire véritable des actions de Gonçales Hernandès de Cordoue, qui, pour ses fameux exploits, mérita le surnom de grand capitaine; et pour Diégo Garcia de Paredès, c'était un cavalier d'importance de la ville de Truxillo, dans l'Estramadure, vaillant soldat et d'une force si prodigieuse, que d'un seul doigt il arrêtait une meule de moulin au plus fort de sa furie. On dit de lui qu'étant une fois à l'en-

trée d'un pont avec une épée à deux mains, il empêcha le passage à toute une grande armée; et il a fait tant d'autres choses dignes d'admiration, que si elles avaient été écrites par un autre, au lieu qu'il a été lui-même son historien, et qu'il en a parlé avec une extrême modestie, ses actions auraient fait oublier celles d'Hector et d'Achille, et de tous les héros du monde. Mais regardez, dit l'hôte, la belle chose pour s'en étonner, que d'arrêter une roue de moulin! Lisez, pour plaisir, Félix-Marte d'Hircanie, qui, d'un seul revers coupa cinq géants par le milieu du corps, comme il aurait fait cinq raves, et qui, attaquant tout seul une des plus grandes armées qu'on ait jamais vues, en tailla en pièces seize cent mille soldats armés depuis les pieds jusqu'à la tête. Mais que direz-vous de don Cirongilio de Thrace, qui avait tant de courage, comme vous verrez dans son histoire, qu'étant un jour sur je ne sais quelle rivière, d'où il vit sortir tout-à-coup un grand dragon de feu, il lui sauta sur le corps, et lui serra si fort la gorge avec les deux mains, que le dragon ne pouvant plus respirer, se plongea jusqu'au fond, sans que pour cela le brave cavalier quittât jamais prise. Et puis quand il fut là-bas, il se trouva dans un grand palais, où il y avait les plus beaux jardins du monde, et le dragon se changea en un vieillard

vénérable, qui lui conta des choses si merveilleuses, qu'on n'en a jamais vu de pareilles. Allez, allez, monsieur le curé, par ma foi, je ne crois pas que vous devinssiez fou de plaisir, si vous aviez lu cette histoire ; et nargue pour celle de ce grand capitaine, et pour ce Garcia de Paredès!

Dorothée se tournant alors vers Cardenio : Que dites-vous de tout ceci? lui dit-elle à demi-bas : croyez-vous qu'il en manque beaucoup à notre hôte, pour devenir bientôt un second don Quichotte ? Je le trouve assez avancé pour cela, répondit Cardenio, et je suis d'avis qu'on lui donne ses licences : de la manière qu'il parle, il n'y a pas un mot dans les romans qu'il ne croie comme article de foi, et je défie tous les carmes déchaussés de l'en désabuser. Mais, notre hôte, continuait cependant le curé, croyez-vous par votre foi qu'il y ait véritablement eu au monde un Cirongilio de Thrace, et un Félix-Marte d'Hircanie, et tant d'autres chevaliers de cette trempe? ne savez-vous pas que ce ne sont que des fables inventées par des gens qui ne savaient que faire, et qui n'avaient d'autre dessein que de se divertir? désabusez-vous, une fois pour toutes, et apprenez qu'il n'y a pas un seul mot de vrai de tout ce qu'on dit des chevaliers errans. A d'autres, à d'autres, monsieur le curé, répondit

l'hôte; à qui vendez-vous vos coquilles? oh! vraiment, on ne me donne pas ainsi le change. Je ne suis pas trop fin, monsieur; mais afin que vous le sachiez, il y en a de plus bêtes, et vous vous leverez de bon matin avant que de me faire croire que des livres moulés ne contiennent que des mensonges et des rêveries : comme si messieurs du conseil royal étaient gens à souffrir qu'on imprimât des faussetés, qui ne seraient bonnes qu'à faire tourner la tête à ceux qui les liraient! Je vous ai déjà dit, notre ami, répliqua le curé, que tout cela n'est fait que pour amuser les gens inutiles et sans occupation : et de même que dans les républiques bien policées on souffre de certains jeux, comme la paume, les échecs, le billard, et quelques autres pour le divertissement de certaines gens qui ne peuvent travailler, ou qui ne le doivent pas, tout de même on permet d'imprimer et débiter ces sortes de livres, parce qu'il ne vient point à l'esprit qu'il y ait des gens assez simples pour s'imaginer que ce soient de véritables histoires. Si c'en était le temps, et que la compagnie le souhaitât, je dirais quelque chose touchant les romans, et de quelle manière ils doivent être composés pour être bons, et peut-être ce que j'en dirais ne serait pas inutile, ni même désagréable; mais cela aura son temps, et je ne désespère pas d'en communiquer un

jour avec ceux qui ont pouvoir d'y mettre ordre. Cependant, notre hôte, croyez ce que je vous ai dit, et profitez-en, et Dieu veuille que vous ne clochiez pas du même pied que le seigneur don Quichotte ! Oh ! pour cela ne l'appréhendez pas, monsieur, répondit l'hôte : je ne serai pas assez fou pour me faire chevalier errant ; je vois fort bien qu'ils ne sont pas en usage présentement comme ils étaient autrefois. Sancho, qui se trouva présent à une partie de cette conversation, fut bien étonné d'entendre dire que la chevalerie errante n'était plus en usage, et que tous les romans n'étaient que folies et mensonges. Il en devint tout mélancolique et tout interdit, et résolut en lui-même d'attendre encore à quoi aboutirait le voyage de son maître, et au cas qu'il ne réussît pas aussi heureusement qu'il le souhaitait, de le planter là, et de s'en aller retrouver sa femme et ses enfans.

L'hôte prit sa malle et ses livres pour les emporter, mais le curé l'arrêta, en lui disant qu'il voulait voir de quoi parlaient les papiers qu'on n'avait pas lus, et dont l'écriture lui paraissait si belle ; et les prenant en même temps, il trouva qu'il y avait huit ou dix feuilles écrites à la main, avec ce titre au commencement : *Nouvelle du Curieux extravagant.* Il en lut tout bas sept ou huit lignes, et sans lever les yeux de dessus l'ou-

vrage : J'avoue, dit-il que ce livre me tente, et j'ai envie de lire le reste. Vous y aurez du plaisir assurément, dit l'hôte : j'ai fait lire cette histoire à quantité d'honnêtes gens, qui en ont été bien satisfaits, et ils me l'ont tous demandée ; mais je n'ai pas voulu m'en défaire, parce que le maître de cette malle pourra repasser quelque jour, et je la lui veux rendre telle qu'il l'a laissée. Ce ne sera pourtant pas sans regret que je me déferai de ces livres : mais enfin ils ne sont pas à moi, et tout hôte que je suis, je ne laisse pas d'avoir ma conscience à garder. C'est bien dit à vous, répondit le curé, mais si je trouve l'histoire agréable, vous voulez bien que j'en prenne une copie ? De bon cœur, monsieur, repartit l'hôte. Pendant ce discours, Cardenio avait pris la nouvelle, et en ayant lu quelque chose : Monsieur, dit-il au curé, cela me paraît assez bon, et si vous voulez prendre la peine de lire tout haut, je crois que tout le monde sera bien aise de vous entendre. Je le voudrais bien, dit le curé, mais ne serait-il point plutôt l'heure de dormir que de lire ? Pour moi, dit Dorothée, j'écouterai de bon cœur, et j'ai même besoin de quelque chose d'agréable pour me remettre l'esprit. Puisque cela est, madame, repartit le curé, voyons ce que c'est, et si nous en serons aussi contens que les autres. Le barbier et Sancho té-

moignèrent aussi quelque curiosité, et s'étant tous placés, le curé commença à lire ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXIII.

Le curieux extravagant.

NOUVELLE.

Il y avait à Florence, ville fameuse d'Italie, dans la province de Toscane, deux illustres cavaliers, Anselme et Lothaire, qui vivaient ensemble dans une si grande union et une amitié si parfaite, qu'on ne les appelait que les deux amis. Ils étaient tous deux jeunes, d'un même âge, et avec les mêmes inclinations, si ce n'est qu'Anselme était un peu plus galant, et Lothaire aimait plus la chasse; mais ils s'aimaient tous deux encore plus que toutes choses, et renonçaient toujours l'un pour l'autre à leurs propres plaisirs. Anselme était devenu passionnément amoureux d'une très-belle personne de la même ville, et c'était un parti si grand, et pour le bien et pour l'alliance, qu'il résolut, avec le consentement de son ami, sans quoi il ne faisait rien, de la faire demander en mariage. Ce fut Lothaire lui-même qui en fit la demande, et il s'y conduisit si bien, qu'en peu de jours il mit son ami en pos-

session de sa maîtresse, qui s'appelait Camille, et reçut de l'un et de l'autre mille témoignages de reconnaissance. Lothaire alla tous les jours chez Anselme, tant que durèrent les réjouissances des noces; il aida même à en faire les honneurs, et ne négligea rien pour en augmenter les divertissemens. Mais après que les parens et les amis eurent fait leurs visites aux nouveaux mariés, il crut qu'il devait retrancher les siennes, et que cette grande familiarité qu'il avait eue avec Anselme, n'était pas de bonne grâce après son mariage.

Tout amoureux et tout passionné qu'était Anselme, il ne laissa pas de remarquer que Lothaire ne le voyait plus avec le même empressement; il lui en fit des plaintes, et lui dit qu'il n'eût jamais pensé à se marier, s'il eût cru que cela les dût éloigner l'un de l'autre: que la femme qu'il avait prise n'était que comme un tiers dans leur amitié, et qu'il ne fallait pas qu'une circonspection hors de propos leur fît perdre ce beau nom des deux amis, qui leur avait été si cher; que Camille même avait autant de déplaisir que lui de son éloignement, et qu'elle se trouvait si heureuse dans son mariage, qu'elle n'avait pas plus de joie que de voir souvent celui qui y avait le plus contribué. Enfin, il n'oublia rien pour obliger Lothaire de venir chez lui comme

auparavant, et l'assura qu'il ne pouvait être heureux sans cela. Lothaire répondit à ce discours avec tant de modestie et de prudence, qu'Anselme avoua qu'il lui était obligé de sa discrétion; et pour accommoder l'amitié et la bienséance, ils convinrent que Lothaire irait trois ou quatre fois la semaine manger chez Anselme: mais Lothaire ne le promit que pour contenter son ami, et il n'y alla qu'autant qu'il crut le pouvoir faire sans commettre la réputation d'Anselme, qui ne lui était pas moins chère que la sienne. Il lui disait souvent que ceux qui ont de belles femmes, ne sauraient les veiller de trop près, quelque assurés qu'ils soient de leur vertu, le monde ne manquant jamais de donner un mauvais tour aux actions les plus innocentes, pour peu qu'il ait matière de parler. Et par de semblables discours et des conseils d'un véritable ami, il tâchait de faire trouver bon à Anselme, qu'il le vît moins qu'à l'ordinaire, et ne le voyait en effet que très-rarement.

On trouvera sans doute peu d'exemples d'une aussi sincère amitié, et je ne sais s'il y a jamais eu quelque autre que Lothaire qui ait veillé si soigneusement pour l'honneur de son ami, qu'il s'empêchât même de le voir, de crainte qu'on n'interprêtât mal ses visites, et cela dans un âge où l'on fait peu de réflexions, et où le plaisir

tient lieu de tout. Cependant, Anselme ne voyait point ce fidèle ami, qu'il ne lui fît des reproches de cette manière de vie si réservée ; mais Lothaire lui donnait de si bonnes excuses, qu'il ne manquait jamais de l'apaiser. Un jour qu'ils se promenaient ensemble hors de la ville, Anselme, prenant Lothaire par la main, lui parla de la sorte :

Crois-tu bien, mon cher Lothaire, qu'après les grâces que le ciel m'a faites en me donnant de grands biens et de la naissance, et ce que j'estime incomparablement plus, Camille et ton amitié, je ne suis pourtant pas content, et que je n'ai guère moins d'inquiétude que si j'étais privé de tous les biens que je possède ? Je me trouve depuis quelque temps dans un sentiment étrange et bizarre dont je ne saurais me défaire ; j'avoue avec confusion que ce n'est qu'une fantaisie extravagante : moi-même je m'en étonne, et m'en fais à toute heure des reproches ; mais elle s'est si bien emparée de mon esprit, que je n'en suis pas le maître ; et n'ayant d'autre parti à prendre que de la satisfaire, je m'en ouvre sans scrupule à mon ami, qui m'a fait voir toute sa vie qu'il aime ma gloire et mon repos. Ne te moque point de moi, mon cher Lothaire, quand je t'aurai dit ce que c'est ; mais plains-moi en véritable ami, et apporte quelque remède à mon

mal, toi qui peux me rendre par tes soins la joie et le plaisir que j'ai perdus par mon extravagance.

Lothaire, étonné des paroles d'Anselme, ne pouvait pénétrer à quoi tendait ce discours : il cherchait en vain dans son imagination ce que pouvait être que ce sentiment si étrange et si bizarre, dont Anselme était tourmenté; et pour sortir promptement de peine, il lui dit qu'il faisait tort à leur amitié en prenant un si long détour pour lui ouvrir son cœur, et que si son mal était sans remède, il lui aiderait au moins à le supporter, et à y chercher de la consolation. Mon cher ami, répondit Anselme, j'ai honte d'avoir tant balancé; mais une autre honte me retenait, et je n'osais découvrir une pensée si déraisonnable. Apprends donc quelle est ma folie, puisque tu le veux bien, et me donne le secours que je ne puis attendre que de toi : je voudrais savoir, en un mot, si Camille m'est aussi fidèle dans le cœur que je l'ai cru jusqu'ici, et je ne puis m'en assurer qu'en la mettant à la dernière épreuve; car enfin je m'imagine que ce qu'on appelle vertu dans les femmes, est comme ces pièces fausses, qui ont tout l'éclat de l'or ou de l'argent, mais que la coupelle dissipe en fumée. Ce mot de vertu est un nom spécieux et une belle apparence, qui couvre souvent de

grandes faiblesses, et je crois qu'on ne peut appeler vertueuses que celles qui ne sont tentées ni par les promesses ni par les présens, et que les larmes et la persévérance d'un amant n'ont jamais émues. Car, après tout, ce n'est pas une grande merveille qu'une femme soit sage quand un mari ne lui donne pas sujet de ne le point être, quand elle n'a pas assez de liberté, et que personne ne la sollicite. Tu vois donc bien, Lothaire, que je ne fais guère de cas d'une vertu qui n'est fondée que sur la crainte, ou qui manque d'occasion, et que je ne puis estimer que celle que rien n'éblouit, et qui résiste à toutes sortes d'attaques. Voyons, je te prie, si celle de Camille est de cette nature, et éprouvons-la par tout ce qui est capable de tenter. Je sais bien que l'expérience en est dangereuse; mais enfin je ne saurais avoir de repos si je ne suis absolument assuré de ce côté-là : si Camille résiste, je suis le plus heureux de tous les hommes, et si elle succombe, j'aurai au moins l'avantage de ne m'être point trompé dans l'opinion que j'ai des femmes, et de n'avoir pas été la dupe d'une sotte confiance, qui en abuse tant d'autres. Au reste, ne songe point à me détourner d'un dessein qui te paraît sans doute ridicule; tous tes efforts seraient inutiles; dispose-toi seulement à me rendre toi-même cet office : tâche de faire croire

à Camille que tu l'aimes, et ne néglige rien pour t'en faire aimer; rends-lui tous les soins imaginables, et n'épargne ni les présens ni les promesses. Imagine-toi, encore un coup, que tu ne saurais me donner une preuve plus sensible de ton amitié, et commence dès aujourd'hui, je t'en prie.

Anselme s'étant tu, Lothaire, encore plus surpris qu'il ne l'avait été d'abord, le regarda quelque temps sans parler; et après l'avoir bien considéré : Faut-il, Anselme, lui dit-il, que je prenne sérieusement ce que tu viens de dire? et crois-tu que si je ne l'avais pris pour une raillerie, je ne t'aurais pas interrompu au premier mot? Tu ne me connais plus, Anselme, et tu ne te connais pas toi-même; et si tu y avais fait un peu de réflexion, je ne crois pas que tu m'eusses voulu charger d'un emploi de cette sorte. On se sert de ses amis jusqu'à un certain point, mais les pousser par-delà c'est leur faire injure; et quand on est résolu de les éprouver, ce ne doit pas être en des choses qui choquent la raison, et dont on ne peut attendre aucun bien. Tu veux que je fasse l'amoureux de ta femme, et qu'à force de présens et de soins, je tâche de la corrompre et de m'en faire aimer! Mais si tu es assuré de sa vertu, que te faut-il davantage, et qu'est-ce que mes soins ajouteront à son mérite?

Sans doute tu n'es pas persuadé de ce que tu dis, ou tu ne sais ce que tu demandes. Si tu doutes que Camille soit plus sage que les autres, prends ton parti sans vouloir éprouver ce qui en est, et dans la mauvaise opinion que tu as des femmes en général, jouis paisiblement d'une incertitude qui ne t'est point désavantageuse. Souviens-toi, mon cher Anselme, que l'honneur d'une femme ne consiste presque qu'en la bonne opinion qu'on a d'elle; contente-toi là-dessus des sentimens de tout le monde, et des tiens propres; et puisque tu connais pour le moins autant qu'un autre, la faiblesse des femmes, ne va point tendre des piéges à la tienne par la simple curiosité d'éprouver si elle pourrait les éviter: car enfin une belle femme est une glace polie, que la moindre vapeur ternit, et une fleur délicate qui se flétrit pour peu qu'on la touche. Je me souviens, à propos de cela, de quelques vers de comédie, que je suis bien aise de te dire; c'est un bon vieillard qui conseille à un père de veiller de près sur sa fille, de l'enfermer, de ne s'en point fier qu'à lui-même, et lui dit ceci, entre autres choses:

Les femmes sont comme le verre,
Qu'il ne faut jamais éprouver
S'il casserait ou non, en le jetant par terre;
Car on ne sait enfin ce qui peut arriver.

Mais comme il casserait selon toute apparence,
Faut-il pas être fou pour vouloir hasarder
Une semblable expérience
Sur un corps qu'on ne peut sonder?

Ceci sur la raison se fonde;
Et c'est l'opinion de tout le monde encor,
Que tant que l'on saura des Danaés au monde,
On y verra pleuvoir de l'or.

Après avoir parlé pour ton intérêt, continua Lothaire, ne trouve pas mauvais, Anselme, que je parle pour le mien. Tu me regarde, dis-tu, comme ton véritable ami, et cependant tu me veux ôter l'honneur, et tu veux que je te l'ôte à toi-même. Que pensera Camille quand je lui ferai une déclaration d'amour, si ce n'est que je suis un perfide, qui ne fais point scrupule de violer les lois les plus sacrées de l'amitié, et qui sacrifie encore à une passion criminelle la réputation de mon ami? Et n'aura-t-elle pas lieu de s'offenser d'une liberté qui semblera lui reprocher que j'ai reconnu quelque chose d'indigne dans sa conduite? Mais si je la trouve faible, faudra-t-il que je te trahisse, Anselme? et si je ne le fais, quelle sera sa haine pour un homme qui ne lui aura donné des marques d'amour que pour se moquer de sa crédulité? Si je m'excuse sur la prière que tu m'as faite, quelle opinion aura-t-elle d'un homme qui prend une telle

commission, et combien même aura-t-elle de mépris pour celui qui me l'aura donnée? Enfin comment éviterai-je les reproches des honnêtes gens, après avoir troublé par une fausse complaisance le repos de toute ta famille? ne deviendrons-nous pas l'un et l'autre la risée du public, qui admirait notre intelligence? Crois-moi donc, mon cher Anselme, demeure dans une opinion qui te rend heureux, et considère que tu hasardes tout contre rien dans un dessein si téméraire; car, après tout, si l'événement ne répondait pas à ton attente, tu en serais mortellement affligé, quoi que tu en dises; et tu ne ferais plus que traîner une vie malheureuse, qui me jeterait moi-même dans le désespoir. En un mot, et pour ne te point flatter de l'espérance de me pouvoir séduire, je veux bien que tu saches que je m'offense de ta prière, et qu'assurément je ne te rendrai jamais le dangereux office que tu souhaites de moi, quand ce refus me devrait coûter ton amitié, qui est la plus sensible perte que je puisse faire.

Le discours de Lothaire donna tant de confusion à Anselme, qu'il fut long-temps sans pouvoir dire une seule parole; mais, revenant enfin de son étonnement: Mon cher Lothaire, lui dit-il, je t'ai écouté avec attention et même avec plaisir; j'ai remarqué dans tes paroles tout

ce qu'on peut avoir de discrétion et de prudence, et tu me donne la dernière marque d'amitié, en me refusant; j'avoue même que je te fais une prière injuste, et qui ne peut avoir que de fâcheuses conséquences; que si je ne suis tes conseils, je m'écarte entièrement de la raison, et que je me jette en aveugle dans un précipice. Mais je suis malade, Lothaire, et d'un mal qui s'irrite incessamment; ainsi, je ne puis plus guérir sans faire de remèdes. Véritablement ceux que je demande peuvent m'ôter la vie, aussi bien que me soulager; mais je meurs inévitablement si je ne les tente. Je t'ai long-temps caché mon mal dans l'espérance de le pouvoir surmonter, mais je n'ai pu m'en rendre le maître, et c'est ce déplorable état qui m'oblige de chercher du secours. Ne m'abandonne pas, mon cher ami; ne te pique point contre un homme qui a perdu la raison: traite-moi du moins comme ces malades qui ont le goût dépravé, et qui ne savent ce qu'ils veulent. Commence, je te prie, à éprouver Camille, sans faire les derniers efforts; elle n'est pas assez faible pour se rendre à la première attaque, et peut-être que me trouvant déjà à demi persuadé par la force de tes raisons, cette légère épreuve de sa vertu et de ton amitié guérira mon imagination, sans qu'il soit besoin d'en faire davantage. Une fois pour toutes,

sonviens-toi, Lothaire, que j'en suis au point de ne pouvoir guérir sans remède, et que si tu m'obliges d'employer le secours d'un autre, je publie moi-même mon extravagance, et je hasarde l'honneur que tu veux me conserver. Enfin, je te le répète, tu n'as presque rien à faire pour me rendre heureux; car, pour peu que tu fasses d'efforts, et que tu trouves de résistance, je suis content de Camille et de toi; et tu nous mets tous trois en repos pour jamais. Au reste, ne crains rien de la part de Camille, si nous sommes obligés de lui découvrir notre intelligence, et fie-toi en moi qu'elle ne la prendra que comme un jeu, sans en savoir mauvais gré ni à l'un ni à l'autre.

Lothaire, voyant l'obstination d'Anselme, et le danger qu'il y avait à le refuser, accepta cet étrange emploi, dans la résolution de s'y conduire si adroitement, que, sans irriter Camille, il trouvât le moyen de contenter son ami. Il n'est pas nécessaire, lui dit-il, de vous découvrir à un autre; je me charge de l'entreprise, et mon amitié ne peut plus vous refuser cette complaisance. A ces mots, Anselme l'embrassa aussi tendrement que s'il lui eût redonné la vie; et après lui avoir fait mille remercîmens, il arrêta avec lui que, dès le jour suivant, il commencerait l'exécution de ce beau dessein, et que pour

cela il lui donnerait moyen d'entretenir Camille tête-à-tête. Il lui fit ensuite comme un plan des galanteries qu'il voulait qu'il fît à sa femme, sans oublier les sérénades et les vers qu'il s'offrait de faire lui-même, si Lothaire ne s'en voulait pas donner la peine; ajoutant à tout cela qu'il lui mettrait entre les mains de l'argent et des pierreries pour les offrir à Camille, quand il le jugerait à propos. Lothaire ne fit point difficulté de consentir à tout pour se défendre d'un ami si déraisonnable, et ils revinrent ensemble chez Camille, qui était déjà dans l'impatience de ce que son mari revenait plus tard que de coutume. Après quelques discours indifférens, Lothaire laissa son ami, plein de joie de la promesse qu'il lui avait faite, et se retira bien embarrassé de s'être chargé d'une si impertinente affaire. Il passa la nuit à songer comment il s'en démêlerait, et dès le lendemain il alla dîner chez Anselme, où Camille, à l'ordinaire, lui fit très-bon visage, sachant bien qu'elle faisait plaisir à son mari, et se sentant elle-même redevable à Lothaire.

En sortant de table, Anselme dit qu'il avait affaire pour une heure ou deux, et pria Lothaire de s'entretenir cependant avec Camille. Lothaire fit ce qu'il put pour l'accompagner, et Camille voulut le retenir; mais ils n'y gagnè-

rent rien ni l'un ni l'autre; et, après avoir engagé Lothaire à l'attendre, sur ce qu'il avait quelque chose d'important à lui dire, il sortit et les laissa seuls. Lothaire se trouva alors dans la conjoncture du monde la plus redoutable; et ne sachant que faire pour éviter le péril où son ami l'exposait, il feignit d'être accablé de sommeil, et après s'en être défendu deux ou trois fois, il en fit des excuses à Camille, et se laissa insensiblement aller dans sa chaise, où, s'il ne dormit, il en fit pour le moins le semblant. A quelque temps de là, Anselme revint, et trouvant encore Camille dans la chambre, et Lothaire qui dormait, il crut qu'il n'avait pas laissé de parler, et qu'ensuite il s'était endormi, et il attendit son réveil pour lui demander ce qui s'était passé. Mais Lothaire lui dit qu'il avait craint d'effaroucher Camille en lui faisant tout d'un coup une déclaration d'amour; qu'il s'était contenté, pour la première fois, de lui parler de sa beauté, et de lui dire qu'en quelque lieu qu'il allât, on ne s'entretenait d'autre chose que de l'heureux choix qu'Anselme avait fait, ne doutant point qu'il ne s'insinuât par-là dans son esprit, et qu'il ne la disposât à l'écouter une autre fois. Ce commencement satisfit tout-à-fait Anselme; et il dit à Lothaire qu'il lui donnerait tous les jours la même commodité d'entretenir

sa femme, sans sortir pour cela de la maison, de crainte qu'une trop grande affectation ne lui donnât quelque soupçon du dessein. Quelques jours se passèrent ainsi, que Lothaire ne disait rien à Camille, et faisait toujours accroire au mari qu'il lui parlait; mais que jusque-là il n'avait pas la moindre espérance d'en pouvoir être écouté favorablement; qu'au contraire, elle l'avait menacé de se plaindre à son mari, et de lui faire rompre tout commerce avec un ami si dangereux, si jamais il lui faisait de semblables discours. Mais Anselme n'était pas homme à s'en tenir là, et sa destinée ne le voulait pas. Camille, dit-il, a résisté à des paroles : voyons, mon cher Lothaire, si elle aura la force de tenir contre quelque chose de plus réel : je te donnerai demain deux mille écus d'or pour les lui offrir, et autant pour acheter des pierreries; il n'y a rien que les femmes aiment tant que de se voir parées, et les plus sages mêmes; et si Camille résiste à cette épreuve, je ne t'importunerai pas davantage. J'acheverai, puisque j'ai commencé, répondit Lothaire, et suis bien assuré que je ferai des efforts inutiles.

Dès le lendemain, Anselme, qui était trop exact pour manquer à sa parole, mit entre les mains de son ami les quatre mille écus d'or, et le jeta par-là en de nouveaux embarras. Mais en-

fin il résolut de dire que Camille était à l'épreuve de tout; que ses présens ne l'avaient pas plus émue que ses paroles; et qu'après tout il craignait d'attirer sa haine à force de la persécuter. Il eût aisément réussi par-là si le pauvre Anselme eût été le maître de lui-même; mais c'était un esprit renversé que rien ne pouvait contenter.

Un jour qu'il avait laissé Camille et Lothaire seuls, comme il avait accoutumé, il entra dans une chambre tout proche, et d'où il pouvait voir tout ce qui se passait. Après les avoir observés près d'une heure, il vit que pendant tout ce temps-là, Lothaire n'avait pas seulement ouvert la bouche; ce qui lui fit croire que tout ce qu'il lui avait dit des reproches de Camille n'était qu'une défaite. Pour s'en assurer mieux, il entra dans la chambre où ils étaient, et ayant tiré Lothaire à part: Hé bien, lui dit-il, de quelle humeur est aujourd'hui Camille? De fort bonne humeur, répondit-il, et elle m'a parlé avec tant d'aigreur et de colère, qu'en vérité je n'ose plus lui rien dire. Ah! Lothaire, Lothaire, s'écria Anselme, est-ce donc là ce que vous m'avez promis, et ce que je devais attendre de votre amitié? j'ai fort bien vu que vous n'avez pas dit un mot à Camille, et je ne doute plus que vous ne m'ayez trompé en tout ce que

vous m'en avez dit. Pourquoi m'empêchez-vous de me servir d'un autre, si vous n'avez pas envie de me satisfaire ?

Lothaire, tout honteux de se voir convaincu d'un mensonge, ne songea qu'à apaiser Anselme, au lieu d'essayer à le guérir; et il lui fit serment qu'il emploierait tous ses soins pour lui donner satisfaction. Anselme le crut, et pour lui laisser plus de liberté, il résolut d'aller passer huit jours à la campagne, et s'en fit prier par un de ses amis, afin d'avoir un prétexte qui contentât Camille. Fut-il jamais un homme plus misérable que celui-là ? il avait toutes choses à souhait, et en jouissait tranquillement, s'il n'eût lui-même troublé son repos; il aimait chèrement sa femme, il en était tendrement aimé; elle avait de la beauté, du bien et de la vertu; et, comme s'il n'y eût pas eu de quoi le contenter, il s'amuse encore à chercher ce qui ne se trouve point dans la nature. Mais il ne vaut pas une digression, reprenons notre histoire,

L'industrieux Anselme ne manqua pas d'aller à la campagne dès le lendemain, et dit à Camille en partant, que Lothaire viendrait dîner avec elle, et prendrait soin de tout en son absence, et qu'il la priait de le traiter comme elle le traiterait lui-même. Ce fut une chose assez fâcheuse pour Camille que l'ordre de son mari:

aussi lui témoigna-t-elle modestement qu'elle ne le recevait pas sans peine. Elle lui dit qu'elle ne croyait pas qu'il fût tout-à-fait de la bienséance que Lothaire vînt si familièrement chez lui pendant qu'il n'y serait pas ; et que si c'était qu'il doutât de sa capacité à conduire seule les affaires de la maison, elle le priait d'en vouloir faire une fois l'expérience, et qu'il verrait qu'elle ne manquait ni de soin ni de conduite. Anselme répliqua avec autorité qu'il le souhaitait ainsi, et partit en même temps. Lothaire alla donc le lendemain voir Camille, qui le reçut avec toute l'honnêteté imaginable ; mais elle fit si bien, qu'elle ne se trouva pas un moment seule avec lui, y ayant toujours quelqu'un de ses gens dans sa chambre, et surtout Léonelle, une fille qui avait été nourrie avec elle, et qu'elle aimait beaucoup. Les trois premiers jours, Lothaire ne dit rien, quoiqu'il fût aisé d'en prendre le temps pendant que les gens de la maison mangeaient. Il est vrai que la prudente Camille avait ordonné à Léonelle de dîner toujours avant les autres, afin d'être en état de se tenir près d'elle ; mais cette fille, qui avait bien d'autres affaires en tête, ne se souciait pas trop des ordres de sa maîtresse, et la laissait souvent seule. Lothaire ne se servit point, comme j'ai dit, de l'occasion, soit qu'il eût encore envie d'abuser son

ami, ou qu'il ne pût consentir à se jouer de Camille, qui le traitait si honnêtement, et qui, d'ailleurs, avec tant de beauté et de douceur, avait l'air si sérieux et si modeste, qu'il ne la pouvait regarder qu'avec respect.

Mais cette retenue de Lothaire, et le silence qu'il gardait, eurent à la fin un effet tout contraire à son intention, et les charmes de cette belle personne ne manquèrent pas de faire sur lui l'impression qu'il en craignait. Pendant qu'il s'empêchait de lui parler, il ne laissait pas de faire des réflexions sur sa beauté; et, croyant ne tourner les yeux vers elle que par bienséance, il commença peu à peu à la regarder avec admiration, et après cela avec tant de plaisir qu'il ne pouvait plus s'en détacher. Enfin, l'amour naissait insensiblement dans son cœur, et avait déjà fait bien du progrès avant qu'il s'en aperçût. Que ne se dit-il point lorsqu'il vint à se reconnaître, et quels combats ne sentit-il point en lui-même entre cet amour naissant et la sincère amitié qu'il avait pour Anselme? Il se repentit mille fois de la complaisance qu'il avait eue pour cet imprudent ami, et il était à tout moment sur le point de prendre la fuite; mais tout autant de fois le plaisir de voir Camille le retenait, et dans trois ou quatre jours la beauté, la douceur et les rares qualités de cette femme, et peut-être la

destinée qui voulait châtier l'imprudence d'Anselme, triomphèrent de la fidélité de Lothaire.

Il crut qu'une résistance de trois jours, avec de perpétuels combats, suffisait pour l'affranchir des devoirs de l'amitié; et ne trouvant plus de raison qu'à aimer la plus aimable personne du monde, il franchit entièrement le pas, et fit connaître à Camille la violence de sa passion. Camille, qui se trouva dans un étonnement incroyable d'une déclaration si peu attendue, ne répondit pas une parole; elle se leva seulement du lieu où elle était, et se retira dans une autre chambre. Mais une manière si dédaigneuse ne rebuta point Lothaire; il en estima davantage Camille, et l'estime augmentant encore son amour, il résolut de suivre son dessein, et ne perdit point l'espérance.

Cependant, Camille, après avoir long-temps consulté quel parti elle devait prendre, jugea enfin que le plus sûr était de ne donner plus occasion à Lothaire de l'entretenir, et envoya dès le soir même un laquais à Anselme, avec ce billet :

« Vous m'avez témoigné beaucoup de confiance, en me laissant seule, et je vous en suis extrêmement obligée. Mais il me semble, mon cher Anselme, que cela n'est pas de trop bonne grâce, et que vous n'êtes pas assez jaloux d'un

bien que vous dites que vous estimez. Pour moi, qui vous aime véritablement et avec toute la tendresse imaginable, je ne puis plus souffrir votre absence ; et je me trouve si triste et si embarrassée, que si vous ne revenez promptement, je me retirerai chez mon père. Car aussi bien je ne sais si celui à qui vous avez laissé le soin de votre maison, ne pense pas plus à ses affaires qu'aux vôtres. Vous êtes sage et prudent, je ne vous en dis pas davantage. »

Anselme vit bien par ce billet, que Lothaire lui avait tenu parole, et que Camille avait fait son devoir ; et ravi d'un si heureux commencement, il fit dire à sa femme qu'elle ne pensât point du tout à sortir de sa maison, et qu'il serait bientôt de retour.

Camille, qui avait attendu toute autre chose de la part de son mari, fut bien étonnée de cetteréponse, qui la mettait encore en de nouveaux embarras. Elle ne savait si elle devait demeurer dans sa maison, où sa réputation était exposée par la liberté que Lothaire y avait, et elle n'osait l'abandonner, de crainte de déplaire à son mari. Après y avoir bien pensé, elle choisit malheureusement le pire, et résolut de demeurer, et de ne point éviter Lothaire, pour ne pas donner quelque chose à penser à ses gens ; elle se repentit même

de ce qu'elle avait écrit à son mari, qui pourrait la soupçonner sur ce billet d'avoir donné quelque occasion à Lothaire de lui manquer de respect. Elle se crut en sûreté contre Lothaire, se trouvant assurée d'elle-même; et elle s'imagina que c'était assez combattre sa passion que de n'y pas répondre, sans en donner avis à son mari, qu'elle craignait si fort de commettre avec son ami, qu'elle songea même comment elle pourrait expliquer son billet lorsqu'il viendrait à lui en demander le sujet. Dans une résolution si prudente en apparence, et en effet si périlleuse, Camille écouta le jour suivant tout ce que voulut dire Lothaire; et lui, pressé de sa passion et trouvant l'occasion favorable, sut dire tant de choses, et parla avec des sentimens si passionnés et une expression si tendre, que la fermeté de Camille commençant à s'ébranler, elle eut bien de la peine à empêcher que ses yeux ne découvrissent ce qui se passait dans son cœur. Tous ces mouvemens, qui étaient si soigneusement observés de Lothaire, redoublèrent sa passion et ses espérances; et la liberté qu'il avait trouvée à parler, lui faisant croire que Camille n'était pas invincible, il n'oublia rien de tout ce qui la pouvait toucher, et vint enfin à bout de la rendre aussi infidèle qu'il l'était lui-même. Voici un bel endroit pour faire une réflexion morale; mais

chacun la peut faire en particulier, et tout le monde est assez instruit qu'il est dangereux de faire tête à l'amour, et qu'on ne s'en défend que par la fuite.

Camille ayant pleinement justifié par sa faiblesse l'opinion qu'Anselme avait de toutes les femmes, fit confidence de tout à Léonelle, à qui il était difficile de le cacher, et dont même elle crut avoir besoin dans la suite. Pour Lothaire, il ne voulut point découvrir à Camille qu'Anselme l'avait forcé de la rechercher, et lui avait donné lui-même les moyens d'en venir à bout, de crainte qu'elle ne prît son amour pour une feinte, dont elle avait été la dupe, et que venant à se repentir de sa faiblesse, elle ne le haït encore plus qu'elle ne l'aurait aimé. Anselme, qui se réjouissait cependant à la campagne de ce que Lothaire s'était acquitté de sa promesse, revint enfin, et, plein de son impatience ordinaire, alla voir aussitôt ce cher ami, pour lui demander quel fruit il avait tiré de son absence.

Anselme, lui dit Lothaire en l'embrassant, tu peux te vanter d'avoir une femme incomparable, et que toutes les autres doivent regarder comme l'ornement de leur sexe et le modèle de leur conduite. Toutes mes paroles se sont perdues en l'air; elle s'est moquée de mes larmes, et mes offres n'ont fait que l'irriter. Enfin j'ai

trouvé une sagesse à l'épreuve et un cœur inébranlable ; et pour le dire en un mot, Camille a encore plus de vertu que de beauté, et tu es le plus heureux de tous les hommes. Tiens, cher ami, voilà ton argent que je te rends, je n'ai point voulu m'en servir. Camille m'a bien fait connaître qu'elle a le cœur trop bon pour se rendre à des choses basses. Hé bien, Anselme, tu dois être content : jouis donc paisiblement de ta bonne fortune, sans la commettre davantage ; c'est le conseil que mon amitié te donne, et tout le fruit que je veux tirer de la complaisance que je t'ai rendue.

On ne saurait exprimer la joie que ce discours mit dans le cœur d'Anselme, qui ne pouvait cesser de se louer d'un si bon ami. Mais n'étant pas encore pleinement satisfait, il le pria de continuer ses galanteries, quand ce ne serait que pour se divertir ; qu'il pouvait s'épargner une partie des soins qu'il avait pris jusque-là, mais qu'il ne cessât pas tout-à-fait ; et comme les vers ne lui coûtaient rien, qu'il le conjurait d'en vouloir faire pour Camille sous le nom de Cloris, et que lui ferait semblant de croire que c'était pour une autre personne dont il était amoureux. Lothaire, à qui ses complaisances n'étaient plus à charge, lui promit tout ce qu'il voulut ; et Anselme étant de retour chez lui, la première chose qu'il fit

fut de demander à Camille ce qui l'avait obligée de lui écrire en campagne. Je m'étais figurée, répondit Camille, que Lothaire me regardait en votre absence avec d'autres yeux que quand vous étiez présent; mais j'ai bien reconnu depuis que ce n'était qu'une imagination, car il me semble même qu'il évite avec soin de me voir et de demeurer seul avec moi. Au reste, je n'étais pas fâchée d'avoir un prétexte de vous faire revenir; et il me semble que vous n'aviez pas la même impatience. Anselme lui dit là-dessus qu'elle ne devait rien craindre de la part de Lothaire, parce qu'il était amoureux d'une jeune demoiselle de la ville, pour qui il faisait souvent des vers sous le nom de Cloris, et que quand cela ne serait pas, il était assuré de son amitié et de sa vertu. Cette feinte Cloris ne donna point de jalousie à Camille, Lothaire l'ayant déjà avertie qu'il dirait à Anselme qu'il était amoureux, afin de lui ôter toute sorte d'ombrage, et de pouvoir faire des vers pour elle sous un nom emprunté.

Quelques jours après, ayant dîné tous trois ensemble, Anselme pria Lothaire de leur dire quelques vers de ceux qu'il faisait pour Cloris, lui disant qu'il n'en devait point faire scrupule, puisque Camille ne la connaissait pas. Quand elle la connaîtrait, répliqua Lothaire, je n'en ferais point de scrupule : un amant ne fait point de tort

à la personne qu'il aime lorsqu'il se plaint de sa rigueur, au même temps qu'il loue sa beauté. Voici un sonnet que j'ai fait il n'y a pas longtemps.

SONNET.

Pendant qu'un doux sommeil dans l'ombre et le silence
Délasse les mortels de leurs divers travaux,
Des rigueurs de Cloris je sens la violence,
Et j'implore le ciel sans trouver de repos.

Quand l'aurore renaît, ma plainte recommence,
Et je ressens aussi mille tourmens nouveaux ;
Je passe tout le jour dans la même souffrance,
Espérant vainement la fin de tant de maux.

La nuit revient encor, et ma plainte de même ;
Tout est dans le repos, et mon mal est extrême,
Comme si j'étais né seulement pour souffrir.

Qu'est-ce donc que j'attends de ma persévérance,
Si le ciel et Cloris m'ôtent toute espérance?
Mais, n'est-ce pas assez d'aimer et de mourir?

Camille ne trouva pas ce sonnet mauvais, et Anselme, qui s'accommodait de tout ce qui servait à son dessein, le trouva admirable; et l'ayant extrêmement loué : Il faut, dit-il, que cette dame soit bien cruelle et bien injuste pour prendre plaisir à désespérer un honnête homme qui lui donne tant de marques de son amour? Quoi

donc, dit Camille, est-ce que tous les amans disent vrai dans leurs vers? Non pas comme poètes, répondit Lothaire, mais comme amoureux, ils en disent encore bien moins qu'il n'y en a. Cela n'est que trop vrai, dit Anselme, pour appuyer toujours les sentimens de Lothaire, et les faire valoir auprès de Camille; car on eût dit que ce pauvre homme eût été bien fâché de négliger la moindre chose qui pût servir à le perdre. Camille, sans s'apercevoir de l'artifice de son mari, prenait beaucoup de plaisir à ce qu'ils disaient, parce qu'elle aimait éperdûment Lothaire, et qu'elle ne doutait point que ce ne fût pour elle qu'il faisait des vers. Elle lui demanda s'il n'en savait point d'autres, et le pria d'en dire. Voici un autre sonnet, répondit Lothaire, dont je n'ai guère meilleure opinion que du premier, mais vous en jugerez.

AUTRE SONNET.

Je sens bien que je meure, il est inevitable !
La douleur qui me presse achève son effort;
Et moi-même, après tout, j'aime bien mieux mon sort
Que de cesser d'aimer ce que je trouve aimable.

A quoi bon essayer un remède haïssable,
Qui pour me bien guérir ne peut être assez fort ?
Mais bravant les rigueurs, les mépris et la mort,
Faisons voir à Cloris un amant véritable.

Ah ! qu'on est imprudent de courir au hasard,
Sans connaître de port, sans pilote et sans art,
Une mer inconnue, et sujette à l'orage !

Mais pourquoi murmurer ? s'il faut mourir un jour,
Il est beau de mourir par les mains de l'Amour :
Et mourir pour Cloris est un heureux naufrage.

Anselme, qui ne songeait qu'à son dessein, trouva ce sonnet aussi bon que l'autre, et ne le loua pas moins; et continuant à se tromper lui-même, il ajoutait tous les jours quelque chose à son malheur, et ne cessait de se louer d'un homme qui le trahissait incessamment, et d'une femme qui faisait le déshonneur de sa maison. A quelque temps de là, Camille se trouvant seule avec Léonelle, et l'entretenant de sa passion : Que je me veux de mal, lui dit-elle, ma chère amie, de m'être sitôt laissée persuader; et que je crains que Lothaire ne vienne à me mépriser quand il se souviendra de ma faiblesse et du peu que lui coûte mon amitié! Hé! de quoi vous attristez-vous là, madame? répondit Léonelle; au contraire, c'est ce qui doit redoubler sa reconnaissance; et après tout, qu'est-ce que peut avoir Lothaire à vous reprocher? n'a-t-il pas fait le même chemin que vous? ne vous allez donc point mettre dans l'esprit toutes ces imaginations fâcheuses, mais

croyez que Lothaire vous estime autant que vous l'estimez, et qu'il est le plus content du monde d'être aimé d'une belle personne; car enfin il ne faut pas douter que ce ne soit un honnête homme. Pour moi, ajouta-t-elle, j'ai remarqué une chose dans le monde, qui est que l'amour ne se ménage pas comme on voudrait, et que c'est lui qui nous mène à sa fantaisie.

Camille sourit de ce que venait de dire Léonelle, et connut bien par ce discours qu'elle était encore plus savante en matière d'amour qu'elle n'en faisait semblant. Cette créature ne s'en cacha même pas, avouant franchement à sa maîtresse qu'un jeune gentilhomme de la ville lui faisait l'amour. Camille, extrêmement troublée d'apprendre une chose qui pouvait avoir de si dangereuses suites, voulut savoir au vrai s'il n'y avait entre eux que des paroles; mais cette fille lui dit effrontément que la chose ne pouvait aller plus loin qu'elle allait. Tout ce que put faire Camille, dans l'embarras où elle se trouva, fut de prier Léonelle de ne rien dire à son amant de ce qu'elle savait d'elle, et de prendre garde surtout à se conduire si bien avec lui, que son mari ni Lothaire n'en pussent avoir de connaissance. Léonelle le promit et en jura; mais elle s'en acquitta de telle sorte, qu'elle fit bientôt voir à Camille qu'elle avait eu raison de la craindre :

cette imprudente créature, autorisée de l'exemple de sa maîtresse, et s'assurant qu'elle n'oserait plus lui rien dire, fut assez hardie pour faire venir son amant jusque dans la maison d'Anselme, et même aux yeux de Camille, qui, désormais réduite à tout souffrir, était contrainte de la servir dans sa passion, et lui aidait souvent à faire cacher ce jeune homme, de crainte que son mari ne le découvrît.

Avec cela tous ses soins ne purent empêcher qu'un matin, à la pointe du jour, Lothaire ne vît sortir l'amant de Léonelle. Il en fut si surpris, qu'il le prit d'abord pour un fantôme; mais le voyant marcher à grands pas, et le nez dans son manteau, il vit clairement que c'était un homme qui ne voulait pas être connu; et ne songeant pas plus à Léonelle, que si elle n'eût jamais été au monde, il s'imagina que ce devait être un homme à bonne fortune, que Camille ne traitait pas moins bien que lui. Lothaire, transporté de jalousie et de rage, ne pensa plus qu'à se venger de Camille, et s'abandonnant à sa fureur, il entra brusquement chez Anselme; et sans attendre qu'il fût levé:

Anselme, lui dit-il, il y a déjà quelques jours que je me fais violence pour ne te pas découvrir une chose qu'il t'importe de savoir; mais enfin l'amitié que je te dois l'emporte sur toute

autre considération, et je ne puis te la cacher plus long-temps : en un mot, j'ai vaincu, Anselme, et je puis me vanter que Camille n'est plus si farouche. Je ne t'en ai pas averti plus tôt parce que je n'étais pas encore assuré si ce que je prenais pour faiblesse en ta femme, n'était point une ruse pour éprouver si je parlais tout de bon; je m'attendais toujours que tu me viendrais dire qu'elle t'a averti de tout, comme le devait faire une femme d'honneur; mais puisqu'elle ne t'a parlé de rien, je ne doute plus qu'elle n'ait envie de me tenir la parole qu'elle m'a donnée, de me laisser toute liberté de l'entretenir seul à seul, la première fois que tu iras à la campagne; mais, Anselme, c'est un secret que je te confie, et qui ne doit pas te donner d'emportement; car, après tout, Camille ne t'a point encore offensé; et elle peut revenir d'une faiblesse que tu crois si naturelle aux femmes. Jusqu'ici tu t'es bien trouvé de mes conseils, sers-toi de celui que je vais te donner : fais croire à Camille que tu vas aux champs pour deux ou trois jours, et trouve moyen cependant de te cacher dans sa chambre ; nous verrons ce qu'elle fera, et quelle résolution tu dois prendre.

Il n'est pas aisé de dire ce que sentit Anselme à une nouvelle si désagréable : il demeura tout éperdu, les yeux baissés en terre, et comme un

homme sans sentiment. A la fin, regardant tristement Lothaire : Vous avez fait, lui dit-il, ce que j'attendais de votre amitié, voyez maintenant ce qu'il faut que je fasse ; je m'abandonne entièrement à votre conduite. Lothaire ne sachant que lui dire dans l'état où il le voyait, l'embrassa et sortit assez brusquement. Mais il ne fut pas plutôt parti qu'il commença à se repentir de ce qu'il venait de faire en exposant si inconsidérément Camille, dont il eût pu se venger avec moins de honte et de péril pour elle. Cependant, ne pouvant plus empêcher que la chose ne fût faite, ni trouver le moyen de la raccommoder, il se résolut de l'en avertir elle-même, et comme il lui pouvait parler à toute heure, il le voulut faire dès le même jour. Anselme était déjà sorti de chez lui quand Lothaire y entra, et Camille se voyant seule avec lui : Ah, mon cher Lothaire ! lui dit-elle, que j'ai sur le cœur une chose qui me fait de peine, et que j'en appréhende les suites ! Léonelle a un amant, et elle a si bien perdu toute honte, qu'elle ne craint pas de le faire venir toutes les nuits dans sa chambre, où il demeure jusqu'au jour. Voyez, je vous prie, à quoi m'expose cette malheureuse fille, et ce que pourront penser ceux qui verront sortir cet homme à une telle heure ? Mais ce qui m'embarrasse le plus, c'est de me voir con-

trainte de dissimuler, parce qu'en la voulant châtier de son insolence, je ferais peut-être un éclat qui retomberait sur moi. Cependant je suis absolument perdue si cela ne change; songez, je vous prie, à y mettre ordre.

D'abord que Lothaire entendit parler Camille, il crut que ce n'était qu'un artifice pour lui faire croire que celui qu'il avait vu sortir le matin était l'amant de Léonelle; mais la voyant toute en larmes, il ne douta plus qu'elle ne dît vrai, et ne fut pas moins affligé qu'elle-même. Il lui apprit ensuite que ce n'était pas là le plus grand de leurs maux, et lui demandant cent fois pardon de ses soupçons et de ses emportemens, il lui avoua ce que la jalousie l'avait forcé de dire à Anselme, et qu'il l'avait fait résoudre à se cacher pour être témoin du reste.

Peu s'en fallut qu'un coup si terrible n'achevât d'accabler Camille; mais comme si la colère l'eût soutenue, elle s'emporta avec fureur contre Lothaire, et lui dit mille injures; elle se reprocha à elle-même sa mauvaise conduite, et fit des résolutions si étranges, et dit tant de choses, que Lothaire, tout confus, se jeta à ses pieds sans oser la regarder et sans savoir que lui répondre. Ses larmes et son silence apaisèrent enfin Camille, qui trouvant en même temps dans son esprit de quoi réparer l'imprudence de son

amant, ne le jugea pas si coupable, et lui pardonna une faute qu'il n'eût peut-être pas faite s'il ne l'eût trop aimée. Elle lui dit seulement qu'il ne manquât pas de faire en sorte qu'Anselme se cachât le lendemain dans son cabinet; et que selon ce qu'elle avait projeté, elle était assurée qu'ils se verraient à l'avenir avec plus de liberté que jamais. Lothaire eut beau la presser, elle ne s'ouvrit pas davantage de crainte qu'il ne trouvât à redire à ce qu'elle avait pensé; mais elle l'avertit de venir sitôt qu'elle le ferait appeler, et de répondre à tout ce qu'elle lui dirait, comme s'il ne croyait pas qu'Anselme l'écoutât.

Le lendemain Anselme monta à cheval, sur le prétexte d'aller voir un de ses amis à la campagne, et rentrant aussitôt, il s'alla cacher dans la chambre de sa femme, où il s'accommoda comme il voulut, sans être troublé de Camille et de Léonelle, qui lui en donnèrent tout le loisir; et ces deux honnêtes personnes, après l'avoir laissé quelque temps dans les frayeurs que peut avoir un homme qui va s'assurer par ses propres yeux de la perte de son honneur, entrèrent enfin dans la chambre.

A peine Camille y eut-elle mis le pied, qu'elle fit un grand soupir, et dit à Léonelle : Hélas! ma chère amie, tu ne devinerais jamais pourquoi je t'ai demandé le poignard de mon mari, et je fe-

rais peut-être bien mieux de m'en percer le cœur tout-à-l'heure, que d'exécuter la résolution que j'ai prise; mais, auparavant, je veux savoir de Lothaire quelle faiblesse il a pu remarquer en moi, pour m'oser déclarer des sentimens qui m'offensent au dernier point, et qui n'offensent pas moins le meilleur ami qu'il ait au monde. Regarde s'il ne paraît point dans la rue, et l'appelle, car voici l'heure qu'il croit trouver des momens favorables à sa passion. Mais il s'y trompera le lâche, et je lui ferai voir combien mes intentions sont éloignées des siennes. Hé! mon Dieu, madame, répondit la rusée Léonelle, que voulez-vous faire de ce poignard? voulez-vous vous tuer, ou tuer Lothaire, et ne voyez-vous point que cela irait toujours contre vous-même? Hélas, madame, il vaut bien mieux dissimuler l'outrage que vous fait ce méchant homme, et ne le laisser point entrer à cette heure que nous sommes seules. C'est un insolent que sa passion aveugle, et nous ne sommes que des femmes sans force et sans résolution; et que sait-on si devant que vous veniez à bout de vous venger de lui, il ne fera point quelque violence plus fâcheuse que s'il vous ôtait la vie? Mais, madame, quand vous l'aurez tué, car je vois bien que c'est votre dessein, qu'est-ce que nous en pourrons faire? Qu'Anselme en fasse ce qu'il

voudra, répondit Camille, pour moi, je ne pense qu'à me venger; il me semble que le temps que j'y perds me rend moi-même coupable de l'affront que j'ai reçu, et que je fais autant d'infidélités à mon mari que je retarde de momens à réparer son honneur et le mien.

Anselme entendait tout cela, caché derrière une tapisserie, et à chaque parole de Camille, il formait autant de différentes pensées; mais quand il la vit si résolue de tuer Lothaire, il fut sur le point de se découvrir pour sauver son ami; néanmoins il voulut voir jusqu'où pouvait aller la résolution de sa femme, se réservant à paraître quand il serait temps de s'y opposer. Cependant il prit une grande faiblesse à Camille, ou du moins Anselme le crut; et Léonelle la voyant tomber sur un lit, se mit à crier comme si elle l'eût vue morte, et fit des cris et des lamentations si pitoyables, qu'il n'y a personne qui n'eût cru qu'elle était la fille du monde la plus affligée, et sa maîtresse la plus innocente de toutes les femmes. Camille ne fut pourtant pas long-temps à revenir de son feint évanouissement, et la première chose qu'elle fit, ce fut de dire à Léonelle : Hé bien, Loénelle, que ne vas-tu donc appeler ce traître! fais-le venir tout-à-l'heure, qu'une seconde faiblesse ne me mette pas hors d'état de m'en venger, et que

mon ressentiment ne se dissipe en paroles inutiles! J'y cours, madame, répondit Léonelle en s'essuyant les yeux, mais je vous prie auparavant de me donner ce poignard. Va, va, Léonelle, ne crains rien, repartit Camille; je suis résolue de me venger: je veux bien mourir, mais, avant toute chose, il faut que le sang de Lothaire me fasse raison de l'outrage qu'il me fait.

Léonelle ne pouvait se résoudre à laisser sa maîtresse, et elle ne sortit qu'après se l'être fait dire encore plusieurs fois. Et alors Camille se voyant seule, commença à marcher à grands pas par la chambre; elle se jeta trois ou quatre fois sur son lit, et témoigna dans toutes ses actions une inquiétude terrible. Non, non, s'écria-t-elle enfin, il n'y plus à balancer : il faut qu'il périsse, il me coûte trop de larmes; il lui en coûtera la vie, et il ne se vantera jamais d'avoir impunément tenté la vertu de Camille.

Elle se promenait en disant cela, le poignard à la main et les yeux pleins de fureur, et elle animait ses paroles d'un air où il paraissait tant de désespoir, que tout le monde y aurait été trompé. Anselme, dans une admiration incroyable de tout ce qu'il voyait, n'en voulait pas davantage pour se guérir des soupçons que Lothaire lui avait donnés; et craignant pour lui la fureur de sa femme, ou que, dans son impatience, elle

ne la tournât contre elle-même, il allait sortir pour la désabuser, quand Léonelle entra, tenant Lothaire par la main.

A peine Camille le vit paraître, qu'elle lui cria : Arrêtez, Lothaire! ne passez pas plus avant, car si vous êtes assez hardi pour vous approcher de moi, je me donnerai au même instant de ce poignard dans le sein. Connaissez-vous Anselme, Lothaire, et me connaissez-vous? répondez sans chercher de détour. Lothaire, qui s'était bien douté du dessein de Camille, d'abord qu'elle lui avait dit de faire cacher Anselme, ne fut pas surpris de se voir reçu de la sorte, et accommodant la réponse à l'intention de sa maîtresse, il lui répondit : Je ne croyais pas, belle Camille, que vous me fissiez appeler pour me parler de la sorte; j'avais meilleure opinion de mon bonheur; et si vous n'étiez pas résolue de me tenir la parole que vous m'avez donnée, vous deviez m'y préparer, au lieu de me tendre un piége qui fait tort à votre foi et à la grandeur de mon affection; mais, pour vous répondre exactement, oui, je connais bien Anselme, et nous nous connaissons lui et moi dès l'enfance; je ne parle point de notre amitié, vous savez ce qui en est, et que si j'ai des sentimens qui semblent la trahir, il faut s'en prendre à l'amour, qui ne connaît de lois que les siennes;

et pour vous, belle Camille, si je vous connaissais moins, je serais plus innocent et plus tranquille.

Si cela est, injuste et lâche ami, s'écria Camille; si tu nous connais si bien l'un et l'autre, pourquoi violes-tu une amitié que mon mari a toujours sincèrement respectée ? et comment oses-tu paraître devant moi après une perfidie qui ne m'offense pas moins que lui? Que pensais-tu de moi, quand tu me vins déclarer ta passion ? t'avait-on dit que je fusse si aisée à toucher, que je pusse voir sans horreur la trahison que tu faisais à ton ami ? ou croyais-tu qu'un si grand sacrifice fût capable de me tenter? Mais, non, il faut qu'il y ait autre chose; je ne me suis peut-être pas assez ménagée devant toi, et ne croyant pas avoir lieu de m'en défier, j'ai sans doute négligé quelque bienséance, ou j'ai pris des libertés que tu as mal interprétées. Cependant, lâche que tu es, ai-je jamais fait la moindre chose qui pût flatter ton espérance ? m'as-tu trouvée sensible aux présens, et m'as-tu jamais parlé de ta passion, que je ne t'aie rejeté avec mépris ? Mais, après tout, j'ai tort de ne t'avoir pas châtié assez sévèrement; c'est ma douceur qui t'a fait persévérer, et quand je n'aurais d'autre crime que la sotte prudence qui m'a si souvent empêchée de me plaindre à Anselme, dans la crainte de

vous brouiller ensemble, et dans l'espérance que tu pourrais te repentir, je suis assez coupable, et je veux bien m'en punir; mais en mourant, il faut que je t'arrache la vie, et que je satisfasse ma vengeance.

En disant cela, elle se jeta avec une légèreté incroyable sur Lothaire, feignant si bien de le vouloir frapper, que lui-même ne savait plus qu'en croire, surtout quand il se vit contraint d'employer tout ce qu'il avait de force et d'adresse pour se garantir. Et véritablement Camille peignait ce désespoir avec des couleurs si naturelles, qu'il était impossible de n'y être pas trompé, jusque-là qu'elle ne craignit point de se tirer du sang pour autoriser sa fourberie. Voyant donc, ou feignant qu'elle ne pouvait venir à bout de Lothaire: Hé bien, tu vivras, dit-elle, puisque je n'ai pas assez de force pour te faire mourir, mais au moins tu n'empêcheras pas que je ne me venge sur moi-même; et en même temps se tirant des bras de Lothaire qui l'avait saisie, et choisissant un endroit qui ne fût pas dangereux, elle se frappa du poignard au-dessous du bras gauche, et se laissa tomber comme évanouie.

Lothaire et Léonelle, qui virent couler du sang, ne savaient plus que penser, et coururent tout effrayés pour relever Camille; mais trou-

vant la blessure fort légère, ils se mirent à se regarder l'un et l'autre, également émerveillés de l'étrange artifice de cette femme. Cependant pour rendre la chose encore plus vraisemblable, Lothaire fit le désespéré, il se donna mille malédictions, et n'en donna pas moins à celui qui était cause de tout ce malheur, et cela avec une douleur si apparente, qu'on eût dit qu'il était le plus à plaindre; Léonelle prit sa chère maîtresse entre ses bras, et l'ayant mise sur le lit, elle pria Lothaire d'aller chercher quelqu'un pour la panser, lui demandant aussi conseil de ce qu'elle devait dire à Anselme, s'il revenait avant qu'elle fût guérie. Faites ce que vous aviserez, répondit-il; je suis si peu en état de donner des conseils, que je ne sais moi-même ce que je dois faire; empêchez au moins que le sang ne lui dérobe la vie : pour moi, je vais chercher quelque lieu où je ne puisse jamais être vu de personne; et aussitôt il sortit avec toutes les marques d'un véritable désespoir.

Léonelle n'eut pas de peine à étancher le sang de Camille, dont la plaie était si petite, qu'il n'en avait coulé qu'autant qu'il fallait pour appuyer sa feinte; mais cette fille disait des choses si admirables, en pansant sa maîtresse, qu'Anselme aurait juré que sa femme était une seconde Lucrèce. Camille, de son côté, s'accablait

de reproches pour avoir manqué sa vengeance, et paraissait inconsolable de se voir encore en vie. Après qu'elle se fût bien tourmentée, elle demanda à Léonelle si elle lui conseillait de dire à Anselme tout ce qui s'était passé. Mon Dieu, non, madame, répondit Léonelle : il ne manquerait jamais de se porter aux extrêmités contre Lothaire; et une honnête femme ne doit point exposer un mari qu'elle aime. Cela est vrai, dit Camille, aussi suivrai-je ton conseil; mais ma chère amie, il faut bien inventer quelque chose à lui dire quand il verra ma blessure. Madame, je vous demande pardon, repartit Léonelle : je ne saurais mentir, quand ce ne serait qu'en riant. En vérité, reprit Camille, je ne saurais non plus dire un mensonge, quand il irait de ma vie, et je ne vois rien de meilleur que d'avouer ingénuement la chose comme elle est. Madame, ne vous mettez pas en peine, dit Léonelle, j'y songerai, et peut-être votre plaie sera si bien fermée qu'il n'y paraîtra pas; tâchez seulement de vous remettre de l'émotion où vous êtes, vous en serez plus tôt guérie; et si monsieur vient auparavant, vous ne mentirez point en disant que vous êtes indisposée, et que vous avez besoin de repos.

Pendant que les deux hypocrites se jouaient ainsi de la crédulité d'Anselme, ce pauvre

homme, qui n'avait pas perdu une seule de leurs paroles, se réjouissait en son cœur, se regardant comme le plus heureux homme du monde, et il attendait la nuit avec impatience, pour aller faire part de sa joie à ce fidèle ami, qu'il considérait comme principal auteur de son bonheur. Camille et Léonelle, qui n'étaient pas au bout de leurs finesses, lui laissèrent bientôt la liberté qu'il souhaitait, et lui, sans perdre de temps, s'en alla chez Lothaire, qui s'attendait bien à cette visite. Il se jeta d'abord à son cou, et lui fit tant de remercîmens, et dit tant de choses à la louange de Camille, dont il ne parlait qu'avec transport, que Lothaire, tout confus et bourrelé en sa conscience, ne savait que lui répondre, et n'avait pas l'assurance de lui témoigner la moindre joie, quoiqu'il lui en vît une si excessive. Anselme s'apercevait bien de la froideur de son ami; mais croyant que ce fût à cause de la blessure de Camille, dont il pouvait, en quelque façon, se sentir coupable, il se mit bonnement à le consoler, en l'assurant que ce n'était pas grand'chose, puisqu'elle était résolue de n'en rien dire. Il lui dit encore qu'au lieu de s'affliger, il devait se réjouir avec lui de ce qu'après avoir contribué à lui faire épouser la plus belle personne de Florence, il le faisait encore jouir d'un bonheur qu'il estimait plus que toutes

choses, et qu'il n'était plus question que de faire des vers à la louange de Camille, pour éterniser son nom et sa vertu dans la mémoire des hommes. Lothaire répondit qu'il n'y avait rien de plus juste, et lui promit d'y travailler.

Voilà de quelle manière Anselme réussit dans une entreprise si bien concertée, se livrant lui-même entre les mains d'un homme qui le déshonorait, et se plaignant souvent à Camille de ce qu'elle faisait mauvais visage à Lothaire, pendant qu'elle vivait avec lui dans la dernière intelligence. Ils profitèrent encore quelque temps d'une tromperie qu'Anselme avait rendue si sûre, jusqu'à ce que la fortune, jouant son rôle, la découvrit aux yeux de tout le monde, et que l'impertinente curiosité d'Anselme, après lui avoir coûté l'honneur, lui coûta encore la vie.

CHAPITRE XXXIV.

Où finit la nouvelle du Curieux extravagant.

Il ne restait plus guère à lire de la nouvelle, quand Sancho sortit tout épouvanté du galetas où était don Quichotte, criant à pleine tête : Venez tous, venez vite secourir mon maître, que je viens de laisser dans la plus enragée bataille que j'aie jamais vue; je sois pendu, si du premier coup qu'il a donné à l'ennemi de mademoiselle la princesse de Micomicon, il ne lui a fait voler la tête tout rasibus des épaules! Que dites-vous là, Sancho? dit le curé; vous n'êtes pas dans votre bon sens : le géant est à plus de deux mille lieues d'ici, mon ami; et votre maître ne tue pas les gens de si loin. Dans le même temps on entendit dans le galetas la voix de don Quichotte, qui criait de toute sa force : Arrête, larron! arrête, brigand! ah! je te tiens à la fin, et ton cimeterre et toute ta force ne te serviront de rien. Et cela était accompagné d'un bruit de coups d'épée qui retentissaient contre les murailles. Hé, allons donc, messieurs, criait toujours Sancho, à quoi vous amusez-vous, que vous ne veniez séparer les combattans? quoique je pense pour-

tant bien qu'il n'en est pas besoin, parce que le géant est déjà allé rendre compte de sa mauvaise vie à Dieu, et de là à tous les diables, car j'ai vu couler le sang comme une rivière, et la tête qui roulait par la place ; par ma foi, si elle n'est grosse comme un muid, au moins comme un éléphant, que je ne mente. Je puisse mourir, s'écria l'hôte, qui était accouru au bruit, avec les autres, si don Quichotte, ou don Diable, n'aura donné quelques coups d'estoc aux outres qui sont dans sa chambre, et c'est le vin qui en sort que ce bon homme a pris pour du sang.

Il entra aussitôt, suivi de toute la compagnie, dans le prétendu champ de bataille, où ils trouvèrent don Quichotte dans le plus terrible équipage du monde. Il n'avait que sa chemise, et elle était si courte, qu'elle ne lui venait par-devant que jusqu'à la moitié des cuisses, et il s'en fallait près de demi-pied qu'elle ne fût aussi longue par derrière ; ses jambes étaient longues, sèches, fort velues et très-crasseuses ; il portait sur la tête un bonnet si gras, qu'à peine pouvait-on connaître qu'il avait été rouge, et il avait la couverture de son lit autour du bras gauche, et dans la main droite l'épée nue, dont il frappait à tort et à travers, disant les mêmes choses, et avec autant d'agitation que s'il eût effectivement combattu contre quelque redoutable ennemi. Ce qu'il

y avait de plus admirable, c'est qu'on lui voyait les yeux fermés, car il dormait en effet, et songeait sans doute qu'il était aux mains avec le géant Pandafilando. Et comme il avait l'imagination vive et remplie de cette aventure, dont il s'était chargé, il ne lui avait guère coûté en dormant de faire le voyage de Micomicon, où il croyait être aux prises avec son ennemi, et lui donner tous les coups qu'il ruait. Mais par malheur la plupart étaient tombés sur certains boucs de vin qu'il y avait dans la chambre, en sorte qu'on y aurait presque nagé. L'hôte entra en telle fureur quand il vit ce désordre, qu'il se lança à corps perdu sur don Quichotte, et l'accabla de gourmades; et il eut bientôt mis fin à la guerre du géant, si Cardenio et le curé ne lui eussent ôté notre héros des mains. Pour tout cela le pauvre gentilhomme ne s'éveillait point, et il aurait dormi jusqu'au lendemain, sans le barbier, qui lui jeta sur le corps un seau plein d'eau froide, qui l'éveilla, mais non pas si bien qu'il s'aperçût de l'état où il était. Dorothée entra dans ce moment, et voyant son défenseur si succinctement vêtu, retourna promptement sur ses pas, et n'en voulut pas voir davantage.

Pendant tout ce tracas, Sancho n'avait cessé de chercher la tête du géant, qu'il avait vue tomber par terre; et ne la pouvant trouver :

C'est maintenant, dit-il, que je vois bien que tout se fait par enchantement dans cette maison; voici le même endroit où l'on me donna il n'y a pas long-temps deux mille coups de poing comme un, sans que je pusse savoir d'où ils venaient, ni que je visse personne; et à présent le diable ne veut pas que je trouve cette tête, moi qui l'ai vu couper de mes deux yeux, et le sang qui ruisselait comme une fontaine. Que veux-tu dire, ennemi de Dieu et des saints? s'écria l'hôte; ne vois-tu pas, traître, que la fontaine et le sang ne sont autre chose que mes outres, qui sont percées comme des cribles, et le vin dont cette chambre est noyée? que je puisse voir bientôt couler en enfer celui qui m'a fait tout ce ravage! Ce ne sont pas là mes affaires, repartit Sancho, mais je sais bien que cette tête me vaudrait tout-à-l'heure une bonne comté, et qu'à faute de la trouver, m'en voilà venu comme si elle était fondue dans la mer.

L'hôte se désespérait de voir le flegme de l'écuyer, après le désordre que venait de lui faire le maître; il jurait que l'affaire ne se passerait pas comme l'autre fois qu'ils s'en étaient allés sans payer, et que malgré les priviléges de leur chevalerie, ils lui payeraient jusqu'au dernier sou, et les boucs et le vin. Le curé tenait pour lors don Quichotte par les mains, après avoir

jeté sur lui une espèce de méchante robe de chambre, qui se trouva là par hasard; et le chevalier croyant avoir achevé l'aventure, et qu'il se trouvait auprès de la princesse Micomicon, se jeta à genoux devant elle, et lui dit : Votre grandeur est maintenant en sûreté, belle princesse; vous n'avez plus à craindre le tyran qui vous persécutait; et pour moi, je suis quitte de ma parole, puisqu'avec le secours du ciel, et la faveur de celle pour qui je vis, mon bras vous remet en possession de vos états.

Hé bien, messieurs, que vous avais-je dit ? s'écria alors Sancho; je sais bien que je ne suis pas ivre : voyez si mon maître ne s'est pas battu contre le géant; et, par ma foi, la vache est à nous, et ma comté est sauvée. Tout le monde riait à gorge déployée, des folies du maître et du valet. Il n'y avait que l'hôte qui le donnait à tous les diables, et ne pouvait entendre raillerie. Enfin le curé, Cardenio et le barbier obligèrent don Quichotte de se remettre au lit, où il demeura dans le plus grand repos du monde; mais ils eurent de la peine à venir à bout de l'hôte, qui était désespéré de la mort subite de ses outres. L'hôtesse, de son côté, criait les hauts cris, et s'arrachait les cheveux à pleines mains. A la malheure, disait-elle, ce diable errant est entré dans ma maison, il n'y est venu

que pour me ruiner, le traître; l'autre fois il m'emporta la dépense de lui et de son chien d'écuyer, d'un cheval et d'un âne, sous ombre qu'ils sont tous chevaliers errans, et qu'il est écrit dans leurs diables de registres qu'ils ne doivent jamais débourser un sou. Que Dieu leur donne mauvaise aventure à tous tant qu'ils sont, et que l'ordre en puisse finir dès demain! Aujourd'hui, pour nous achever de peindre, ce beau chevalier de..... avec sa vaillance de balle, est encore venu répandre toute notre provision de vin. Mort de ma vie! il n'en sera pas quitte à si bon marché qu'il pense; il me les payera, ou je perdrai le nom que je porte, et je ne serai pas femme d'honneur. Pendant que l'hôtesse faisait ses plaintes, Maritorne tenait aussi sa partie, et criait de temps en temps: Que le diable puisse emporter tous les chevaliers errans! Il n'y avait que la fille de l'hôte qui ne disait mot, et ne faisait que sourire.

Enfin le curé apaisa tout, en promettant à l'hôte qu'il lui ferait payer ses boucs et son vin, sans oublier le loyer de sa queue de vache, dont sa femme avait aussi fait grand bruit. Dorothée, de son côté, consola Sancho, qui restait à consoler, et l'assura que si le chevalier son maître avait coupé la tête du géant, elle lui donnerait le meilleur comté de son royaume, dès qu'elle

s'y verrait rétablie. Sancho, content de cette promesse, lui jura qu'il avait vu tomber la tête; aux enseignes, ajouta-t-il, qu'elle avait une barbe qui allait jusqu'à la ceinture; et que ce qui faisait qu'on ne la trouvait pas, c'est que tout se passait par enchantement dans cette hôtellerie, comme il l'avait lui-même éprouvé d'autres fois. Dorothée lui repartit qu'elle n'en doutait point, mais qu'il ne se mît en peine de rien, et que tout irait si bien à la fin qu'il en serait plus que satisfait. Le curé voyant toutes choses pacifiées, voulut achever l'histoire du Curieux extravagant, et en ayant été prié par la compagnie, il continua de lire ce qui suit :

Anselme, transporté de joie de se voir assuré de la vertu de sa femme, était le plus content du monde. Et Camille, faisant à dessein mauvais visage à Lothaire, et Lothaire priant tous les jours son ami de trouver bon qu'il n'allât plus chez lui, puisqu'il était si désagréable à Camille, ils entretenaient ce malheureux homme dans une erreur dont il ne pouvait plus revenir; jusque-là que croyant qu'il ne manquait plus à son bonheur que de voir son ami et sa femme en bonne intelligence, il faisait tout ce qu'il pouvait pour les réunir, et leur donnait mille moyens de le tromper.

Cependant Léonelle, emportée de sa passion,

et voyant que la conduite de sa maîtresse lui était si favorable, ne garda plus aucune mesure : elle crut qu'il y avait de la sottise à ne pas profiter du temps et de l'occasion, et en vint à tel point d'insolence, que sans considérer ce qui en pouvait arriver, elle passait les jours et les nuits avec son amant. Il arriva enfin qu'une nuit Anselme entendit du bruit dans la chambre de cette fille, et voulant y entrer pour voir ce que c'était, il sentit qu'on appuyait la porte par derrière ; cette résistance augmentant sa curiosité, il fit tant qu'il s'en rendit le maître, et il entervit, en entrant, un homme qui se coulait par la fenêtre dans la rue. Il courut promptement pour tâcher de l'arrêter, ou de le reconnaître, mais il ne put faire ni l'un ni l'autre, parce que Léonelle le tenait embrassé, et se mettait au-devant, le priant instamment de ne point faire de bruit, et l'assurant que c'était une affaire qui ne regardait qu'elle seule, et que cet homme était son mari. Anselme ne l'en voulut pas croire, et transporté de fureur, ou en faisant semblant, la menaça de la tuer d'un poignard qu'il avait à la main, si elle ne lui disait la vérité. Léonelle, effrayée, se jeta à ses genoux, et sans savoir ce qu'elle disait, le supplia de ne la point tuer, lui promettant de lui apprendre ce qu'il voulait savoir, et des choses encore plus importantes.

Fais-le donc tout-à-l'heure, dit-il, ou je te tue. Hé, monsieur, il serait impossible pour l'heure, répondit Léonelle, tant je suis troublée : pour l'amour de Dieu, attendez à demain, et je vous dirai tout; mais je vous jure que celui qui s'est jeté dans la rue, est un jeune homme de la ville qui m'a promis de m'épouser. Anselme, trouvant de l'ingénuité dans les paroles de Léonelle, lui donna le temps qu'elle demandait; et après lui avoir dit qu'elle pouvait s'assurer qu'il ne la laisserait point sortir de sa chambre qu'elle ne lui eût dit tout ce qu'elle savait, il l'enferma à la clef, et s'en alla dire à Camille tout ce qui lui venait d'arriver, et que cette fille lui devait apprendre le lendemain des choses de plus grande importance.

Le discours d'Anselme épouvanta Camille, qui ne douta point que ces choses importantes ne la regardassent; et n'en voulant pas attendre l'événement, sitôt qu'elle vit Anselme endormi, elle prit tout ce qu'elle put de pierreries et d'argent, et sortant sans que personne s'en aperçût, elle alla trouver Lothaire, à qui elle apprit ce qui se passait, et le pria de la mettre en sûreté, ou de s'enfuir avec elle en quelque endroit où ils fussent à couvert de la colère d'Anselme. La vue de Camille mit Lothaire dans un si grand trouble, qu'il ne sut que lui répondre, et encore

moins quel parti prendre. Cependant l'affaire ne pouvant souffrir de retardement, et Camille le pressant, il la mena dans un couvent, et la laissa entre les mains de sa sœur, qui en était l'abbesse; et montant aussitôt à cheval, il sortit de la ville, sans en rien dire à personne.

Le jour venu, Anselme, plein d'impatience, et sans prendre garde à l'absence de Camille, entra dans la chambre de Léonelle, qu'il croyait trouver au lit, mais qu'il ne trouva même nulle part, parce qu'elle s'était coulée dans la rue par des draps noués l'un à l'autre, qu'il vit attachés à la fenêtre. Il retourna promptement pour en avertir Camille, et il fut encore plus surpris de ne la trouver plus au lit, ni même dans toute la maison, et de ce que pas un de ses gens ne lui en pût dire de nouvelles. Il arriva seulement par hasard qu'en cherchant Camille, il vit un cabinet ouvert, où l'on avait pris quantité de pierreries; là-dessus redoublant ses soupçons, et faisant réflexion sur ce que lui avait dit Léonelle, il ne douta plus qu'il n'y eût quelque désordre, dont cette fille n'était pas l'unique cause. En cet état-là, et sans achever de s'habiller, tant il était éperdu, il courut chez Lothaire, pour lui conter sa disgrâce; mais quand on lui eut dit qu'il n'y était point, et que cette nuit-là même il était monté à cheval, après avoir pris tout

l'argent qu'il avait, il ne sut que faire ni que penser; et peu s'en fallut qu'il ne perdît entièrement l'esprit.

En effet que pouvait penser un homme qui, après s'être vu au comble du bonheur, se voyait tout d'un coup sans femme, sans ami, et apparemment sans honneur? Enfin, ne sachant que devenir, il se résolut d'aller chez un de ses amis, qui avait une maison à la campagne; il sortit à cheval, après avoir fermé les portes de sa maison; mais il n'eut pas fait la moitié du chemin, qu'accablé d'ennui, et persécuté de mille différentes pensées, et toutes désespérantes, il fut contraint de mettre pied à terre, et de se laisser aller contre le tronc d'un arbre, où il pensa mourir de douleur.

Il était presque nuit, quand il passa près de lui un cavalier qui venait de la ville, et Anselme lui ayant demandé quelle nouvelle il y avait à Florence: D'assez étranges, répondit le cavalier: on dit par toute la ville que Lothaire, ce grand ami d'Anselme, lui a enlevé sa femme la nuit dernière, et on ne sait où est Anselme, non plus que les autres: on a appris cela d'une fille qui servait Camille, que le guet a arrêtée comme elle se coulait dans la rue avec des draps qu'elle avait attachés à la fenêtre. Je ne saurais vous dire précisément comment tout cela s'est passé;

mais on ne parle d'autre chose, et tout le monde en est dans un étonnement étrange, parce que l'amitié de Lothaire et d'Anselme était si étroite et si connue, qu'on ne les appelait que les deux amis. Et ne dit-on point le chemin qu'ont pris Lothaire et Camille? reprit Anselme. Je ne l'ai pas ouï dire, répondit le cavalier, mais seulement que le gouverneur les fait chercher avec beaucoup de soin.

Ces tristes nouvelles achevèrent non-seulement de troubler la raison du malheureux Anselme, mais de l'accabler entièrement. Il se leva comme il put, et remontant à cheval avec bien de la peine, il alla descendre chez un de ses amis, qui n'avait pas encore appris son malheur, mais qui jugea bien en l'état où il le vit, qu'il lui était arrivé quelque chose de terrible. Anselme le pria en entrant de lui faire préparer un lit, et qu'il pût avoir du papier et de l'encre; et sitôt qu'il se vit seul, comme il avait témoigné le souhaiter, les tristes idées de son malheur se présentèrent si vivement à son esprit, et l'accablèrent à tel point, que jugeant bien qu'il n'y avait plus de remède à sa douleur, et qu'il allait mourir, il voulut apprendre à tout le monde l'étrange sujet de sa mort. Il commença donc à l'écrire, mais la douleur l'étouffa avant qu'il pût achever; et le maître de la maison étant

entré dans sa chambre pour voir ce qu'il faisait, et s'il n'avait besoin de rien, le trouva sans vie, la moitié du corps étendue sur la table, le visage en bas, et la plume encore à la main, et appuyée sur une feuille de papier, où il avait écrit ces paroles :

« Une curiosité la plus insensée me coûte l'honneur et la vie. Si la nouvelle de ma mort va jusqu'à Camille, qu'elle apprenne en même temps que je lui pardonne, parce qu'elle n'était pas obligée de faire un miracle, et que je n'avais point de raison de vouloir qu'elle en fît ; et puisque enfin j'ai moi-même été la cause de ma mauvaise fortune, il n'est pas juste que.... »

Anselme en avait écrit jusque-là ; et il y a apparence qu'en cet endroit la faiblesse et la douleur lui avaient fait rendre l'esprit. Le jour suivant, cet ami fit savoir sa mort à ses parens, qui savaient déjà sa triste aventure. Pour Camille, elle était dans le couvent, inconsolable, et presque en état de suivre son mari, mais c'était à cause de l'absence de Lothaire. On dit qu'elle ne voulut point prendre de parti que lorsqu'elle eut appris que Lothaire avait été tué dans une bataille, que M. de Lautrec avait donnée à Gonçalès Ferdinand de Cordoue, dans le royaume de Naples. Cette nouvelle la fit résoudre à faire profession, et depuis ce temps-là elle

traîna toujours une vie languissante, qu'elle acheva en peu de jours.

La nouvelle ne me paraît pas mal écrite, dit le curé, mais je ne saurais me persuader qu'elle soit véritable; et si elle est feinte, elle est mal imaginée, et par un homme de peu de sens, car, après tout, il n'y a point d'apparence qu'il y ait jamais eu mari assez sot pour vouloir faire une épreuve si dangereuse: cela serait plus supportable dans un amant, mais dans un mari cela n'est pas vraisemblable.

CHAPITRE XXXV.

Des choses admirables qui arrivèrent dans l'hôtellerie.

COMME le curé achevait de parler, l'hôte, qui était sur le pas de la porte, s'écria : Voici une assez bonne troupe de gens; s'ils s'arrêtent ici nous gagnerons bien notre journée. Quels gens sont-ce ? demanda Cardenio. Ce sont quatre chevaliers, répondit l'hôte, avec le bouclier et la lance, et qui portent chacun un masque noir; il y a parmi eux une dame à cheval, habillée de blanc, qui a aussi le visage couvert, et deux valets à pied. Et sont-ils loin? dit le curé. Les voilà qui arrivent, répondit l'hôte. Dorothée mit aussitôt son masque, et Cardenio ne se trouvant pas en état de paraître, entra dans la chambre de don Quichotte. En même temps les cavaliers arrivèrent, et, mettant pied à terre, allèrent descendre cette dame, que l'un d'eux, ayant prise entre ses bras, mit dans une chaise qui se trouva à l'entrée de la chambre où Cardenio venait d'entrer. Jusque-là aucun de la troupe n'avait encore quitté le masque ni dit aucune parole; mais cette dame fit seulement un grand soupir en s'asseyant, laissant aller ses

bras comme une personne évanouie; le curé, à qui ce déguisement et ce silence donnaient de la curiosité, suivit les valets à l'écurie, et demanda à l'un d'eux qui étaient ses maîtres. Ma foi, monsieur, je serais bien en peine de vous le dire, répondit le valet; il faut pourtant que ce soit des gens de condition, particulièrement celui qui a descendu de cheval cette dame que vous avez vue, car les autres lui portent beaucoup de respect; voilà tout ce que j'en sais. Et qui est la dame? répliqua le curé. Je ne suis pas plus savant sur cela que sur le reste, repartit le valet, et dans tout le chemin je ne l'ai vue qu'une fois au visage; mais en revanche je l'ai bien ouï soupirer et se plaindre : on dirait qu'elle va rendre l'âme à tout moment. Mais, monsieur, il ne faut pas s'étonner si je ne puis vous dire que cela : il n'y a que deux jours que nous servons ces messieurs, mon camarade et moi; nous les avons rencontrés en chemin, et il nous ont prié de les suivre jusque en Andalousie, en nous promettant de nous bien payer. N'en avez-vous pas ouï nommer quelqu'un? demanda le curé. Non vraiment, monsieur, répondit le garçon; ils voyagent comme des chartreux, sans rien dire, et nous n'avons rien entendu depuis que nous les servons, que les soupirs et les plaintes de cette pauvre dame, que ces messieurs, si je

ne me trompe, emmènent malgré elle. Pour moi, à voir son habit, je pense que c'est une religieuse, ou qu'elle va l'être; et c'est peut-être parce qu'elle n'aime pas la religion, qu'elle est si mélancolique.

Cela pourrait bien être, dit le curé; et sortant de l'écurie, il alla chercher Dorothée, qui ayant ouï soupirer cette dame masquée, s'était approchée d'elle pour lui offrir tous les soins qu'on peut attendre d'une femme. Mais quelques efforts qu'elle fît, elle ne put jamais l'obliger à lui répondre, jusqu'à ce que le cavalier qui l'avait descendue de cheval s'approcha d'elle et dit à Dorothée : Ne perdez point le temps, madame, à faire des honnêtetés à une ingrate, qui ne sait ce que c'est que de reconnaissance; et ne la forcez point de parler, si vous n'avez envie d'entendre dire des mensonges. Je n'en ai jamais dit, repartit fièrement la dame affligée, et ce n'est que pour avoir été trop sincère que je me trouve réduite au mauvais état où je suis; mais je n'en veux point d'autre témoin que vous-même, qui ne me faites tant de persécutions que parce que je n'ai rien voulu faire contre la vérité.

Ah! Dieu, quelle voix est-ce là? s'écria Cardenio, qui ouït bien distinctement tout ce discours qu'on faisait à la porte de sa chambre. Au

cri de Cardenio, cette dame leva la tête, et voulut se lever pour y entrer, mais elle en fut empêchée par le cavalier qui était auprès d'elle. Cependant dans le trouble et l'agitation où elle était, le voile qu'elle avait sur sa tête tomba, et fit voir, malgré son inquiétude et la pâleur qui lui restait, une beauté incomparable. Le cavalier, qui la tenait par les épaules, était si occupé à la retenir, de crainte qu'elle ne se levât, qu'il laissa aussi tomber son masque sans oser y porter la main; et Dorothée, qui tenait cette dame embrassée, ayant en même temps levé les yeux, vit que c'était don Fernand, et ne l'eut pas plutôt reconnu qu'elle fit un grand cri et tomba évanouie. Le curé alla promptement pour la secourir, et comme il lui eut découvert le visage pour lui donner de l'air, don Fernand fut bien surpris de voir que c'était Dorothée. Il demeura tout troublé de cette aventure, mais il ne laissa point aller Luscinde, qui était celle qu'il tenait, et faisait tous ses efforts pour se retirer de ses bras, depuis qu'elle avait reconnu Cardenio, au cri qu'il avait fait. Cardenio, de son côté, ayant entendu le cri de Dorothée, et croyant que ce fût Luscinde, qu'il avait déjà reconnue à sa parole, sortit de sa chambre, tout effrayé, et le fut bien davantage quand il vit Luscinde entre les bras de don Fernand, qui ne fut pas peu étonné aussi

en reconnaissant Cardenio. Ils étaient si surpris tous quatre, qu'ils ne pouvaient revenir de leur étonnement. Après s'être regardés quelque temps les uns les autres, sans rien dire, Luscinde parla enfin, et s'adressant à don Fernand :

Seigneur don Fernand, lui dit-elle, laissez-moi, je vous prie : il est temps de finir une violence aussi injuste, et qui assurément sera toujours inutile ; vous savez bien que vos offres ni vos menaces ne m'ont jamais émue, et vous ne devez pas douter que je ne consentisse à mourir plutôt que de me donner à vous, puisque je ne le saurais faire sans être la plus ingrate et la plus infidèle de toutes les femmes. Je ne suis pas à moi pour en pouvoir disposer : ma foi est donnée, et Cardenio, que vous voyez, est mon mari ; rendez-lui son bien, et rendez-moi le repos, je vous en conjure ; où, si après tout ce que vous m'avez fait souffrir, vous n'êtes point encore las de me persécuter, terminez tout d'un coup ma vie et mes infortunes. Pendant ce discours, Dorothée, qui était revenue de son évanouissement, connaissant que cette dame était Luscinde, aux choses qu'elle venait de dire, et voyant que don Fernand ne la laissait point, et ne lui répondait pas non plus, elle s'alla jeter à genoux devant lui, et fondant en larmes, elle lui dit ces paroles :

Seigneur, si votre âme est sensible à la pitié, tournez les yeux sur Dorothée qui se jette à vos pieds; ne refusez pas d'écouter un moment une personne que vous avez aimée, et que vous rendez misérable. J'étais heureuse dans la maison de mon père, contente de ma condition et d'une fortune médiocre, sans ambition et sans envie, et je n'avais encore connu aucune passion, quand vous vîntes troubler mon innocence et mon repos, et que vous me fîtes sentir mes premières inquiétudes. Vous le savez, seigneur, que vos offres et vos présens furent inutiles, et que, pour me voir seulement, vous eûtes besoin de toute votre adresse. Que ne fîtes-vous point pour me faire croire que vous m'aimiez, et pour vous faire aimer? Je ne veux pas vous faire ressouvenir de vos soins et de votre complaisance, et de tant de choses que vous trouvez aujourd'hui indignes de vous; mais enfin auriez-vous témoigné plus de soumission pour une personne au-dessus de vous, que vous en eûtes pour moi? ne prîtes-vous pas les mêmes soins de gagner ceux qui me servaient, que si j'eusse été en état de faire votre fortune, et n'y employâtes-vous pas toutes sortes d'artifices? Cependant, seigneur, à quel prix vîntes-vous à bout de ma résistance? Je ne me défends pas d'avoir été touchée par vos soupirs et par vos soins, et d'avoir ressenti de

la tendresse; mais, vous vous en souvenez, seigneur, je ne me rendis qu'à l'honneur d'être votre femme, et sur la foi que vous me donnâtes, après avoir pris le ciel à témoin, par des sermens qu'on ne peut violer. Depuis cela, qu'ai-je fait, seigneur, pour me voir abandonnée? Me haïssez-vous parce que je vous ai trop aimé, et m'abandonnez-vous parce que vous m'avez rendue malheureuse? Vous avez souhaité que je fusse à vous, et je l'ai bien voulu quand vous m'avez protesté que vous étiez à moi, par ce qu'il y a de plus saint. Trahirez-vous, seigneur, tout d'un coup tant d'amour, et, si j'ose le dire, tant de vertu? Mais enfin vous ne pouvez vous donner à Luscinde, puisque vous êtes à moi, et Luscinde ne saurait être à vous, puisqu'elle est à Cardenio. Rendez-les donc l'un à l'autre, comme un bien où vous n'avez point de droit; et rendez-moi don Fernand, que j'ai acquis par des voies si légitimes, et que personne ne me dispute. Hélas! seigneur, je n'ai cherché qu'à mourir, depuis que je l'ai perdu.

Dorothée dit ces paroles d'une manière si touchante, et les accompagna de tant de larmes, qu'il n'y avait personne qui n'en fût attendri. Don Fernand l'écouta attentivement sans lui rien dire, jusqu'à ce que voyant qu'elle recommençait à pleurer, et qu'elle s'affligeait de telle

sorte qu'il semblait qu'elle allât mourir de douleur, il se sentit si vivement touché, que, ne pouvant tenir contre tant de raisons, ni résister au mouvement de son cœur, il s'en alla à elle les bras ouverts, et lui cria : Vous avez vaincu, belle Dorothée, vous avez vaincu. Cependant Luscinde, que don Fernand avait quittée, lorsqu'elle ne s'y attendait pas, fut sur le point de tomber; mais Cardenio, qui s'était toujours tenu derrière don Fernand, la retint, en lui disant: Belle Luscinde, puisque le ciel permet enfin qu'on vous laisse en repos, vous ne sauriez mieux être qu'entre les bras d'un homme qui vous a si tendrement aimée toute sa vie.

Luscinde tourna la tête à ce discours, et achevant de reconnaître Cardenio, se leva toute transportée de joie, et l'embrassa tendrement, sans songer à ce qu'on en pouvait dire. Quoi! c'est vous, mon cher Cardenio! dit-elle; est-il possible que je sois assez heureuse pour revoir encore une fois la seule personne que j'aime au monde? Les caresses que Luscinde fit à Cardenio, furent un étrange spectacle pour don Fernand, et Dorothée, qui avait toujours les yeux sur lui, s'apercevant qu'il changeait de couleur, et jugeant à sa contenance qu'il songeait à mettre la main à l'épée, s'alla promptement jeter à ses pieds, et lui embrassant les genoux : A quoi pen-

sez-vous, seigneur? lui dit-elle: vous avez votre femme devant vos yeux, et vous venez de la reconnaître tout-à-l'heure, et cependant vous voulez troubler des personnes que l'amour unit depuis si long-temps, comme si vous aviez raison de vous y opposer? Pourquoi vous offensez-vous des témoignages d'amitié qu'ils se rendent, puisque vous n'y avez point d'intérêt? Souvenez-vous, seigneur, qu'il y a long-temps que je souffre; ne me donnez point, je vous prie, de nouveaux déplaisirs; et si mon amour et mes larmes ne vous touchent point, épargnez-moi en faveur de la raison et de vos sermens, et rendez-vous aux volontés du ciel.

Comme Dorothée parlait ainsi, Cardenio, qui tenait toujours Luscinde embrassée, ne laissait pas en même temps d'observer tous les mouvemens de don Fernand, afin de ne se laisser point surprendre; mais ceux qui accompagnaient don Fernand étaient accourus, et le curé s'étant joint avec eux, ils se jetèrent tous à ses pieds, et le supplièrent d'avoir pitié des larmes de Dorothée, puisqu'il lui faisait l'honneur de la reconnaître pour sa femme. Considérez, monsieur, ajouta le curé, que Cardenio et Luscinde sont liés par le mariage; que vous ne pouvez entreprendre de les séparer sans injustice, et que ce n'est pas une faiblesse que de céder à la raison. Mais, mon-

sieur, la belle Dorothée n'a-t-elle pas tous les avantages qu'on peut souhaiter en une femme? Elle a de la vertu, elle vous aime; vous lui avez donné votre foi, et vous avez reçu la sienne: qu'attendez-vous à lui faire justice.

Don Fernand, qui avait l'âme véritablement généreuse, et qui se sentait persuadé par des raisons si pressantes, acheva de vaincre des sentimens où l'amour avait alors bien moins de part que la gloire; et embrassant tendrement Dorothée : Levez-vous, madame, lui dit-il: je ne saurais souffrir à mes pieds une personne à qui j'ai donné mon cœur, et qui me fait voir tant de vertu et tant d'amour; oubliez les déplaisirs que je vous ai donnés, et l'injustice que je vous ai faite: le repentir que j'en ai et la beauté de Luscinde me doivent servir d'excuse; et puisqu'enfin je trouve en vous tout ce que je pouvais souhaiter, que Luscinde vive contente avec Cardenio, je n'y fais plus d'obstacles, et la belle Dorothée va faire tout le bonheur de ma vie. En disant cela, don Fernand embrassa encore sa chère Dorothée, mais avec de si véritables sentimens d'amour et de repentir, qu'il eut bien de la peine à retenir ses larmes. Cardenio et Luscinde n'eurent pas la même force; et tous ceux qui étaient présens se trouvèrent si sensibles à la joie de ces amans, qu'ils ne purent s'empêcher

d'en donner les mêmes témoignages : il n'y eut pas jusqu'à Sancho qui pleurât de bon cœur quand il vit pleurer les autres ; mais il a dit depuis que c'était de regret de voir que Dorothée n'était pas reine de Micomicon, et de ce qu'il se trouvait par-là privé des récompenses qu'il en espérait. Ensuite Luscinde et Cardenio firent de grands remercîmens à don Fernand, de la grâce qu'il venait de leur faire, et ils lui parlèrent avec tant d'honnêteté, que don Fernand ne sachant que leur répondre, se contenta de les embrasser avec beaucoup de témoignages d'affection. Il demanda en même temps à Dorothée par quelle aventure elle se trouvait dans un pays si éloigné du sien. Elle lui dit les mêmes choses qu'elle avait racontées au curé et à Cardenio, et ravit don Fernand et sa compagnie par le récit de son histoire.

Don Fernand raconta aussi ce qui était arrivé dans la maison de Luscinde, le jour qu'on les devait marier ; et qu'après qu'on eût trouvé dans son sein le billet par lequel elle déclarait que Cardenio était son mari, il avait été si transporté de jalousie et de rage, qu'il l'aurait tuée si les parens ne l'en eussent empêché. Il dit encore qu'il sortit de la maison plein de fureur, et résolu de se venger à la première occasion qu'il en trouverait ; et que le lendemain, il ap-

prit que Luscinde s'était retirée sans qu'on sût ce qu'elle était devenue. Mais qu'enfin, deux ou trois mois après, ayant découvert qu'elle était dans un couvent, résolue d'y passer le reste de ses jours, si l'on n'avait point de nouvelles de Cardenio, il s'était fait accompagner de trois cavaliers, et ayant épié le temps que la porte du couvent était ouverte, il s'en était rendu maître, et avait enlevé Luscinde sans lui donner loisir de se reconnaître; ce qui ne lui avait pas été difficile à faire, le couvent étant au milieu de la campagne et fort éloigné des villages. Il ajouta que Luscinde se voyant entre ses bras s'était évanouie, et qu'étant revenue, elle n'avait cessé de pleurer et de soupirer sans dire une seule parole, et qu'ils l'avaient amenée en cet état-là jusqu'à cette hôtellerie, où le ciel leur avait fait trouver une si agréable fin à toutes leurs aventures. En achevant de parler, don Fernand se trouva du côté de Luscinde, et après lui avoir cent fois demandé pardon de sa violence, il l'assura qu'il n'aurait pas moins d'ardeur à lui rendre service qu'il n'en avait eu à la persécuter.

CHAPITRE XXXVI.

Suite de l'histoire de l'infante Micomicona, etc.

SANCHO PANÇA, qui regardait attentivement tout ce qui se passait, était désespéré de voir que toutes ses espérances s'en allaient en fumée depuis que la princesse de Micomicon était changée en Dorothée, et le géant Pandafilando en don Fernand, pendant que don Quichotte dormait et ronflait à son aise sans s'inquiéter de tous ces événemens dont il n'avait aucune connaissance. Dorothée se trouvait si heureuse dans le changement de sa fortune, qu'elle ne savait presque si ce n'était point un songe; et Cardenio et Luscinde, qui n'avaient pas moins de joie qu'elle, ne pouvaient comprendre qu'un instant eût terminé tous leurs malheurs, et regardaient cette aventure comme un miracle. Don Fernand, de son côté, rendait grâce au ciel de lui avoir donné moyen de se reconnaître et de sortir d'un embarras où il courait tant de risques; et tous ceux qui étaient présens avaient un contentement incroyable de voir réussir des affaires si désespérées, et la joie et le repos succéder à tant de disgrâces. Le curé, qui était prudent et

adroit, ajustait admirablement toutes choses : il entretenait tantôt l'un, tantôt l'autre, et donnait à chacun en particulier la gloire d'avoir causé le bonheur dont ils jouissaient tous. La plus contente parmi tout cela était l'hôtesse, à qui Cardenio et le curé avaient promis de payer tout le dégât qu'avait fait don Quichotte.

Le seul Sancho était triste et affligé, comme j'ai déjà dit; et entrant tout mélancolique dans la chambre de don Quichotte, qui venait de s'éveiller: Votre seigneurie, lui dit-il, peut dormir à son aise, seigneur de la Triste-Figure, sans vous embarrasser l'esprit du soin de remettre la princesse de Micomicon dans son royaume, ni de combattre des géans; tout cela est déjà fait et conclu. Je le crois, dit don Quichotte, puisque je sors tout fraîchement d'avec ce géant contre qui j'ai fait le plus épouvantable combat qu'on ait vu depuis long-temps, et que d'un seul revers je lui ai tranché la tête. Je t'assure que le sang courait par terre comme un torrent d'eau qui tombe du haut d'une montagne. Dites plutôt, monsieur, comme un torrent de vin rouge, dit Sancho; car, si vous ne le savez, le géant était un grand cuir de bouc que vous avez percé, et le sang qui coulait, six mesures de vin qu'il avait dans le ventre; et pour la tête coupée, autant en emporte le vent. Hé, qu'est-ce que tu

dis-là, Sancho! es-tu fou? repartit don Quichotte. Levez-vous seulement, monsieur, répondit Sancho, vous verrez le bel exploit que vous avez fait, et de la besogne qui nous coûtera plus cher qu'au marché; la reine convertie en une femme toute simple, qui s'appelle Dorothée, et bien d'autres choses qui vous étonneront.

Vraiment, je n'ai garde de m'en étonner, répliqua don Quichotte: est-ce que tu ne te souviens plus de l'autre fois que nous vînmes ici, et qu'il ne s'y passa rien qui ne se fît par enchantement? pourquoi ne veux-tu pas que ce soit aujourd'hui la même chose? Je le croirais bien, dit Sancho, si je n'avais remarqué que mon bernement n'était pas une imagination; car je remarquai fort bien que l'hôte qui est ici présent tenait un des coins de la mante, et le traître me poussait plus vigoureusement que tous les autres, en riant de toute sa force. Or, pour moi, je tiens que quand on reconnaît les gens, il n'y a point d'enchantement, et que c'est seulement une mauvaise aventure. Hé bien, que ce soit ce qu'il pourra, dit don Quichotte, Dieu y remédiera. Mais, cependant, donne-moi mes habits, que je me lève, et que j'aille voir toutes ces transformations dont tu parles.

Pendant que don Quichotte s'habillait, le curé

apprenait à don Fernand et aux autres quel homme c'était, et l'artifice dont il avait fallu se servir pour le tirer de la Roche-Pauvre, où il s'était retiré à cause des prétendus mépris de sa dame. Il leur raconta aussi toutes les aventures que Sancho lui avait apprises, dont ils rirent tous de bon cœur, sans cesser d'admirer une folie d'un genre si extraordinaire. Après qu'ils en eurent bien ri, le curé dit qu'il fallait chercher une nouvelle invention pour obliger don Quichotte de retourner chez lui, puisque le changement de condition de la belle Dorothée empêchait qu'on n'achevât ce qu'on avait commencé. Cardenio répondit qu'il ne fallait que continuer le même dessein, et que Luscinde prendrait la place de Dorothée. Mais don Fernand voulut que Dorothée achevât ce qu'elle avait entrepris, et dit qu'il serait bien aise de contribuer à la guérison du pauvre gentilhomme, puisqu'ils n'étaient pas loin de sa maison.

Comme don Fernand parlait encore, don Quichotte parut armé de toutes pièces, l'armet de Mambrin en tête, quoique tout enfoncé, embrassant son écu, et s'appuyant sur sa lance. Cette étrange figure surprit extrêmement don Fernand et ceux qui n'avaient point encore vu notre cavalier. Ils considérèrent quelque temps ce visage long d'une aune, sec et basané, le bi-

zarre assemblage de ses armes, et cette contenance fière; et ils attendirent en silence ce que ce fantôme avait à leur dire. Don Quichotte, arrêtant ses yeux sur Dorothée, lui dit d'une voix grave et d'un ton sérieux:

Madame, je viens d'apprendre par mon écuyer combien votre grandeur s'est ravalée, puisque de reine que vous étiez, vous n'êtes plus qu'une simple dame. Si cela s'est fait par l'ordre du grand enchanteur, le roi votre père, qui a craint que je ne fusse point capable de vous donner tout le secours nécessaire, je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'il s'est trompé, et qu'il était bien peu savant dans les histoires de chevalerie; car s'il les eût lues et repassées aussi souvent, et avec autant d'attention que je l'ai fait, il aurait vu qu'elles sont pleines d'événemens beaucoup plus surprenans, et que quantité de chevaliers, sans vanité, de moindre réputation que moi, ont achevé des aventures incomparablement plus difficiles. Ce n'est pas un si grand miracle que l'on pense que de venir à bout d'un géant, quelque force qu'il ait, et de quelque taille qu'il puisse être: il n'y a pas long-temps que je me suis éprouvé contre un de ces fiers-à-bras; mais je n'en dis pas davantage, car je ne prendrais pas plaisir qu'on vînt à m'accuser de mensonge. Vous vous êtes éprouvé avec deux boucs de vin,

et non pas avec un géant, s'écria l'hôte. Il en eût bien dit davantage si don Fernand ne l'eût fait taire, et don Quichotte poursuivit : Je dis enfin, très-haute et déshéritée dame, que si ce n'est que pour la raison que je viens de dire que le roi votre père a fait cette métamorphose en votre personne, vous ne devez point craindre de vous mettre entre mes mains, car il n'y a point de danger sur la terre dont je ne vienne à bout avec cette épée; et c'est avec elle que mettant à vos pieds la tête de votre redoutable ennemi, je vous rétablirai dans peu sur le trône de vos ancêtres, et vous en rendrai paisible héritière.

Don Quichotte se tut pour attendre la réponse de la princesse ; et Dorothée sachant qu'elle faisait plaisir à don Fernand de continuer le dessein qu'on avait entrepris, répondit sérieusement et d'un air de princesse : Quiconque vous a dit que je suis transformée, vaillant chevalier de la Triste-Figure, il ne vous a assurément pas dit la vérité, car je suis aujourd'hui la même que j'étais hier. Il est véritablement arrivé quelque changement agréable dans ma fortune, mais cela n'empêche pas que je ne sois que ce que vous m'avez vue, et que je n'aie toujours la même envie de me servir de la valeur et de la force de votre bras invincible, pour remonter

sur le trône de mes ancêtres. Ainsi, seigneur chevalier, réparez, s'il vous plaît, l'honneur de mon père, et ne doutez plus que ce n'ait été un homme prudent et éclairé, puisqu'il a trouvé dans sa science un moyen de remédier à mes malheurs, si facile et si sûr; et en vérité c'est une chose si surprenante et si avantageuse pour moi que votre rencontre, que je suis persuadée que si vous n'aviez pas été au monde, je ne me serais jamais vue dans l'heureux état où je me trouve; et je crois que la plupart de ces messieurs sont de mon sentiment, étant témoins de tout ce qui est arrivé depuis que je vous ai rencontré. Mais enfin ce qui nous reste à faire, c'est que demain nous nous mettions en chemin; car pour aujourd'hui il est désormais tard, et nous n'avancerions guère; pour ce qui est de l'événement, je le laisse entre les mains de Dieu, et m'en fie à votre courage.

Don Quichotte voyant que Dorothée ne parlait plus, se tourna du côté de Sancho, et le regardant d'un œil courroucé : Petit Sancho, mon ami, lui dit-il, vous êtes le plus grand bélître et le plus franc maraud qu'il y ait dans toute l'Espagne. Dites-moi un peu, scélérat, ne venez-vous pas de me dire tout-à-l'heure que la princesse n'est plus qu'une simple demoiselle, appelée Dorothée, et que la tête du géant que j'ai cou-

pée est la putain qui vous a engendré, avec d'autres extravagances qui m'ont donné plus de confusion que je ne l'oserais dire? Par le Dieu vivant, je ne sais qui me tient que je ne te mette en tel état que tu serves d'exemple à tous les écuyers menteurs, qui auront jamais l'honneur de suivre des chevaliers errans.

Monseigneur, répondit Sancho, ne vous mettez point en colère : il se peut bien faire que je me sois trompé pour ce qui est du changement de mademoiselle la princesse Micomicona; mais pour ce qui est de la tête du géant, ou des boucs percés, et que le sang n'est que du vin rouge, ha! par ma foi, je ne me trompe point. Les boucs sont encore tout pleins de blessures au chevet de votre lit, et le vin rouge qui en est sorti a fait une rivière dans la chambre; et vous le verrez tout à cette heure, je veux dire quand l'hôte vous demandera le paiement du dégât que vous lui avez fait. Quant au reste, je me réjouis de toute mon âme de ce que la reine n'a point changé, et j'y trouve mon compte comme un autre. A présent, répliqua don Quichotte, je dis seulement que tu es un étourdi, Sancho; pardonne-moi le reste, et n'en parlons plus.

C'est assez, seigneur chevalier, dit don Fernand; et puisque madame la princesse veut qu'on remette le voyage à demain, parce qu'il est déjà

tard, à la bonne heure, il ne faut plus songer qu'à passer la nuit agréablement en attendant le jour; et nous accompagnerons tous le seigneur don Quichotte pour être témoins des grandes et merveilleuses actions qu'il doit faire dans cette entreprise. C'est moi qui aurai l'honneur de vous accompagner, répliqua don Quichotte; je suis extrêmement obligé à toute la compagnie de la bonne opinion qu'elle a de moi, et je tâcherai de ne la pas démentir, m'en dût-il coûter la vie, et, s'il se peut, davantage.

Don Quichotte et don Fernand allaient pousser plus loin les complimens et les offres de services; mais ils furent interrompus par l'arrivée d'un voyageur qui entra dans l'hôtellerie. On le prit à son habit pour un esclave qui revenait de chez les Mores, parce qu'il était vêtu d'une camisole de drap bleu fort courte, avec des demi-manches et sans collet; ses chausses étaient aussi de toile bleue, et le bonnet de la même couleur. Il avait outre cela une espèce de brodequins à la manière des Mores, et il portait une alfange, ou cimeterre, attaché à une écharpe autour de la ceinture. Après lui entra une femme montée sur un âne, vêtue à la moresque, le visage couvert d'un voile qu'elle avait sur la tête, et sous lequel elle portait un petit bonnet de brocart d'or. Du reste elle était habillée d'une

longue simarre qui lui venait jusque aux pieds. L'esclave était un homme d'environ quarante ans, bien fait et de belle taille, un peu brun de visage, avec de grandes moustaches, et l'on jugeait à sa mine que ce devait être un homme de condition. Il demanda une chambre en entrant dans l'hôtellerie, et parut tout chagrin quand on lui dit qu'il n'y en avait point de vide. Cependant il prit la Moresque entre ses bras, et la descendit de son âne. Luscinde, Dorothée et les femmes de l'hôtellerie, attirées par la nouveauté d'un habit qu'elles n'avaient pas encore vu, s'approchèrent de l'étrangère, et après l'avoir bien considérée, Dorothée, qui avait remarqué que l'esclave avait du déplaisir de ne point trouver de chambre vide, s'adressa à l'étrangère, et lui dit : Il ne faut point que vous vous étonniez, madame, de ne pas trouver ici toutes les commodités que vous pourriez souhaiter, c'est l'ordinaire des hôtelleries; mais si vous voulez que nous logions toutes ensemble, dit-elle en montrant Luscinde, peut-être avouerez-vous que vous n'avez point trouvé dans tout votre voyage un meilleur endroit que celui-ci, ni où l'on vous ait fait un plus agréable accueil. La dame voilée ne répondait rien à ce compliment; elle se leva seulement du lieu où elle était assise, et mettait ses bras en croix sur l'estomac;

elle baissa la tête pour marquer qu'elle se sentait obligée, et qu'elle faisait un remercîment; et son silence et sa manière de saluer firent croire qu'elle était More, et qu'elle ne savait pas l'espagnol.

Cependant l'esclave, qui jusque-là avait été occupé à autre chose, voyant que les dames parlaient à la More, s'approcha d'elles, et leur dit : Mesdames, cette jeune demoiselle n'entend pas bien la langue et n'en parle point d'autre que la sienne, et c'est pour cela qu'elle ne répond pas à vos demandes. Nous ne lui demandons rien, dit Luscinde; mais nous lui offrons notre compagnie pour cette nuit, et de l'accomoder de tout ce qui lui sera nécessaire, autant qu'il dépendra de nous, et que le lieu le permet. Je vous rends grâces, mesdames, et pour elle et pour moi, de vos honnêtetés, répliqua le captif, et je les estime d'autant plus, que je vois bien qu'elles sont faites par des personnes de mérite. Dites-moi, je vous prie, monsieur, dit Dorothée, cette dame-là est-elle More ou chrétienne? son habit et son silence nous font croire qu'elle n'est pas de notre religion. Elle est More de naissance, répondit l'esclave, mais dans l'âme elle est chrétienne, et ne souhaite rien tant que de l'être effectivement. Quoi! elle n'est pas baptisée? interrompit Luscinde. Nous

n'avons pas encore trouvé l'occasion de la faire baptiser, répondit l'esclave, depuis qu'elle est partie d'Alger, qui est sa patrie, et nous ne l'avons pas voulu faire avant qu'elle soit bien instruite de notre religion; mais s'il plaît à Dieu, elle sera bientôt baptisée avec toute la solennité que mérite sa condition, qui est plus relevée que son habit et le mien ne le témoignent. Ce discours donna envie à tous ceux qui l'entendaient de savoir qui étaient le captif et la belle More; mais personne n'osa le demander, parce qu'on crut qu'il était plus à propos de les laisser reposer. Dorothée prit la Moresque par la main, et l'ayant fait asseoir auprès d'elle, la pria de lever son voile. La Moresque regarda le captif, comme pour lui demander ce que l'on souhaitait d'elle, et ce qu'il fallait qu'elle fît. Il lui répondit en arabe, que ces dames la priaient de lever son voile; et lui ayant dit de le faire, elle fit paraître tant de beauté, que Dorothée la trouva plus belle que Luscinde, et elle parut aux yeux de Luscinde plus belle que Dorothée. Enfin, tous ceux qui la virent demeurèrent d'accord qu'elle n'était pas moins belle que les deux autres, et comme c'est un effet ordinaire de la beauté de s'attirer le cœur et l'affection de tout le monde, il n'y eut personne qui ne s'empressât auprès de la belle More;

et ce fut à qui lui rendrait plus de soins et lui ferait plus de caresses. Don Fernand pria l'esclave de lui dire le nom de la More, et il lui répondit que c'était Lela Zoraïde; mais elle, devinant par la réponse de l'esclave ce que demandait don Fernand, s'écria promptement d'une manière qui marquait de l'inquiétude: No, no, Zoraïda; Maria, Maria; voulant dire qu'elle s'appelait Marie, et non pas Zoraïde. Ces paroles et l'air dont la More les avait prononcées, tirèrent des larmes des yeux de toute la compagnie, et particulièrement des dames, qui étant naturellement tendres, se trouvent beaucoup plus sensibles à ces sortes de choses. Luscinde embrassa tendrement la belle More, en lui disant: Si, si, Maria, Maria; et la More répondit avec le même empressement que la première fois: Si, si, Maria; Zoraïda, macangé, qui veut dire, non pas Zoraïde.

Cependant l'heure du souper étant venue, et don Fernand ayant commandé qu'on cherchât de tous côtés de quoi faire bonne chère, on se mit à table; et comme on força don Quichotte de prendre la première place, il voulut que la princesse de Micomicon se mît auprès de lui, puisqu'elle était sous sa protection. Luscinde et Zoraïde s'assirent au-dessous de Dorothée et de don Fernand, et Cardenio s'étant mis vis-à-vis

d'elles, le curé et le barbier prirent aussi leurs places à côté des dames, et l'esclave et les cavaliers de don Fernand se mirent à table.

On soupa avec plaisir, parce que la compagnie était agréable, et qu'ils avaient tous sujet d'être contens. Mais ce qui augmenta le divertissement, c'est que don Quichotte, animé du même esprit qui lui fit faire autrefois ce grand discours en soupant avec les chevriers, commença à dire avec une espèce de transport : En vérité, messieurs, il faut avouer que ceux qui font profession de la chevalerie errante, sont accoutumés à voir des choses bien extraordinaires! Dites-moi, je vous prie, s'il y a quelqu'un dans tout le monde, qui, entrant à l'heure qu'il est dans ce château, et nous voyant de la sorte, pût juger jamais qui nous sommes? qui est-ce qui devinerait que cette dame, qui est à côté de moi, est cette grande reine que nous savons, et que je suis ce chevalier de la Triste-Figure, dont la renommée publie tant de choses? peut-on douter maintenant que cet exercice ne surpasse tous ceux que les hommes ont inventés; et n'est-il pas d'autant plus à estimer, qu'il est le plus exposé à toute sorte de périls? Qu'on ne vienne donc plus me dire que les lettres sont préférables aux armes, ou je répondrai à qui que ce puisse être qu'il ne sait ce qu'il dit. Car la

raison que donnent d'ordinaire ces messieurs, de la préférence des lettres, et sur laquelle ils se fondent le plus, c'est, disent-ils, que les travaux de l'esprit sont incomparablement plus grands que ceux du corps, et qu'il ne faut que de la vigueur et de la force pour l'exercice des armes, comme s'il n'y avait point de différence entre un homme de guerre et un crocheteur, et qu'il ne fallût point de discernement et de conduite pour employer cette force et cette vigueur; et comme si, par exemple, un général d'armée, ou un officier qui défend une place assiégée, n'avait pas besoin de tête et de vigueur d'esprit, encore plus que de force de corps! Est-ce avec les forces du corps que l'on devine les desseins de l'ennemi, qu'on imagine des ruses pour opposer aux siennes, ou pour les prévenir, et des stratagèmes pour ruiner ses entreprises? et peut-on nier que ce ne soit l'esprit qui conçoit des choses si difficiles? Puisqu'il est donc incontestable qu'il faut de l'esprit à un homme de guerre, aussi bien qu'à un homme de lettres, examinons maintenant quel est le but que chacun se propose, et nous verrons en même temps que celui-là est sans contredit le plus à estimer, qui a pour objet une plus noble fin.

La fin que se propose un homme de lettres, je ne parle pas de ceux qui étudient pour leur

salut, ou pour celui des autres, dont l'objet est infini, je parle seulement des sciences humaines, dont la fin regarde la justice distributive, l'observation des lois et la politique, fin véritablement utile et louable, mais qui n'est assurément pas comparable à celle de la guerre, qui ne tend qu'à la paix, le bien de tous le plus désirable, qui entretient le commerce et la société civile, qui fait le bonheur des états et des peuples, et sans quoi le reste n'est pas un vrai bien : la guerre a donc déjà cet avantage sur les lettres, qu'elle a une plus noble fin. Voyons à cette heure quelle est la différence entre le travail et les fatigues d'un homme de lettres et d'un homme de guerre.

Pendant que don Quichotte parlait ainsi, il n'y avait personne qui le prît pour un fou; et comme la plupart faisaient le métier de la guerre, ils l'écoutaient avec autant de plaisir que d'attention, et ne s'ennuyaient point de la longueur de son discours.

Les peines que souffre celui qui étudie, poursuivit notre chevalier, sont principalement la pauvreté; non pas qu'ils soient tous pauvres, mais je le dis pour porter la chose aussi loin qu'elle peut aller, et parce qu'il me semble que la pauvreté est un des plus grands maux qu'on souffre dans la vie : car qui est pauvre, est exposé au froid, à la faim, à la soif, à être mal vêtu, et

à d'autres incommodités : mais l'écolier n'est jamais si misérable qu'il ne trouve à dîner, et quelque lieu de retraite où il passe la nuit à couvert et en repos, et par ce chemin, véritablement un peu rude, les écoliers arrivent enfin au but où ils tendent. Et nous en avons vu plusieurs qui, après toutes ces misères, ont été choisis pour remplir les plus grandes charges ; et la fortune semble les avoir adoptés, et, par des miracles qu'elle fait quand il lui plaît, on les a vus passer d'une extrême nécessité à l'abondance de toutes choses.

CHAPITRE XXXVII.

Suite du discours sur les lettres et les armes.

Nous avons fait voir, poursuivit don Quichotte, l'écolier dans sa pauvreté; examinons si le soldat est plus riche. En vérité, il n'y a rien de plus pauvre, et c'est la pauvreté même. Il faut que ce misérable se contente toujours de sa paye, qui vient toujours bien tard, et qu'on lui rogne souvent; et s'il hasarde de prendre quelque chose, il le fait contre sa conscience et au péril de sa vie. Vous le verrez tout un hiver avec un méchant justaucorps, et peut-être sans chemises et sans chausses. Combien de fois passe-t-il des journées entières dehors, exposé tantôt aux ardeurs du soleil, et tantôt à un froid rigoureux, à la grêle et à la pluie, sans qu'il lui soit permis d'abandonner son poste pour se mettre à couvert? et quand la nuit est venue, que ce pauvre malheureux devrait espérer de se délasser de tant de fatigues, il serait trop content s'il avait une poignée de paille pour se garantir de la fraîcheur de la terre, où il faut qu'il couche. Le jour il retourne et reprend son exercice, sans avoir à peine pris un peu de repos. Il arrivera un jour

de bataille, et, à la première décharge, notre soldat reçoit un coup de mousquet qui lui fracasse la tête, ou qui l'estropie d'un bras ou d'une jambe. Mais supposons qu'il s'en tire plus heureusement, en revient-il plus riche qu'il n'était, et ne faudra-t-il pas qu'il se trouve en plus de trois combats, et qu'il en sorte toujours favorablement, avant que de profiter de quelque chose? encore aura-t-il besoin de bons témoins de ses actions, et de patrons qui le recommandent; et tout cela même sont des espèces de miracles que l'on ne voit que fort rarement. Mais, dites-moi, messieurs, si vous avez jamais fait réflexion sur ceci: combien y a-t-il peu de gens qui fassent fortune à l'armée, au prix de ceux qui y périssent? le nombre des morts est innombrable, et les autres n'en font pas la millième partie. Il en arrive tout au contraire parmi les gens qui étudient: ils ne sont jamais dans la dernière misère; et ne se trouvent point exposés au hasard de perdre la vie; cependant, quoique le soldat se fatigue incomparablement plus que l'écolier, il a beaucoup moins de récompenses à attendre, et rarement sont-elles fort considérables.........

Il est vrai qu'il est bien plus aisé de récompenser un petit nombre de gens de lettres, que cette terrible foule de gens qui suivent la guerre, parce qu'on donne aux premiers des charges qui

ne peuvent être exercées par d'autres, et que ceux-ci ne peuvent être récompensés que des bienfaits des princes; mais cela confirme encore ce que j'ai avancé, bien loin de le détruire. Mais je passe outre pour ne me pas engager dans un discours de trop grande discussion, et je retourne à la prééminence des armes au-dessus des lettres, que je prétends prouver par les mêmes raisons que je viens de dire en faveur de l'un et l'autre parti. On dit pour les lettres, que les armes ne peuvent subsister sans elles, parce que, quoique la guerre ait ses lois, auxquelles elle est assujettie, ces lois ont été faites par des gens de lettres, et c'est eux qui en sont les interprètes aussi bien que les dispensateurs. Je réponds pour les armes, qu'elles sont le soutien des lois, parce qu'elles défendent les républiques, elles conservent les royaumes, elles font la sûreté des chemins et des villes, et nettoient la mer des corsaires; en un mot, elles font la sûreté publique. Mais c'est encore une chose généralement reconnue, qu'on estime le plus ce qui coûte davantage. Hé! qu'est-ce qu'il a coûté à un homme de lettres pour devenir savant? du temps, des soins, des veilles, de l'application d'esprit, faire mauvaise chère, être mal vêtu, et d'autres fatigues que je crois avoir déjà dites. Mais, pour devenir bon soldat, il faut souffrir tout cela, et d'autres in-

commodités encore plus grandes, presque toujours sans relâche; avec tout cela de plus qu'on court à toute heure risque de la vie. Qu'est-ce que peut souffrir un écolier qui approche de la misère d'un soldat qui se trouve enfermé dans une ville assiégée? voyez-le sur un rempart où sur un ravelin où il fait sentinelle, pendant qu'il sait que les ennemis le minent par-dessous, sans qu'il ose branler ni s'éloigner d'un péril qui le menace de si près: il lui est tout au plus permis de donner avis à son capitaine de ce qui se passe, afin qu'on y remédie par des contre-mines; cependant le misérable demeure dans son poste, attendant que la mine l'enlève dans les nues, ou l'ensevelisse dans un abîme de ruines. Considérons deux galères qui s'abordent, se choquent par la proue, et s'attachent l'une contre l'autre, de telle sorte qu'il ne reste plus au soldat que deux pieds d'espace sur les planches de l'éperon: tout ce qu'il voit devant lui porte une affreuse image de la mort; ce ne sont qu'ennemis armés de mousquets, de coutelas et de lances; il est en butte aux grenades, aux pots à feu, et tout le canon est pointé contre lui à quatre pas de distance: que lui reste-t-il à faire dans un état si terrible, pressé de toutes parts et environné de la mer, où sa perte est comme inévitable? il n'a point d'autre espérance que dans

sa force et dans son courage ; il faut qu'il affronte tous les périls qui le menacent, qu'il surmonte tous les obstacles qui semblent invincibles, et qu'il se fasse jour au travers des mousquets et des piques pour se jeter dans l'autre vaisseau, où tout est ennemi, et par conséquent redoutable. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'à peine un soldat est emporté d'une volée de canon, ou autrement, qu'un autre succède à sa place : celui-ci n'est pas plutôt tombé dans la mer qui l'engloutit, qu'il en revient un autre, et encore un autre, sans qu'aucun s'effraie de la perte de ses compagnons : ce qui est sans doute une marque extraordinaire de courage, et une intrépidité merveilleuse. Heureux les siècles qui n'ont point connu ces épouvantables machines de guerre, et mille fois heureuse l'ignorance qui n'avait pu découvrir le secret de la poudre ! malheur à celui qui a trouvé cette damnable invention, et qui a donné à tous les lâches le moyen de venir à bout des plus braves, tranchant, par un coup imprévu et qu'on ne peut éviter, le cours de leurs belles actions et celui de leur vie ! Aussi quand j'y fais réflexion, je suis presque au point de me repentir d'avoir embrassé la profession de la chevalerie errante, dans ce siècle détestable et indigne : car bien que le plus affreux péril n'ait rien qui m'épouvante, il me fâche pourtant d'avoir à

craindre qu'un peu de poudre et de plomb arrête mon courage, m'empêche de faire connaître la force de mon bras, dans toute l'étendue du monde. Mais, après tout, que la fortune en ordonne ce qu'elle voudra, il y a d'autant plus de réputation à acquérir pour moi, que je m'expose à plus de périls que n'en ont connu les chevaliers des siècles passés.

Pendant que notre héros faisait ce grand discours sans penser à manger, quoique Sancho lui dît de temps en temps de le faire, et qu'après il aurait loisir de haranguer tout son soul, ceux qui l'écoutaient trouvaient un nouveau sujet de le plaindre de ce qu'après avoir fait paraître tant d'esprit et de jugement sur diverses matières, il venait de le perdre tout d'un coup, sur le sujet de sa ridicule chevalerie. Le curé lui applaudit, et lui dit qu'il avait raison de donner la préférence aux armes, et que tout intéressé qu'il se trouvait, étant docteur, il l'avait pourtant forcé d'être de son sentiment. On acheva de souper; et pendant que l'hôtesse et Maritorne préparaient la chambre de don Quichotte pour les dames, don Fernand pria l'esclave de vouloir conter l'histoire de sa vie, lui disant, pour l'engager davantage, que toute la compagnie l'en priait avec lui, et que la rencontre de Zoraïde leur faisait croire qu'il y devait avoir des aven-

tures fort agréables. L'esclave répondit qu'il ne savait point résister à ce qu'on lui demandait de si bonne grâce, et qu'il craignait seulement que la manière de raconter ne leur donnât peut-être pas toute la satisfaction qu'ils s'en promettaient. Enfin, messieurs, ajouta-t-il, puisqu'il vous plaît, donnez-moi un peu d'attention, et je vais vous apprendre des aventures véritables, qui ne cèdent point en beauté aux fables les mieux inventées. Ceci ayant préparé la compagnie à l'écouter sans l'interrompre, il commença de cette manière.

CHAPITRE XXXVIII.

Histoire de l'Esclave.

Je suis né dans une ville des montagnes de Léon, de parens qui reçurent plus d'avantages de la nature, que de biens de la fortune. Cependant dans un lieu où les peuples sont presque tous misérables, mon père ne laissait pas d'avoir la réputation d'être riche; et il l'aurait été en effet s'il eût pris autant de soin de conserver ses biens, qu'il aimait à les dépenser libéralement. Il s'était rendu de cette humeur, particulièrement à la guerre, ayant passé sa jeunesse dans cette admirable école, qui fait d'un avare un libéral, et d'un libéral un prodigue; et où celui qui épargne, est regardé comme un monstre, et indigne de la profession des armes. Mon père voyant enfin que sa libéralité l'incommodait, et qu'il ne pouvait se défaire d'une habitude si nuisible à l'établissement de ses enfans, qui étaient en âge d'être pourvus, se résolut de se dépouiller de ses biens, et nous ayant fait appeler un jour, deux frères que j'avais, et moi, il nous fit à-peu-près ce discours :

Mes chers enfans, il suffit de dire que vous

êtes mes enfans, pour vous dire que je vous aime; mais parce que ce n'est pas vous donner des marques d'amitié, que de dissiper un bien qui vous doit revenir, j'ai résolu de faire une chose à laquelle il y a déjà long-temps que je pense, et qui vous persuadera enfin que je suis bon père. Vous êtes désormais tous trois en âge de faire un établissement, ou pour le moins de penser à une profession qui vous acquière un jour de l'utilité et de l'honneur; j'y veux aussi contribuer de ma part autant que je le pourrai; et dans ce sentiment-là j'ai résolu de partager mon bien en quatre parts égales, dont je vous en abandonne trois, et me réserve la quatrième pour vivre; mais je souhaiterais une chose, savoir, qu'après que vous aurez chacun pris votre part, vous voulussiez suivre un des chemins que je vais vous dire.

Nous avons un proverbe en Espagne, qui est à mon sens très-véritable, comme ils le sont tous, étant appuyés sur une longue et sage expérience : L'église, dit-il, la mer, ou la maison du roi; pour nous apprendre que celui qui a dessein de se faire considérer et de s'enrichir, doit ou entrer dans l'église, ou trafiquer sur mer, ou s'attacher à la cour. Je voudrais donc, mes chers enfans, que l'un de vous s'appliquât à l'étude, l'autre au commerce, et que l'autre servît le roi

dans ses armées; car il est aujourd'hui fort difficile d'entrer dans sa maison; et quoique la guerre n'enrichisse pas beaucoup ceux qui en font le métier, elle donne au moins de la réputation et de la gloire. Dans huit jours au plus tard vos parts seront prêtes, et je vous les donnerai en argent, sans qu'il y manque rien. Voilà ce que j'avais à vous proposer; dites-moi à présent quel est votre sentiment, et si vous avez envie de suivre mon conseil?

Mon père se tut, après m'avoir ordonné de répondre, parce que je suis l'aîné. Je le priai instamment de ne se point défaire de son bien, dont il pouvait faire tel usage qu'il lui plairait sans que nous y trouvassions à redire, et que nous étions assez jeunes pour en acquérir; et en finissant je lui témoignai que j'avais dessein de porter les armes, s'il le trouvait bon. Mon second frère lui fit les mêmes prières que moi, et prit le parti d'aller aux Indes; et le plus jeune, et apparemment le plus sage, dit qu'il souhaitait être d'église, et d'aller à Salamanque achever ses études. Nous étant ainsi accordés comme de concert à contenter les sentimens de mon père, il nous embrassa chèrement tous trois; et dans le temps qu'il nous l'avait promis, il nous donna chacun notre part en argent, qui allait, si je m'en souviens bien, à trois mille ducats, un de nos

oncles ayant acheté tout notre domaine, afin qu'il ne sortît point de la maison.

Tout étant prêt pour notre départ, nous nous séparâmes tous trois de mon père en même jour; mais faisant scrupule de laisser ce bon père avec si peu de bien dans un âge fort avancé, je l'obligeai, à force de prières, de prendre deux mille ducats des miens, lui faisant voir que j'avais assez du reste pour me mettre en équipage. Mes frères, touchés de cet exemple, lui laissèrent aussi chacun mille ducats, outre sa part qu'il avait conservée en fonds de terre. Nous prîmes donc congé de mon père et de mon oncle, qui, après nous avoir donné toutes les marques imaginables de leur affection, nous chargèrent surtout de leur faire savoir souvent de nos nouvelles. L'un prit le chemin de Salamanque, l'autre celui de Séville, et je m'en allai à Alicante, où je trouvai un vaisseau marchand de Gênes, qui était venu charger de la laine, dans lequel je m'embarquai. Il peut y avoir à cette heure environ vingt-deux ans que je suis sorti de chez mon père; et dans tout ce temps-là je n'ai pu avoir de nouvelles, ni de lui, ni de mes frères, quoique j'aie écrit plusieurs fois.

Nous arrivâmes heureusement à Gênes, d'où j'allai à Milan; et après m'être mis en équipage, comme je me résolvai d'aller prendre parti en

Piémont, j'appris sur le chemin d'Alexandrie de la Paille, que le duc d'Albe passait en Flandre. Cette nouvelle me fit changer de dessein : j'allai servir sous ce grand capitaine, et je le suivis dans toutes les batailles qu'il donna. Je me trouvai à la mort des comtes de Horn et d'Egmont, et je fus enseigne dans la compagnie de don Diégo d'Urbina. Quelque temps après que je fus arrivé en Flandre, le bruit courut que le Pape, l'Espagne et la république de Venise s'étaient ligués contre le Turc, qui venait de prendre le royaume de Chypre sur les Vénitiens ; que son altesse don Juan d'Autriche, frère naturel du roi, était général de la ligue, et que l'on faisait de grands préparatifs pour cette guerre. Cela me fit changer de résolution, et me donna l'envie de voir une journée qui devait être célèbre ; et quoique je fusse presque assuré d'avoir une compagnie à la première occasion, je renonçai à cette espérance, et m'en allai en Italie. Heureusement pour moi, don Juan d'Autriche venait d'entrer à Gênes lorsque j'y arrivai, et il s'embarquait pour Naples, où il devait joindre l'armée des Vénitiens ; ce qu'il ne fit qu'à Messine. On me donna une compagnie d'infanterie, et je me trouvai à cette grande et fameuse journée, si heureuse à la chrétienté, et qui désabusa tout le monde de l'opinion qu'on

avait que les Turcs étaient invincibles sur mer; cette journée si glorieuse à l'Europe, et qui renversa si bien l'orgueil des Ottomans.

Parmi tant de gens heureux, dont les uns jouissent d'une grande victoire, et les autres avaient donné leur vie pour la religion, je me vis le seul malheureux, et je fus fait prisonnier. Uchialy, roi d'Alger, corsaire vaillant, et favorisé de la fortune, s'étant rendu maître de la capitane de Malte, où il n'était resté que trois chevaliers, et encore tout couverts de blessures, la capitane de Jean Andrea, sur laquelle j'étais, alla pour la secourir. Je sautai d'abord dans la galère d'Uchialy, qui s'éloigna en même temps de la nôtre, et pas un de mes soldats ne me pouvant suivre, je me trouvai seul au pouvoir des Turcs, qui m'ayant blessé en plusieurs endroits, me firent esclave. Uchialy se sauva ensuite, comme vous l'avez su, avec toute son escadre, et je perdis ainsi la liberté dans une journée qui la donna à quinze mille chrétiens qui étaient à la chaîne dans les galères turques.

Je fus mené à Constantinople, où Selim fit mon maître général de la mer, pour avoir fait vaillamment dans la bataille, et remporté l'étendard de la religion de Malte. L'année suivante, qui fut en 1552, je me trouvai à Navarin, ramant dans la capitane appelée les Trois-Fanaux,

où je remarquai qu'on perdit une belle occasion de défaire toute l'armée des Turcs dans le port, car les Levantins et les janissaires qui y étaient, ne doutant point qu'on ne les y vînt attaquer, se tenaient déjà tout prêts pour s'enfuir par terre, sans vouloir attendre l'événement du combat, tant ils étaient épouvantés à la seule vue de notre armée. Mais le ciel ne le voulut pas ainsi; et ce ne fut point ni la faute ni la négligence du général qui commandait les nôtres. Effectivement Uchialy, qui ne se trouvait point en sûreté, se retira à Modon, qui est une île auprès de Navarin; et ayant mis ses gens à terre, fortifia l'entrée du port, et ne sortit point que don Juan ne se fût retiré. Les chrétiens prirent, en s'en retournant, une galère appelée la Prise, et que commandait un fils du fameux Barberousse: ce fut l'exploit de la capitane qu'on nommait la Louve, commandée par le brave don Alvar de Bazan, marquis de Sainte-Croix. Vous ne serez peut-être pas fâchés d'apprendre ce qui se passa dans la prise de cette galère. Le fils de Barberousse était extrêmement cruel, et traitait si mal ses esclaves, et en était tellement haï, que ceux qui ramaient dans sa galère voyant que la Louve les poursuivait vivement, et qu'elle était sur le point de les joindre, ils laissèrent tout d'un coup les rames, et se saisissant de leur ca-

pitaine, qui était sur l'estenterol, d'où il leur criait qu'ils ramassent de toute leur force, ils le firent passer de banc en banc, de la poupe à la proue, et lui donnèrent tant de coups de dent, qu'avant que de passer le grand mât, son âme était déjà dans les enfers.

Nous retournâmes à Constantinople; et l'année suivante on apprit que don Juan avait pris Tunis, et mis Muley Hamet en possession de ce royaume, en ôtant l'espérance d'y pouvoir rentrer à Muley Hamida, le More le plus vaillant, mais le plus cruel qu'il y ait jamais eu au monde. Cette perte fut fort sensible au Grand-Seigneur, qui, usant de la prudence et de la politique ordinaire de la maison ottomane, fit aussitôt la paix avec les Vénitiens, qui la souhaitaient encore plus que lui; et en 1564, il assiégea la Goulette et le fort que don Juan avait fait commencer auprès de Tunis.

Pendant tous ces exploits de guerre, j'étais toujours à la chaîne, sans aucune espérance de liberté : au moins n'espérais-je pas de me racheter par rançon, car j'étais résolu de ne point donner connnaissance à mon père du misérable état où je me trouvais. Enfin nous perdîmes la Goulette et le fort, qui étaient assiégés par soixante-cinq mille Turcs de solde, et par plus de quatre cent mille Mores et Arabes, de tous

les endroits de l'Afrique, avec un nombre infini de munitions et d'instrumens de guerre. Il y avait outre cela tant de pionniers et de gens d'équipage, qu'il y a long-temps qu'on n'a vu une chose si prodigieuse. La Goulette, qu'on avait jusqu'alors crue imprenable, fut la première prise, quelque résistance que pussent faire ceux qui la gardaient. Mais les Turcs ayant reconnu qu'il était facile de faire des tranchées dans le sable, parce que l'eau qu'on y trouvait auparavant à un pied et demi, ne se trouva pour lors qu'à plus de deux toises, en élevèrent une si haute avec des sacs pleins de sable, qu'elle surpassait les murailles du fort; et par ce moyen, tirant de haut en bas, personne n'osa plus paraître. On disait que les nôtres avaient fait une grande faute de se renfermer dans la Goulette, et qu'ils devaient tenir la campagne pour empêcher la descente des ennemis; mais ceux qui parlent de cette manière font bien voir qu'ils n'y étaient pas, ou qu'ils n'ont guère d'expérience. Comment auraient-ils voulu que sept mille hommes qu'il y avait tout au plus dans la Goulette et dans le fort, pussent se partager pour garder ces deux places, et tenir en même temps la campagne contre une si grande armée? et d'ailleurs où est la place, quelque forte qu'elle puisse être, qui ne se rende point si elle n'est secourue, sur-

tout quand elle est attaquée par un nombre infini de gens opiniâtres, et qui combattent dans leur pays?

Pour moi, j'ai cru, avec beaucoup d'autres, que la prise de la Goulette était une grâce particulière que le ciel faisait à l'Espagne. Car ce n'était qu'une retraite de scélérats, qui coûtait beaucoup à entretenir et à défendre sans servir à autre chose qu'à conserver la mémoire de Charles-Quint, comme si ce grand prince avait besoin de cette masse de pierres pour l'éterniser! Le fort fut pris aussi, mais il coûta bien cher aux Turcs, qui perdirent plus de vingt-cinq mille hommes en vingt-deux assauts généraux qu'ils donnèrent, et les assiégés combattirent avec tant d'opiniâtreté, que de treize cents qui restèrent, on n'en prit pas un seul qui ne fût blessé. Un petit fort, qui était au milieu du lac, et où commandait le cavalier don Jean Zonaguera, brave soldat du royaume de Valence, se rendit à composition. Don Pedro Porto Carero, commandant dans la Goulette, fut fait prisonnier, après s'être signalé à la défense de la place, et la perte lui en fut si sensible, qu'il en mourut de déplaisir sur le chemin de Constantinople, où on le menait. On fit aussi prisonnier le commandant du fort, Gabriel Cerbellon, cavalier Milanais, excellent ingénieur, et très-vaillant

de sa personne. Il mourut quantité de gens de marque dans ces deux places; et entre autres, Payen Doria, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, cavalier généreux et d'une magnificence singulière, comme il le fit voir par cette libéralité excessive qu'il fit à André Doria son frère. Ce qui rendit sa mort plus déplorable, c'est qu'il fut tué par des Arabes, à qui il s'était confié après la prise du fort; ces traîtres lui avaient promis de le mener en habit de More jusqu'à Tabarça, qui est une habitation appartenant aux Génois, qui vont pêcher le corail sur les côtes; mais ils lui coupèrent la tête, et la portèrent à leur général, qui les récompensa suivant le proverbe espagnol qui dit, que la trahison plaît, mais non pas le traître, car il les fit tous pendre pour ne lui avoir pas amené Doria en vie.

Entre les chrétiens qui furent faits prisonniers dans le fort, il y eut un don Pedro d'Aguilar, de je ne sais quel endroit de l'Andalousie, vaillant soldat, qui avait été enseigne dans le fort; c'était un homme de grande considération, et qui faisait fort bien des vers; il fut mis sur la même galère, et dans le même banc où j'étais, et fut esclave du même maître. Et avant que nous sortissions du port, il fit deux sonnets pour servir d'épitaphe à la Goulette et au fort. Je m'en vais vous les dire, si je m'en ressou-

viens; je m'assure que vous ne serez pas fâchés de les entendre.

Quand l'esclave nomma don Pedro d'Aguilar, don Fernand regardant ses compagnons, ils se mirent tous trois à sourire; et comme l'esclave allait commencer les sonnets, un des cavaliers lui dit: Je vous prie, monsieur, avant que de passer outre, de me dire ce qu'est devenu ce don Pedro d'Aguilar. Tout ce que j'en sais, répondit l'esclave, c'est qu'après avoir été deux ans à Constantinople, il s'enfuit un jour avec un espion grec en habit d'Arnaute: je ne sais point s'il se sauva; j'ai même bien peur que non, parce que je vis le Grec un an après à Constantinople; mais je ne pus jamais trouver occasion de lui demander le succès de leur voyage. Je puis vous assurer qu'il s'en sauva, repartit le cavalier, car ce don Pedro-là est mon frère: il est dans son pays en bonne santé, richement marié, et il a trois enfans. Ha! Dieu en soit loué, dit l'esclave; car selon moi, c'est le plus grand bien du monde que la liberté, et j'ai une joie extrême d'apprendre celle de mon compagnon. Je sais aussi les sonnets que fit mon frère, dit le cavalier: Vous me ferez plaisir de les vouloir dire, répondit l'esclave, et vous le ferez bien mieux que moi. Je m'en vais le faire, dit le cavalier; mais ce ne sera que

pour vous soulager. Voici celui de la Goulette :

Esprits, qui, dégagés de la masse du corps,
Jouissez maintenant de cette paix profonde
Que jamais les mortels ne trouvent dans le monde,
Ce digne et juste prix de vos nobles efforts.

Que vous fîtes bien voir par d'illustres transports,
Qu'un zèle ardent et saint rend la valeur féconde,
Lorsque de votre sang teignant à peine l'onde,
Vous fîtes des vainqueurs des montagnes de morts.

Vous manquâtes de vie et non pas de courage,
Et vos corps épuisés après tant de carnage,
Tombèrent invaincus, les armes à la main.

Valeur cent fois heureuse ! une seule journée
Te fait vivre ici-bas à jamais couronnée,
Et le maître du ciel te couronne en son sein.

C'est comme cela que je le sais, dit l'esclave. Voici celui qui fut fait pour le fort, reprit le cavalier :

Ces murs tout démolis dans ces champs infertiles,
Sont le fameux théâtre où trois mille soldats,
Pour renaître bientôt en des lieux plus tranquilles,
Souffrirent par le fer un illustre trépas.

Après avoir rendu leurs remparts inutiles,
Leurs lâches ennemis ne les vainquirent pas ;
Mais leurs corps épuisés, languissans et débiles,
Cédèrent sous l'effort d'un million de bras.

C'est là, ce lieu fatal, où depuis tant d'années,
Par les sévères lois des saintes destinées,
On moissonne en mourant la gloire des lauriers.

Mais jamais cette terre, en prodiges féconde,
N'a nourri pour le ciel, ni fait voir dans le monde,
Ni de plus vrais martyrs, ni de plus grands guerriers.

Les sonnets furent trouvés assez bons, et l'esclave continua ainsi son histoire. Les Turcs ayant pris ces deux places, firent démanteler la Goulette; et pour en venir plus promptement à bout, ils la minèrent de trois côtés : avec tout cela il ne purent jamais renverser les vieilles murailles, qui semblaient les plus faibles, et tout ce qui avait demeuré entier de la nouvelle fortification du fortin, fut ruiné en un instant. Pour le fort, il était en tel état, qu'il ne fut pas besoin de le ruiner davantage. Enfin toute l'armée retourna victorieuse et triomphante à Constantinople, où Uchialy mourut quelque temps après. On l'avait surnommé Fartax, qui veut dire teigneux en langue turque, parce qu'effectivement il l'était, et que c'est la coutume des Turcs de se donner des noms qui expriment leurs vertus et leurs vices : cela vient de ce qu'ils n'ont entre eux que quatre noms de familles, qui appartiennent à la maison ottomane, et tous les autres, qui bien souvent ne connaissent pas leur

origine, en prennent comme je viens de dire.

Uchialy avait été forçat sur les galères du Grand-Seigneur, dont il fut l'esclave quatorze ans, et à l'âge de trente-quatre ans il se fit renégat pour pouvoir se venger d'un Turc qui lui avait donné un soufflet étant à la chaîne. Il se fit si bien remarquer par sa valeur dans les premières guerres où il servit, que sans passer par les moindres emplois, dont les favoris même du Grand-Seigneur ne sont pas exempts, il fut fait roi d'Alger, et depuis général de la mer, qui est la troisième charge de tout ce grand empire. Il étais Calabrois de naissance, et à la religion près, fort homme de bien, et assez humain pour ses esclaves. Il en avait pour lors trois mille, qui furent partagés suivant son testament entre le Grand-Seigneur, qui hérite d'ordinaire de ceux qui meurent, et les renégats qu'il avait avec lui. Pour moi j'échus en partage à un renégat vénitien, nommé Azanaga, qu'Uchialy avait fait esclave comme il était matelot, et il devint si agréable à son maître, qu'il était un de ceux qu'il aimait le plus : mais c'était un des plus cruels renégats qu'on ait jamais vu.

Cet Azanaga devint extrêmement riche, et fut aussi fait roi d'Alger. J'y fus mené avec les autres esclaves, et j'eus quelque sorte de joie de me trouver si près de l'Espagne, me persuadant

déjà que je trouverais à Alger quelques moyens plus sûrs qu'à Constantinople pour me sauver. Car enfin je ne perdais point l'espérance ; et quand ce que j'avais projeté ne réussissait pas, je songeais à m'en consoler, et à trouver d'autres inventions. Je passais la vie de cette sorte, renfermé dans une prison que les Turcs appellent bains ou étuves, où ils mettent les esclaves chrétiens, tant ceux qui appartiennent au roi, que ceux de quelques particuliers, et d'autres aussi qu'on appelle esclaves du conseil, qui travaillent aux ouvrages publics, ou à d'autres choses. Ces derniers ont bien de la peine à ravoir leur liberté, parce que n'ayant point de maîtres particuliers, ils ne savent à qui s'adresser pour traiter de leur rançon. Quelques-uns, parmi le peuple, mettent, comme j'ai dit, leurs esclaves dans ces bains, surtout quand ils se sont rachetés, pour les tenir en sûreté jusqu'à ce que leur rançon soit venue. Les esclaves du roi ne sont plus employés à aucun travail, non plus que ceux-ci, quand ils ont une fois traité de leur rançon, si ce n'est que leur argent soit trop long à venir ; car, en ce cas-là, on les envoie au bois avec les autres, ce qui est extrêmement pénible, pour les obliger d'écrire avec plus d'empressement. Pour moi je me trouvai parmi ceux qui se doivent racheter ; car dès que l'on sut que j'étais of-

ficier, il me fut inutile de me faire pauvre : je fus considéré comme un homme de conséquence, et on me mit au nombre des esclaves de rançon, avec une chaîne qui faisait plutôt voir que je traitais de ma liberté, qu'elle n'était la marque de mon esclavage.

Je passai ainsi quelque temps dans ces bains, avec quantité d'autres esclaves, qui n'étaient plus retenus que comme moi ; et quoique nous fussions souvent pressés par la faim, et de beaucoup d'autres misères, cependant rien ne nous affligeait tant que les cruautés barbares qu'Azanaga exerçait à toute heure contre les esclaves chrétiens. Il ne se passait point de jour qu'il n'en fît pendre ou empaler quelqu'un, et le moindre supplice était de leur faire couper les oreilles, et tout cela sur si peu de sujet, que les Turcs mêmes jugeaient bien qu'il ne le faisait que pour le seul plaisir de le faire, et parce qu'il était né sanguinaire et cruel.

Un seul soldat espagnol, nommé Saavedra, trouva moyen d'adoucir cette humeur barbare, et quoiqu'il eût tenté toutes choses imaginables pour se sauver, jusqu'à en faire de si prodigieuses, que les Turcs en parlent incessamment, jamais il ne le fit battre, ni ne lui en dit la moindre parole. Pour nous, nous étions dans des frayeurs continuelles qu'il ne le fît empaler, et il le crai-

gnit plus d'une fois lui-même. Si je n'appréhendais d'être trop long, je vous raconterais quelques tours de ce Saavedra, que je suis assuré qui vous divertiraient; mais il est temps de reprendre mon histoire.

Un More, riche et considérable, avait sa maison tout proche de notre prison, et ses fenêtres, qui ne sont chez les Mores que de petites lucarnes, avec des jalousies serrées et épaisses, regardaient dans la cour du bain. Il arriva un jour, qu'étant dans cette cour sur une terrasse, où je m'exerçais à sauter avec trois de mes compagnons, tout le reste ayant été envoyé au travail, je levai par hasard les yeux vers ces fenêtres, et j'y vis paraître un mouchoir attaché au bout d'une canne: au mouvement de la canne, qui semblait nous appeler, un de mes compagnons alla pour la prendre, mais en même temps on la retira en la remuant de côté et d'autre, comme quand on branle la tête pour dire non; l'esclave revint à nous, et on baissa de nouveau la canne avec le même mouvement que la première fois; un autre alla aussitôt faire l'épreuve, et il lui arriva la même chose qu'au premier; le troisième tenta aussi l'aventure, qui lui succéda de la même sorte; j'allai enfin éprouver ma fortune comme les autres, et sitôt que je fus au-dessous des fenêtres, la canne tomba à mes pieds: je dénouai

le mouchoir avec impatience, et j'y trouvai dix petites pièces qui valent environ dix de nos réales. Vous jugez bien quelle fut ma joie de trouver ce secours dans la misère où j'étais, et de voir encore que c'était à moi qu'on faisait le présent.

Je revins sur la terrasse, et, regardant du côté de la fenêtre, je vis une main extrêmement blanche, qui la fermait, ce qui me fit juger que c'était une femme de cette maison qui nous faisait cette libéralité. Nous la remerciâmes tous d'une grande révérence à la manière des Turcs, baissant la tête et le corps, et les bras croisés sur la poitrine. De là à quelque temps, nous vîmes paraître au même endroit une petite croix de roseau que l'on tira aussitôt, et nous ne doutions presque plus que ce ne fût une esclave chrétienne qui venait de nous faire du bien; néanmoins, la blancheur du bras, avec un bracelet que nous y avions vu, nous fit croire que c'était plutôt une chrétienne renégate que son maître avait épousée, les Mores estimant beaucoup plus ces femmes que celles de leur pays; mais nous nous trompions dans toutes nos conjectures, comme vous allez voir dans la suite.

Depuis ce jour là, nous nous entretenions à toute heure de l'agréable aventure qui nous était arrivée, et nous avions tout le long du jour les

yeux attachés sur la bienheureuse fenêtre, dont nous recevions une si agréable assistance; mais on fut quinze jours sans l'ouvrir, et, quelques soins que nous prissions de nous informer s'il y avait dans cette maison quelque chrétienne renégate, nous ne pûmes apprendre autre chose, si ce n'est que la maison appartenait à Agimorato, More de grande considération, qui avait été gouverneur de la Plata, ce qui est parmi eux une des premières charges.

Un jour que nous y pensions le moins, et que nous étions encore tous quatre seuls dans le bain, nous vîmes tout d'un coup reparaître la canne et le mouchoir : nous fîmes la même épreuve que l'autre fois, et toujours avec le même succès; la canne ne se rendit qu'à moi, et il y avait dans le mouchoir quarante écus d'or d'Espagne, avec une lettre écrite en arabe et une grande croix au bas de la lettre. Nous retournâmes sur la terrasse, d'où nous fîmes notre remercîment ordinaire; et après que j'eus fait signe que je lirais le papier, la main disparut, et on ferma promptement la fenêtre. Cette bonne fortune, dans le fâcheux état où nous étions, et dans un pays si barbare, nous donna une joie extrême et de grandes espérances; mais comme aucun de nous n'entendait l'arabe, nous étions fort embarrassés pour savoir ce qui était dans la lettre, ne sachant

à qui nous adresser pour ne nous point commettre, ni notre bienfaitrice aussi. Cependant la curiosité d'apprendre une chose qui, selon toute apparence, me devait faire connaître pourquoi on faisait choix de moi plutôt que de mes compagnons, m'obligea de me fier à un renégat de Murcie, qui me témoignait beaucoup d'amitié; mais je ne le fis qu'après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour l'engager au secret, ce que je fis en lui donnant une attestation qu'il était homme de bien, qu'il avait toujours servi et assisté les chrétiens, qu'il avait dessein de s'enfuir à la première occasion qu'il en trouverait, qui sont des manières de certificats que les renégats prennent des esclaves quand ils veulent repasser chez les chrétiens. Je vous dirai, en passant, qu'il y en a qui en usent de bonne foi, mais d'autres le font seulement par adresse, et pour s'en servir dans les rencontres; car, quand ils vont pirater, si par hasard ils tombent entre les mains des chrétiens, ils se tirent d'affaire par le moyen de ces certificats, qui justifient que leur intention était de demeurer parmi eux, et que c'est pour cela qu'ils viennent en course avec les Turcs; et ils se sauvent ainsi d'une mort inévitable, faisant semblant de se réconcilier avec la religion chrétienne, sous le voile d'une feinte abjuration; après quoi ils vivent en liberté sans

qu'on ose les inquiéter, et ils ne trouvent pas plutôt l'occasion favorable qu'ils repassent en Barbarie.

Le renégat que je viens de dire avait une attestation semblable de tous mes compagnons; et si les Mores l'avaient surpris avec cela, il aurait été brûlé tout vif. Ayant donc pris mes précautions avec lui, et sachant qu'il parlait arabe, et le savait écrire, je le priai, sans m'ouvrir davantage pour l'heure, de me lire ce papier, que je dis que j'avais trouvé dans un trou de notre chambre. Il l'ouvrit et le regarda quelque temps, et, après l'avoir lu deux ou trois fois, il me dit que si j'en voulais l'explication mot pour mot, je lui donnasse du papier et de l'encre; ce que je fis, et l'ayant traduit sur le-champ: Voilà, dit-il, ce que signifie cette lettre arabe, sans qu'il y manque une parole; je vous avertis seulement que Lela Marien veut dire vierge Marie, et Alla, Dieu. Voici ce qu'il y avait écrit, et qui ne sortira jamais de ma mémoire:

« Lorsque j'étais encore enfant, une femme esclave de mon père m'apprit en notre langue la prière des chrétiens, et me dit plusieurs choses de Lela Marien. Cette esclave mourut, et je sais qu'elle n'alla point dans le feu éternel, mais avec Dieu, car je l'ai vu deux fois de-

puis qu'elle est morte, et elle m'a dit que je m'en allasse chez les chrétiens voir Lela Marien, qui m'aime beaucoup. J'ai vu de cette fenêtre quantité de chrétiens; mais sans te flatter, pas un ne m'a paru chevalier que toi. Je suis jeune et assez belle, et en état d'emporter de grandes richesses avec moi : regarde si tu veux entreprendre de m'emmener. Il ne tiendra qu'à toi que je sois ta femme, et si tu ne le veux pas, je ne m'en mets point en peine, parce que Lela Marien me donnera bien un mari. C'est moi-même qui ai écrit cette lettre, et je voudrais bien te pouvoir avertir que tu ne te dois fier à aucun More, parce qu'ils sont tous traîtres. Pour ne pas mentir, cela me donne beaucoup de peine, et je souhaiterais que tu ne te découvrisses à personne, car si mon père a quelque connaissance de ceci, je suis perdue. J'ai mis un fil dans la canne, où tu pourras attacher la réponse; et si tu ne trouves personne qui sache écrire en arabe, dis-moi ce que tu voudras par signes, Lela Marien me le fera entendre. Je te recommande à Dieu et à elle, et encore à cette croix que je baise souvent, comme l'esclave m'a dit de le faire. »

Il n'est pas nécessaire, continua l'esclave, de vous dire combien cette lettre nous donna de joie et d'admiration. Le renégat, qui ne pouvait

croire que nous l'eussions trouvée par hasard, mais qu'elle avait été écrite exprès à quelqu'un de nous autres, nous pria de lui en dire la vérité, et de nous fier entièrement à lui, qu'assurément il hasarderait sa vie pour notre liberté. En disant cela il tira de son sein un petit crucifix, et jura tout en larmes par le Dieu que représentait l'image, et en qui il croyait de tout son cœur, malgré son infidélité, qu'il nous garderait le secret en tout ce que nous lui confierions; et d'autant plus qu'il voyait bien que nous pouvions tous recouvrer la liberté par le secours de celle qui nous écrivait, et qu'il aurait de la consolation de rentrer dans le sein du christianisme, dont il s'était malheureusement séparé. Le renégat nous parla avec tant de larmes et de si grandes marques de repentir, que nous ne balançâmes pas plus long-temps à lui découvrir la vérité, jusqu'à lui montrer la fenêtre dont nous avions reçu tant de bien. Il nous promit qu'il employerait toute son industrie pour savoir qui demeurait dans la maison; et il écrivit en même temps en arabe la réponse que je fis à la lettre de l'obligeante More, dont voici les popres termes, que j'ai très-bien retenus, comme tout ce qui m'est arrivé dans mon esclavage:

« Le vrai Alla vous conserve, madame, et la bienheureuse Lela Marien, qui est la mère de

Notre Sauveur, et qui vous met dans le cœur d'aller parmi les chrétiens, parce qu'elle vous aime. Priez-la vous même qu'il lui plaise de conduire le dessein qu'elle vous inspire : elle est si bonne, qu'elle ne manquera pas de le faire. Je vous promets de ma part, et de celle de mes compagnons, que nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour votre service, jusqu'à perdre la vie. Ne craignez point de m'écrire, et donnez-moi avis de tout ce que vous aurez résolu; je ne manquerai pas de vous faire réponse : nous avons ici un esclave chrétien, qui sait écrire en arabe, comme vous verrez par cette lettre. Pour ce qui est de l'offre que vous me faites, d'être ma femme quand nous serons chez les chrétiens, je la reçois de bon cœur et avec la dernière joie; et dès à présent je vous donne ma parole d'être votre mari, et je vous le jure en chrétien : vous savez qu'il tiennent mieux leurs promesses que les Mores. Le grand Alla et Lela Marien vous conservent! »

Deux jours après, lorsqu'il n'y avait personne dans le bain, j'allai sur la terrasse, et je n'y fus pas long-temps sans voir paraître la canne, à laquelle j'attachai ma réponse. Quelque temps après, notre étoile salutaire reparut, et je trouvai cette fois-là dans un mouchoir qui tomba à mes pieds plus de cinquante écus, qui

redoublèrent et notre joie et nos espérances. La même nuit, notre renégat nous vint trouver, pour nous apprendre que cette maison était à Agimorato, un des plus riches Mores d'Alger, et qui n'avait pour héritière de tout ce grand bien qu'une seule fille, qui, à ce qu'on disait dans la ville, était la plus belle personne de toute la Barbarie, et qui avait refusé des gens de la plus grande considération qui l'avaient fait demander en mariage; il nous dit aussi qu'elle avait eu une esclave chrétienne qui était morte: ce qui s'accordait avec tout ce qu'elle nous avait écrit. Nous consultâmes avec le renégat les moyens de nous sauver, et d'emmener la belle More; et avant que de rien conclure, nous résolûmes d'attendre encore une fois des nouvelles de Zoraïde; car ainsi s'appelle celle qui souhaite si ardemment d'être nommée Marie, ne pouvant rien arrêter ni faire rien sans elle. Cependant le renégat, qui nous vit bien résolus de nous sauver, nous dit que nous le laissassions faire, et qu'il en viendrait à bout, ou qu'il y perdrait la vie. Le bain ayant été quatre jours plein de gens, nous fûmes autant de temps sans voir la canne; le cinquième jour, que nous nous trouvâmes seuls, elle reparut, mais avec un mouchoir beaucoup plus plein qu'il n'avait encore été : on l'abaissa à l'ordinaire, seulement pour

moi, et je trouvai cent écus d'or, avec une lettre, que nous allâmes faire lire au renégat, qui se trouva avec nous. Voici ce qu'elle contenait :

« Je ne sais comment nous ferons pour nous en aller en Espagne; Lela Marien ne me l'a point dit, quoique je l'en aie fort priée. Tout ce que je puis faire, c'est de te donner quantité d'or, dont tu pourras racheter toi et tes compagnons, et l'un d'eux ira chez les chrétiens acheter une barque, dans laquelle il reviendra prendre les autres. Pour moi, je vais passer le printemps avec mon père, et tous nos esclaves, dans un jardin qui est à la porte de Barbason, sur le bord de la mer; tu pourras me prendre là une nuit, et m'emmener à la barque sans rien craindre. Mais, chrétien, souviens-toi que tu m'as promis d'être mon mari, car si tu y manques, je prierai Lela Marien de t'en punir. Si tu ne te fies à personne pour aller acheter la barque, rachète-toi promptement et vas-y toi-même : je sais bien que tu ne manqueras pas de revenir, étant cavalier et chrétien. Fais aussi en sorte de savoir où est notre jardin; cependant tu n'as qu'à te promener dans la cour quand le bain sera vide, et je te donnerai tant d'argent que tu voudras. Alla te garde! chrétien. »

Cette lettre ayant été lue, il n'y eut pas un de la compagnie qui ne s'offrît pour être racheté et

aller acheter la barque, avec promesse de revenir aussitôt. Mais le renégat dit qu'il ne consentirait point du tout qu'aucun sortît de captivité que nous ne le fussions tous ensemble, sachant par expérience qu'on ne garde pas fort scrupuleusement les paroles qu'on donne dans l'esclavage, et que déjà plusieurs fois des esclaves riches en ayant racheté quelque autre pour l'envoyer à Majorque ou à Valence, armer un esquif, y avaient été attrapés, et qu'on n'en voyait point revenir, la liberté étant un si grand bien que la crainte de la reperdre efface dans les plus honnêtes gens tout sentiment de reconnaissance. Pour confirmer ce qu'il disait, il nous raconta en peu de paroles ce qui venait tout fraîchement d'arriver à des gentilshommes chrétiens, qui était, sans mentir, l'accident le plus étrange dont on ait encore ouï parler dans ces endroits-là, qui sont si fertiles en aventures surprenantes. Mais pour bien faire, ajouta-t-il, donnez-moi l'argent que vous destinez pour la rançon d'un de nous autres, et j'achèterai une barque à Alger même, sous prétexte de vouloir trafiquer à Tetouan et sur les côtes; et de cette sorte, étant maître de la barque, sans qu'on me puisse soupçonner de rien, je me mettrai en état de vous délivrer, et de nous sauver tous ensemble; et cela sera d'autant plus facile, que si la Moresque

vous donne tout l'argent qu'elle a promis, vous pourrez vous racheter tous, et étant libres, vous embarquer en plein jour. Je ne vois, continua-t-il, en cela qu'une difficulté, qui est que les Mores ne permettent point aux renégats d'avoir des barques, mais seulement de grands vaisseaux pour aller en course, parce qu'ils se doutent bien, surtout quand c'est un Espagnol, qu'il n'achète point de barque que dans le dessein de s'enfuir. Mais je trouve un remède à cet inconvénient, en associant un More de Tanger à la barque et au profit des marchandises, et sous cette couverture je m'en rendrai bien maître, et j'achèverai facilement le reste.

Quoique nous crussions, mes compagnons et moi, qu'il était plus sûr d'envoyer acheter une barque à Majorque, comme nous le mandait Zoraïde, nous n'osâmes pourtant point contredire le renégat, de crainte de l'irriter, et qu'il n'allât découvrir notre dessein, et ce qui se passait avec Zoraïde, dont il aurait exposé la vie, qui nous était beaucoup plus chère que la nôtre. Nous mîmes donc tout entre les mains de Dieu, et nous confiâmes au renégat, par qui je fis écrire tout-à-l'heure à Zoraïde, que nous ferions tout ce qu'elle nous conseillait, en quoi il semblait que Lela Marien l'eût inspirée; que je lui donnais de nouveau ma parole d'être son mari, et

que l'affaire ne dépendait plus que d'elle. Le jour suivant, que le bain se trouva vide, Zoraïde nous donna à plusieurs fois mille écus d'or, avec un billet qui nous avertissait que le vendredi suivant elle irait au jardin de son père; qu'avant d'y aller elle nous donnerait encore beaucoup d'argent; que si nous trouvions qu'il n'y en eût pas assez, nous n'avions qu'à le lui dire, qu'elle nous en fournirait autant que nous en pourrions souhaiter, étant maîtresse de tout celui de son père, qui en avait tant, qu'il ne s'en apercevrait pas. Je donnai promptement cinq cents écus au renégat pour acheter une barque, et j'en mis huit cents entre les mains d'un marchand vénitien, qui me racheta du roi sur sa parole, promettant de faire payer l'argent au premier vaisseau qui viendrait de Valence. Il ne voulut pas payer ma rançon sur-le-champ, parce que le roi l'aurait soupçonné d'avoir cet argent il y avait long-temps, et qu'il l'avait retenu pour s'en servir; car enfin Azanaga était connu pour un homme rusé et malin, et de qui il fallait toujours craindre quelque supercherie. Le jeudi suivant, Zoraïde nous donna encore mille écus d'or, et nous fit savoir qu'elle allait le lendemain au jardin de son père, me priant que sitôt que je serais racheté, je fisse tout ce que je pourrais pour l'aller voir. Je lui répondis que je le

ferais, et que cependant elle eût soin de nous recommander à Lela Marien, avec les prières chrétiennes que lui avait apprises l'esclave. Je mis ordre aussitôt à traiter de la rançon de mes compagnons, afin qu'ils eussent la liberté de sortir du bain, et que me voyant seul libre, pendant que j'avais les moyens de les racheter, la crainte et le désespoir ne les tentât de faire quelque chose au préjudice de Zoraïde. Ce n'est pas que je les connusse assez pour croire que je me pouvais fier en eux; mais parmi tant de maux qu'on souffre dans l'esclavage, on a bien de la peine à conserver la mémoire des bienfaits, et de longues souffrances rendent un homme capable de tout; en un mot, je ne voulus point mettre cela au hasard sans nécessité. Je consignai donc tout l'argent qu'il fallait entre les mains du marchand, afin qu'il pût nous cautionner sûrement; mais je ne lui découvris rien de notre dessein, à cause du péril qu'il y avait.

Il ne se passa pas quinze jours, que le renégat n'achetât une barque capable de tenir trente personnes; et pour mieux couvrir son jeu, il fit un voyage à Sargel, qui est à cinquante lieues d'Alger, du côté d'Oran, où il se fait un grand trafic de figues sèches, et y alla encore deux ou trois fois avec le More Tagarin, qu'il avait associé. On appelle Tagarin, en Barbarie, les Mores

qui sont venus d'Arragon, et Mudecharès ceux de Grenade; et au royaume de Fez, ces Mudecharès sont appelés Elches; et c'est d'eux que le roi se sert particulièrement à la guerre. Dans ces voyages, le renégat ne manquait jamais en passant de jeter l'ancre dans une petite cale à une portée de mousquet du jardin d'Agimorato, et là, il s'exerçait avec les rameurs, ou à faire la zala, qui est une cérémonie de gens de mer, et à d'autres passe-temps de cette nature, ou à essayer, en se jouant, ce qu'il voulait bientôt exécuter. Il allait aussi au jardin de Zoraïde, demander du fruit, qu'Agimorato lui donnait de bon cœur, quoiqu'il ne le connût point. Son intention était, à ce qu'il m'a dit depuis, de parler à Zoraïde, et de lui dire que c'était lui dont j'avais fait choix pour l'emmener en Espagne; mais il n'en put jamais trouver l'occasion, parce que les femmes Mores ne se laissent voir ni aux Mores ni aux Turcs. Pour les chrétiens esclaves, elles n'en font pas de difficulté, et ne les souffrent même que trop librement. Pour moi, j'aurais été bien fâché que le renégat eût parlé à Zoraïde, car elle n'aurait pas manqué de s'alarmer en se voyant entre ses mains, les renégats ne leur étant pas moins suspects que les Mores mêmes.

Quand le renégat vit qu'il lui était si facile d'aller et de venir dans les côtes, qu'il pouvait

mouiller où il voulait, que le Tagarin, son associé se fiait entièrement à lui, et que je m'étais racheté, il me dit qu'il n'y avait plus qu'à chercher des gens de rame, et que je visse promptement ceux que je voulais emmener outre mes compagnons, afin qu'ils se tinssent prêts pour le vendredi suivant, qui était le jour qu'il avait résolu de partir. Je parlai aussitôt à douze Espagnols bons rameurs, et de ceux qui pouvaient plus librement sortir de la ville. Ce fut un grand hasard d'en trouver un si grand nombre dans le temps qu'il y avait vingt galères en mer, où était presque tout ce qu'il y avait de gens de rame. Mais heureusement pour nous, le maître de ceux-ci n'allait point en course cet été-là, parce qu'il était occupé à faire achever une galère qu'il avait sur les chantiers. Je ne dis autre chose à mes Espagnols, sinon que le vendredi suivant ils sortissent le soir l'un après l'autre, et qu'ils m'allassent attendre auprès du jardin d'Agimorato, jusqu'à ce que je m'y rendisse, les avertissant chacun en particulier que s'ils trouvaient là d'autres chrétiens, ils leur disent simplement que je leur avais ordonné de m'attendre en ce lieu-là. Après cela, je songeai à donner avis à Zoraïde de l'état de notre affaire, afin qu'elle se préparât, et ne fût pas surprise de se voir enlever, sans avoir appris que nous eussions une barque.

Je résolus donc de faire tous mes efforts pour lui parler ; et deux jours avant notre départ, j'allai au jardin sous prétexte de cueillir de la salade. La première personne que j'y rencontrai, fut Agimorato, qui me demanda en langage franc, qu'on parle par toute la Barbarie, et qui n'est qu'un mélange de diverses langues, ce que je cherchais dans son jardin, et à qui j'étais. Je répondis que j'étais esclave d'Arnaute Mami ; que je savais qu'il était particulièrement de ses amis, et que je venais cueillir une salade. Il me demanda aussi si j'avais traité de ma rançon, et combien mon maître demandait pour moi. Pendant ces demandes et ces réponses, Zoraïde, qui m'avait aperçu dès le commencement, entra dans le jardin, et sans faire de façon, comme j'ai déjà dit qu'elles n'en font point pour les chrétiens, elle vint trouver son père, qui l'appela lui-même sitôt qu'il la vit paraître.

Je ne saurais vous dire ce que je sentis quand je vis approcher la belle Zoraïde : elle me parut si charmante, que j'en fus ébloui, et faisant comparaison de tant de beauté et de la richesse de sa parure, avec le misérable état où j'étais, je ne pouvais croire que je fusse celui qu'elle voulait choisir pour son mari, ni que ce fût celle qui voulait suivre ma fortune. Elle avait sur la gorge, aux oreilles, et à sa coiffure, la

plus grande quantité de perles, et les plus belles que j'aie jamais vues : elle portait aux pieds, qu'elle avait nus à la manière du pays, une espèce de brodequins d'or, avec tant de diamans, qu'ils ne valaient pas moins de vingt mille ducats; elle avait aux bras des bracelets de même prix; les perles ne valaient pas moins aussi que le reste. Comme c'est un des plus grands ornemens des dames mores, il y en a plus parmi elles que dans toutes les autres nations; et le père de Zoraïde était en réputation d'avoir les plus belles d'Alger, et avec cela plus de deux cent mille écus d'or d'Espagne, dont il lui laissait entièrement la disposition. Vous jugez bien, messieurs, par les restes de beauté que Zoraïde a conservés, après tout ce qu'il lui a fallu souffrir de travail et de fatigue, si elle était belle avec une parure si éclatante, et dans un temps où elle n'avait pas la moindre inquiétude. Pour moi, je la trouvai encore plus belle qu'elle n'était richement parée; et me sentant plein de reconnaissance des biens que j'en avais reçus, je la regardai comme une personne qui descendait du ciel pour me donner du secours, et pour rendre ma vie heureuse.

D'abord que Zoraïde fut arrivée où était son père, il lui dit en sa langue que j'étais esclave d'Arnaute son ami, et que je venais chercher de

la salade; et elle se tournant de mon côté, me demanda en franc qui j'étais, et pourquoi je ne me rachetais point. Je me suis racheté, madame, lui dis-je, et mon maître m'estimait assez pour m'avoir fait acheter ma liberté quinze cents sultanins. En vérité, repartit Zoraïde, si tu avais été à mon père, je n'aurais pas consenti qu'il t'eût laissé aller pour deux fois autant; car, vous autres chrétiens, vous mentez en tout ce que vous dites, et vous vous faites pauvres pour affronter les Mores. Il y en a peut-être bien qui n'en font pas de scrupule, répondis-je; mais j'ai traité de bonne foi avec mon maître, et je traiterai toujours de même avec qui que ce soit au monde.

Et quand t'en vas-tu? dit Zoraïde. Je crois que ce sera demain, répondis-je, parce qu'il y a au port un vaisseau de France prêt à faire voile, et je me servirai de l'occasion. Et ne serait-il pas meilleur, dit Zoraïde, d'attendre un vaisseau d'Espagne, plutôt que de t'en aller avec des Français, qui ne sont pas amis de ta nation? Non, madame, répondis-je; s'il est pourtant vrai, comme on dit, qu'il arrive bientôt un vaisseau d'Espagne, je pourrai l'attendre, quoiqu'il fût bien plus sûr pour moi de partir dès demain; et j'ai même si grande envie de me voir dans mon pays, avec les personnes que j'aime,

que j'ai de la peine à me résoudre d'attendre une meilleure occasion. Tu es marié sans doute, dit Zoraïde, et tu souhaites de revoir ta femme? Je ne le suis pas, madame, répondis-je, mais j'ai donné parole de me marier sitôt que je serai dans mon pays. Et la dame à qui tu l'as donnée, est-elle belle? dit Zoraïde. Elle est si belle, répondis-je, que je ne saurais mieux vous apprendre ce qui en est ni la louer davantage, qu'en vous disant qu'elle vous ressemble beaucoup. Agimorato souriant en cet endroit : Tu n'es pas à plaindre, me dit-il, chrétien, si ta maîtresse ressemble à ma fille, qui n'a point de pareille dans tout le royaume; considère-la bien, et tu verras si je dis vrai. Le père de Zoraïde nous servait comme d'interprète dans cette conversation, car, pour elle, quoiqu'elle entendît assez cette langue, qui est si commune dans le pays, elle s'expliquait néanmoins beaucoup plus par signes qu'elle ne le faisait autrement.

Pendant que nous nous entretenions ainsi, nous vîmes venir un More, qui criait en courant que quatre Turcs avaient passé par-dessus les murailles du jardin, et qu'ils cueillaient le fruit, tout vert qu'il était. Agimorato se troubla à cette nouvelle aussi bien que sa fille; car les Mores craignent extrêmement les Turcs, et surtout les soldats, qui sont insolens, et qui les.

traitent avec le même empire que s'ils étaient leurs esclaves. Ma fille, dit Agimorato, rentre dans la maison, et te renferme jusqu'à ce que j'aie parlé à ces chiens. Pour toi, chrétien, me dit-il, prends de la salade autant que tu voudras, et Dieu te conduise en santé dans ton pays. Je lui fis une grande révérence, et il s'en alla chercher les Turcs, me laissant seul avec Zoraïde, qui fit semblant de retourner vers la maison; mais sitôt qu'elle vit que son père ne paraissait plus, elle revint sur ses pas, et me dit, les yeux pleins de larmes: Amexi, christiano, amexi? ce qui veut dire: Tu t'en vas donc, chrétien, tu t'en vas? Oui, madame, lui dis-je, mais je ne m'en irai point sans vous, tout est prêt pour vendredi; attendez-moi, je vous prie, et ne vous étonnez point quand vous nous verrez : je vous donne ma parole que je vous emmènerai chez les chrétiens. Je lui parlai de telle sorte, qu'elle entendit bien tout ce que je lui disais; et elle, appuyant sa main sur mon épaule, commença à marcher d'un pas tremblant vers la maison.

Pendant que nous allions de cette manière, nous rencontrâmes Agimorato, qui revenait après avoir parlé aux Turcs. Nous aperçûmes bien qu'il nous avait vus en cette posture, et je tremblais pour ma chère Zoraïde; mais elle, au

lieu de retirer son bras de dessus moi, s'approcha encore davantage, et, mettant sa tête contre mon estomac, se laissa aller comme si elle se fût évanouie, pendant que de mon côté je faisais semblant de ne la soutenir que malgré moi, et seulement pour la secourir. Agimorato courut promptement à nous, et voyant sa fille en cet état, lui demanda ce qu'elle avait; mais comme il vit qu'elle ne répondait point : Sans doute, dit-il, ma fille s'est évanouie de la frayeur que ces chiens lui ont faite; et en même temps il la prit entre ses bras. Zoraïde fit alors un grand soupir, et me dit, les yeux encore tout mouillés, va-t'en, chrétien, va-t'en. Pourquoi veux-tu qu'il s'en aille, ma fille? dit Agimorato : il ne t'a point fait de mal, et les Turcs se sont retirés; ne crains rien, il n'y a personne ici qui veuille te faire de déplaisir. Ces Turcs, dis-je à Agimorato, l'ont épouvantée; mais puisqu'elle veut que je m'en aille, il n'est pas juste que je l'importune : avec votre permission, ajoutai-je, je reviendrai ici quelquefois pour avoir de la salade, parce que mon maître n'en trouve pas de si bonne ailleurs. Tant que tu voudras, répondit Agimorato; ce que vient de dire ma fille ne regarde ni toi ni aucun des chrétiens; elle voulait dire que les Turcs s'en allassent; mais comme elle était un peu troublée, elle a pris l'un pour

l'autre, ou elle a voulu t'avertir qu'il est temps de cueillir tes herbes.

Ayant pris congé d'Agimorato et de Zoraïde, qui me fit voir en se retirant qu'elle se faisait une violence extrême, je visitai le jardin tout à mon aise; j'en remarquai les entrées et les sorties, et par où on pouvait attaquer la maison en cas de besoin, et tout ce qui pouvait servir à l'exécution de notre entreprise, et de là j'allai donner avis de tout à mes compagnons et au renégat. J'avoue que je n'étais pas sans impatience de me voir posséder tranquillement le cœur de la belle Zoraïde; mais je puis bien dire avec vérité que je me trouvais si sensible aux témoignages d'amitié que j'en recevais, que je ne souhaitais plus la liberté que pour me donner plus entièrement à elle, et que j'aurais consenti de demeurer toute ma vie dans l'esclavage plutôt que de l'abandonner.

Enfin le jour tant souhaité arriva, et nous eûmes tout le succès que nous pouvions espérer d'une entreprise si bien concertée. Le renégat alla sur le soir ancrer vis-à-vis du jardin d'Agimorato, et les Espagnols qui devaient ramer s'étant déjà cachés en divers endroits là autour, m'attendaient avec beaucoup d'inquiétude, mourant d'envie d'attaquer le vaisseau qu'ils voyaient devant eux, parce que n'ayant point connaissance

de notre dessein, ni que le renégat fût de nos amis, ils s'imaginaient qu'il ne fût plus question que de jouer des mains et d'égorger les Mores de la barque, pour s'en rendre maîtres et se sauver. J'arrivai quelque temps après avec mes compagnons, et sitôt qu'ils me virent ils se vinrent joindre à nous. Par bonheur les portes de la ville étaient déjà fermées, et il ne paraissait plus personne de ce côté-là. Comme nous fûmes tous assemblés, nous consultâmes ce qui serait meilleur, de commencer par enlever Zoraïde, ou de nous assurer des Mores qui ramaient dans la barque. Mais le renégat, survenant pendant cette délibération, nous dit qu'il était temps de mettre la main à l'œuvre : ces Mores étant la plupart endormis, et ne se tenant point du tout sur leurs gardes, il fallait se rendre maîtres de la barque, avant que d'aller prendre Zoraïde. Il nous y mena sur-le-champ; et ayant sauté le premier dedans, le cimeterre à la main :

Que pas un ne branle, s'écria-t-il en morisque, s'il ne veut perdre la vie! Les Mores, qui étaient gens de peu de courage, étonnés d'entendre parler leur patron de la sorte, ne firent seulement pas mine de courir aux armes, dont ils étaient d'ailleurs très-mal pourvus; et on les mit sans peine à la chaîne, les menaçant de les faire passer au fil de l'épée au moindre cri

qu'ils feraient. Une partie des nôtres demeura pour les garder; et le renégat servant de guide aux autres, nous allâmes au jardin d'Agimorato, dont ayant ouvert la porte, nous approchâmes la maison sans faire le moindre bruit et sans être aperçus de personne.

Zoraïde était à sa fenêtre qui nous attendait; et comme elle nous vit approcher, elle demanda tout bas si nous étions chrétiens. Je lui répondis qu'oui, et qu'elle descendît. Elle le fit aussitôt, ayant reconnu ma voix, et nous la vîmes paraître si belle, et si richement vêtue, que je ne sais à qui la comparer. Je lui pris la main, et la lui baisai; le renégat et mes compagnons en firent autant, et les autres firent ce qu'ils nous voyaient faire, croyant que c'était un remercîment de la liberté que nous procurait Zoraïde. Le renégat lui demanda si son père était au jardin; elle dit qu'oui, et qu'il dormait. Il faut l'éveiller, répliqua-t-il, et l'emmener avec nous. Non, dit Zoraïde, je ne veux pas qu'on touche à mon père en aucune façon; j'emporte avec moi tout ce qu'il y a dans la maison de bon à prendre, et il y en a bien assez pour vous rendre tous riches. Elle rentra aussitôt en nous recommandant le silence, et nous assurant qu'elle allait revenir, et à peine eus-je le loisir de prier le renégat qu'il ne se passât rien du tout contre

la volonté de Zoraïde, que nous la vîmes paraître avec un coffret plein d'écus d'or, dont elle était si chargée, qu'elle ne pouvait se soutenir.

Pendant cela, Agimorato s'étant éveillé, et entendant du bruit dans le jardin, se mit à la fenêtre; et comme il connut que c'était des chrétiens, il cria de toute sa force : Aux chrétiens! aux chrétiens! aux voleurs! aux voleurs! ce qui nous mit tous en confusion et en désordre. Mais le renégat, voyant le péril où nous étions, et combien il était important d'achever l'entreprise avant qu'on pût venir au secours, monta promptement dans la chambre d'Agimorato avec une partie de mes compagnons, pendant que je demeurai avec Zoraïde, qui venait de tomber entre mes bras presque évanouie. Nos gens firent si bien, que nous le vîmes revenir un moment après, emmenant avec eux le More, les mains liées, et un mouchoir dans la bouche.

D'abord que Zoraïde vit son père, elle mit la main sur les yeux pour ne le point voir; et lui l'ayant aperçue, fut bien étonné de la voir entre nos mains, ne sachant pas encore qu'elle s'y était jetée elle-même. Nous les emmenâmes de la sorte à la barque, où nos gens nous attendaient, tout effrayés, dans la crainte qu'il nous fût arrivé quelque chose. Il était environ deux heures de nuit quand nous entrâmes dans la bar-

que, où l'on ôta à Agimorato le mouchoir et les liens; et le renégat le menaça de le tuer s'il lui voyait ouvrir la bouche. Ce bon homme, regardant sa fille, commença à soupirer; mais il fut bien surpris de voir que je la tenais étroitement embrassée, et de ce qu'elle le souffrait sans faire la moindre résistance; et il mourait d'envie de lui en témoigner son ressentiment, si les menaces du renégat ne l'eussent obligé de se taire.

Cependant Zoraïde, qui vit qu'on commençait à ramer, pria le renégat de me dire que je l'obligerais beaucoup de faire rendre la liberté à son père et aux Mores qui étaient enchaînés dans la barque, et qu'elle se jetterait dans la mer plutôt que de souffrir qu'on emmenât captif un père qui l'aimait si chèrement, et pour qui elle avait aussi la dernière tendresse. Je consentis d'abord à ce qu'elle souhaitait; mais le renégat me faisant voir le danger qu'il y avait de délivrer des gens qui ne seraient pas plutôt libres qu'ils appelleraient du secours, et obligeraient ceux de la ville d'envoyer après nous quelques frégates légères qui nous auraient incontinent attrapés, nous demeurâmes tous d'accord, et Zoraïde même, à qui j'en fis voir la conséquence, de ne point délivrer les Mores que nous ne fussions sur les terres des chrétiens.

Ainsi, après nous être recommandés à Dieu, nous naviguâmes gaîment, à l'aide de nos bons rameurs, et prîmes la route de l'île Majorque, qui est la terre de chrétienté la plus proche. Mais s'étant levé un vent de nord, et la mer étant un peu grosse, il nous fut impossible de tenir cette route, et nous fûmes contraints d'aller terre-à-terre du côté d'Oran, non sans appréhension d'être découverts de Sargel, qui est sur cette côte à soixante milles d'Alger, ou de rencontrer quelque galiote de celles qui reviennent de charger à Tetouan. Quoique à dire vrai il n'y avait pas un de nous qui n'eût souhaité pour son intérêt propre, et pour celui de tous, de trouver quelque vaisseau chargé de marchandises, pourvu que ce ne fut pas un de ceux qui vont en course, car nous nous croyions assez forts pour le prendre et nous mettre ainsi en état d'achever sûrement notre voyage. Pendant tout ce temps-là, Zoraïde se cachait la tête entre mes mains, pour ne pas voir son père, et j'entendais qu'elle pria Lela Marien de nous donner du secours.

Nous avions bien fait trente milles, quand le jour, qui survint, nous fit voir que nous étions éloignés de terre de trois portées de mousquet, et qu'il ne paraissait personne qui nous pût faire craindre que nous eussions été découverts.

Nous ne laissâmes pas de nous élargir un peu en mer, la voyant moins agitée; et nous trouvant à deux lieues de terre, nous dîmes à nos Espagnols de ramer plus lentement, afin que nous mangeassions tous. Mais ils répondirent qu'il n'était pas temps de se reposer, et qu'ils mangeraient bien sans quitter les rames. Il se leva pour lors tout-à-coup un grand vent, qui nous obligea de nous mettre à la voile et de tirer vers Oran, faisant huit milles par heure, et n'ayant plus rien à craindre que la rencontre de quelque vaisseau corsaire. En même temps on donna à manger aux Mores, que le renégat consolait, les assurant qu'ils n'étaient point esclaves, et qu'on les mettrait bientôt en liberté; et comme il dit la même chose au père de Zoraïde :

Chrétiens, répondit-il, je pourrais me promettre toute autre chose de vous que la liberté; ne pensez pas que je sois assez simple pour croire qu'après vous être exposés à tant de périls pour me l'ôter, vous me la veuilliez rendre si libéralement et si vite, surtout me connaissant comme vous faites, et sachant que vous me la pouvez vendre bien cher; mais si vous la voulez mettre à prix tout-à-l'heure, je vous offre tout ce que vous voudrez pour moi et pour ma pauvre fille, ou seulement pour elle, qui m'est bien plus chère que mon bien et ma vie. Le bon homme,

en achevant de parler, se prit à pleurer avec tant d'abondance qu'il nous fit compassion; et Zoraïde s'étant tournée de son côté, et voyant son affliction, s'alla jeter à son cou, et ils commencèrent à pleurer ensemble avec tant de marques de tendresse et de douleur, que la plupart de nous en versèrent des larmes.

Agimorato cessant de pleurer, remarqua que Zoraïde était extrêmement parée, et aussi couverte de pierreries qu'elle l'aurait été dans un jour de fête. Qu'est-ce que ceci, dit-il, ma fille? hier au soir, avant la disgrâce qui nous est arrivée, je te vis avec tes habits ordinaires, et aujourd'hui, que nous avons sujet d'être dans la dernière affliction, je te vois parée de tout ce que j'ai pu trouver de plus beau et de plus rare dans tout le temps de ma bonne fortune? satisfais-moi là-dessus, je t'en prie, car cela m'étonne encore plus que la misère où je me trouve. Zoraïde, qui se trouvait embarrassée, ne sut que répondre à son père; et lui apercevant dans un coin de la barque la cassette de ses pierreries, qu'il avait laissée à Alger, lui demanda avec beaucoup de surprise par quelle aventure elle était entre nos mains, et ce qu'il y avait dedans.

Seigneur Agimorato, dit le renégat, prenant la parole pour Zoraïde, n'obligez point votre fille à vous répondre sur tant de choses; je vais

vous satisfaire en deux mots: Zoraïde est chrétienne, et c'est elle qui nous rend la liberté; elle vient avec nous de son consentement, et se trouve bien heureuse d'avoir embrassé une religion aussi pleine de vérité que la vôtre l'est de mensonges. Cela est-il vrai, ma fille? dit le More. Oui, mon père, cela est ainsi, répondit Zoraïde. Quoi! tu es chrétienne, reprit le More, et c'est toi-même qui as mis ton père au pouvoir de ses ennemis? Je suis véritablement chrétienne, répliqua Zoraïde; mais je ne vous ai point mis dans l'état où vous êtes; je n'ai jamais pensé à vous abandonner, ni à vous donner le moindre déplaisir, mais seulement à chercher un bien que je ne pouvais trouver parmi les Mores. Et quel est donc ce bien, ma fille? dit le bon homme. Demandez-le vous-même à Lela Marien, dit-elle, elle vous l'apprendra mieux que moi.

A peine le More eut-il ouï cette réponse, que sans rien dire il s'élança d'une incroyable vitesse la tête la première dans la mer, et il se serait perdu sans doute, si ses habits ne l'avaient quelque temps soutenu sur l'eau; nous eûmes le loisir de le prendre par sa veste, et nous le tirâmes à demi-noyé et sans sentiment; ce qui causa tant de douleur à Zoraïde, qu'elle se jeta sur le corps deson père, où, fondant en larmes, elle ne fit pas moins de plaintes et de regrets que

s'il eût été mort. Il revint enfin au bout de deux heures, par les soins que nous en prîmes; et le vent s'étant changé, nous tournâmes du côté de la terre, craignant bien d'y être jetés, et tâchant de nous en garantir à force de rames. Mais la fortune, nous guidant mieux que nous ne le pensions, nous fit arriver à une cale qui est à côté d'un petit cap ou promontoire que les Mores appellent de la Cava-Rumia, qui veut dire la mauvaise femme chrétienne, parce qu'ils tiennent par tradition que Florinde, fille du comte don Julien, qui fut cause de la perte de l'Espagne, y est enterrée; le mot Cava signifiant en leur langue mauvaise femme, et Rumia, chrétienne. Ils croient aussi que c'est un mauvais présage d'être obligé de se mettre à l'abri dans ce lieu-là, et ils ne le font jamais que par nécessité: mais ce fut pour nous un port assuré qui nous garantit de la tempête, dont la mer irritée nous menaçait. Nous mîmes incontinent des sentinelles à terre, et, sans abandonner les rames, nous fîmes un léger repas, priant Dieu de bon cœur de conduire un dessein que nous avions si bien commencé.

Zoraïde, qui souffrait extrêmement dans son cœur de voir son père et ceux de son pays attachés, nous pria instamment de les mettre à terre, ce que nous lui promîmes de faire avant que de

partir, ne voyant plus rien à craindre dans un lieu si dépeuplé et si désert. Le ciel ayant en même temps exaucé nos prières, le vent changea, et la mer devint tranquille; nous détachâmes les Mores, et contre leur espérance nous les mîmes à terre. Et comme nous voulûmes faire descendre le père de Zoraïde qui était déjà entièrement remis: Pourquoi pensez-vous, chrétiens, nous dit-il, que cette méchante créature souhaite de me voir en liberté? croyez-vous que ce soit par un sentiment d'amour et de pitié qu'elle ait pour moi? non, non, ce n'est que la honte qu'elle a de me voir témoin de ses mauvais desseins. Et ne vous imaginez pas qu'elle ait changé de religion, pour croire que la vôtre soit meilleure que la sienne, mais parce qu'elle sait bien que les femmes ont plus de liberté chez vous que parmi les Mores. Infâme, ajouta-t-il, se tournant vers Zoraïde, pendant qu'un autre et moi le tenions de crainte de quelque emportement, fille indiscrète et dénaturée, que cherches-tu? où vas-tu aveugle? ne vois-tu point que tu te jettes entre les bras de nos plus dangereux ennemis? Va, misérable! je me repens de t'avoir donné la vie: que l'heure en soit à jamais maudite, aussi bien que tous les soins que j'ai pris de t'élever.

Comme je vis que le More n'était pas près de

finir, je le fis promptement mettre à terre, où il ne fut pas plutôt qu'il recommença ses malédictions avec plus de fureur qu'auparavant, demandant à Mahomet qu'il priât Dieu de nous abîmer; et, quand il vit que nous ne pouvions presque plus l'entendre, parce que la barque était déjà bien éloignée, il s'arracha les cheveux et la barbe, se roulant par terre avec tant de marques de désespoir, que nous en craignions tous quelque chose de funeste.

Cependant, la tendresse qu'il avait pour Zoraïde, remettant un peu le calme dans cet esprit égaré, ou lui-même voulant tenter toutes sortes de voies, il cria de toute sa force: Retourne, ma chère fille, retourne! je te pardonne tout: laisse à tes ravisseurs ces richesses qui sont déjà à eux, et viens consoler un père qui t'aime et qui va mourir dans ce désert si tu l'abandonnes. Zoraïde, qui l'entendait et qui était vivement touchée, pleurait à chaudes larmes sans pouvoir dire une parole. Néanmoins, faisant effort sur elle-même: Mon père, répondit-elle, je prie Lela Marien, qui m'a fait chrétienne, de vous donner de la consolation. Alla m'est témoin que je n'ai pu m'empêcher de faire ce que j'ai fait; les chrétiens ne m'y ont nullement forcée, mais je n'ai pu résister à Lela Marien, qui me pressait incessamment d'achever ce que j'avais com-

mencé ; et je vous assure, mon cher père, que c'est une bonne action dont vous ne devez point avoir de déplaisir.

Quand Zoraïde parlait de la sorte, nous ne voyions déjà plus son père ; et nous trouvant désormais sans inquiétude, nous naviguions avec plaisir par un vent qui nous faisait espérer de nous voir à la pointe du jour suivant sur les côtes d'Espagne. Mais notre joie ne fut guère de durée ; et peut-être que les malédictions que le More avait données à sa fille firent leur effet. Nous trouvant en pleine mer, environ trois heures de nuit, voguant à voile déployée, et les rames attachées, parce que le vent était propre, nous vîmes proche de nous, à la clarté de la lune, un vaisseau rond, qui venait à toutes voiles en traversant, et il était déjà si près de nous, que nous fûmes contraints de caler pour éviter sa rencontre, comme aussi dans le vaisseau ils tinrent fortement le gouvernail pour nous laisser passer. Ils nous demandèrent en même temps qui nous étions, d'où nous venions, et quelle était notre route ; et nous ayant fait ces demandes en français, le renégat ne voulut pas qu'on répondît, nous assurant que c'était des corsaires français qui pillaient indifféremment amis et ennemis. Ainsi passant outre sans rien dire, et laissant le vaisseau au-dessus du vent, nous fû-

mes bien étonnés qu'ils nous tirèrent deux volées de canon, apparemment chargés de chaînes, dont la première coupa notre grand mât par la moitié, qui tomba avec la voile dans la mer, et l'autre donna dans les flancs de la barque, et la perça de part en part, sans blesser personne. Mais nous, qui sentîmes que nous coulions à fond, demandâmes du secours à ceux du vaisseau, leur criant qu'ils nous vinssent prendre, parce que nous périssions. Ils baissèrent aussitôt les voiles, et jetant la chaloupe en mer, ils vinrent douze Français avec le mousquet et la mèche allumée, et voyant que la barque enfonçait, ils nous reçurent avec eux, en nous reprochant que nous nous étions mis en cet état-là par notre incivilité.

A peine fûmes-nous entrés dans le vaisseau, que les corsaires, après s'être informés de tout ce qu'ils voulaient savoir, nous dépouillèrent comme si nous eussions été leurs ennemis capitaux: ils nous prirent tout, à la réserve de la cassette, où étaient les pierreries, que le renégat jeta dans la mer sans que personne s'en aperçût. Ils otèrent aussi à Zoraïde les bracelets qu'elle avait aux pieds et aux mains; et je confesse que je craignis plus d'une fois qu'ils ne passassent à des violences plus étranges; mais heureusement ces gens-là, tout brutaux qu'ils sont, n'en veulent qu'au

butin, dont ils sont si insatiables, qu'ils nous auraient pris jusqu'à nos habits d'esclaves, s'ils avaient pu s'en servir. Ce qui fut le plus à craindre, c'est qu'ils consultèrent entre eux s'ils ne nous jetteraient point tous à la mer, enveloppés dans une voile, parce qu'ayant dessein de trafiquer en quelques ports d'Espagne, sous la bannière d'Angleterre, ils appréhendaient que nous ne donnassions avis de leur larcin, et d'en être châtiés. Il y en eut beaucoup de cette opinion; mais le capitaine, à qui la dépouille de ma chère Zoraïde était tombée en partage, dit qu'il était content de sa prise, et qu'il ne songeait plus qu'à passer pendant la nuit le détroit de Gibraltar, et aller sans s'arrêter jusqu'à la Rochelle, d'où il était parti. Ce qui ayant été approuvé de tous, le jour suivant ils nous donnèrent leur chaloupe avec le peu de vivres qu'il fallait pour le reste de notre voyage, étant déjà proches des terres d'Espagne, dont la vue nous donna tant de joie que nous en oubliâmes toutes nos disgrâces.

Il était environ midi quand ils nous descendirent dans la chaloupe, avec deux barils d'eau et un peu de biscuit; et le capitaine, touché de je ne sais quelle pitié pour Zoraïde, lui donna, en la quittant, jusqu'à quarante écus d'or, et ne voulut jamais permettre que les soldats prissent ses habits, qui sont les mêmes qu'elle a présen-

tement sur elle. Nous prîmes congé d'eux, en les remerciant et témoignant moins de déplaisir que de reconnaissance; et pendant qu'ils s'élargirent en mer, suivant la route du détroit, nous voguâmes en diligence vers la terre, qui nous servait de guide, et dont nous nous vîmes si proches au coucher du soleil, que nous aurions pu aborder avant que la nuit fût fort avancée. Mais parce qu'il n'y avait plus de lune, que le temps était couvert, et que nous ne connaissions point le pays, nous n'osâmes hasarder de gagner la terre, contre le sentiment de la plupart des nôtres, qui disaient, et non sans raison, qu'il valait mieux donner contre un rocher, loin de toute habitation, que de s'exposer à la rencontre des corsaires de Tetouan, qui courent la nuit toutes ces côtes.

De ces avis opposés il s'en forma un troisième, et nous résolûmes d'approcher peu à peu de terre, et de descendre d'abord que nous en trouverions l'occasion, et que la mer serait assez tranquille pour nous le permettre; et commençant à ramer, nous arrivâmes sur le minuit au pied d'une haute montagne, qui n'était pas si proche de la mer que nous ne pussions débarquer commodément. Nous descendîmes sur le sable; et baisant tous la terre avec des larmes de joie, nous rendîmes grâces à Dieu du favorable

secours qu'il nous avait donné dans le voyage. Ensuite nous ôtâmes nos provisions de la chaloupe, et la tirâmes à terre; et ne pouvant achever de croire que nous fussions en terre des chrétiens, ni assez en sûreté, nous montâmes, tant que nous pûmes aller, dans la montagne. Le jour étant venu, nous allâmes jusqu'au plus haut pour voir si nous ne découvririons point de village, ou quelques cabanes de pêcheur; mais ne voyant ni maisons ni chemins, ni même pas le moindre sentier, tant loin que nous pussions porter la vue, nous avançâmes au-dedans des terres, ne pouvant nous imaginer que nous fussions long-temps sans trouver quelqu'un qui nous apprît où nous étions. Ce qui me fâchait le plus était de voir ma chère Zoraïde à pied dans un pays si rude; car bien que je la prisse quelquefois sur mes épaules, cela la délassait moins que la crainte de me charger ne la fatiguait; et elle aimait bien mieux marcher et que je lui donnasse la main.

Après avoir fait près d'un quart de lieue de cette sorte, nous ouïmes le son d'une petite clochette, qui nous fit croire qu'il y avait là auprès quelque troupeau, et regardant de tous côtés, nous vîmes un berger au pied d'un liége, qui, dans le plus grand repos du monde, accommodait un bâton avec un couteau. Nous l'appelâmes; il se

leva aussitôt, et tournant la tête, et ayant, à ce que nous avons su depuis, aperçu le renégat et Zoraïde vêtus en Mores, il s'enfuit d'une vitesse incroyable dans un bois, croyant avoir tous les Mores de Barbarie à ses trousses, et criant de toute sa force : aux Mores! aux Mores! aux armes! aux armes! Cela nous mit un peu en peine; mais considérant que tout le canton s'alarmerait au cri du berger, et que la cavalerie de la côte ne manquerait pas de nous venir reconnaître, nous fîmes prendre au renégat, au lieu de sa veste, une casaque de captif d'un des nôtres qui demeura en chemise, et nous recommandant à Dieu, nous suivîmes la route du berger, attendant à toute heure que la cavalerie vînt fondre sur nous. Au bout de deux heures la chose arriva comme nous l'avions pensé.

A peine étions-nous entrés dans la plaine, à la sortie d'une grande étendue de broussailles, que nous vîmes quelque cinquante cavaliers qui venaient à nous au petit galop, et que nous attendîmes sans nous émouvoir. Ils furent bien étonnés, en arrivant, de trouver, au lieu des Mores qu'ils cherchaient, une petite troupe de chrétiens misérables et en désordre; et nous ayant demandé si ce n'était point nous qui, par hasard, avions causé l'alarme, je répondis qu'oui, et je me préparais à en dire davantage, lorsqu'un

de mes compagnons reconnaissant le cavalier qui avait fait la demande, m'interrompit en s'écriant: Hé! Dieu soit loué, qui a eu la bonté de nous adresser si bien? car, si je ne me trompe, nous sommes dans la province de Velez de Malaga; et vous, monsieur, si ma captivité ne m'a point fait perdre la mémoire, vous êtes Pierre de Bustamante, mon cher oncle?

A cette parole, le cavalier se jeta promptement à terre, et vint embrasser le jeune homme: Oui, mon cher neveu, lui dit-il, oui, mon enfant, c'est moi-même; et c'est bien toi que j'ai tant de fois pleuré, comme mort, avec ta mère et toute ta famille, qui auront une joie extrême de te revoir : nous avions enfin appris que tu étais à Alger, et je me doute bien, à voir ton habit et ceux de tes compagnons, que vous vous êtes tous sauvés par quelque voie extraordinaire. Cela est vrai aussi, répondit le captif; Dieu aidant, nous vous en ferons l'histoire.

D'abord que les cavaliers surent que nous étions des chrétiens esclaves, ils descendirent tous de cheval, et chacun offrit le sien pour nous mener à Velez de Malaga, qui était encore à une lieue et demie. Quelques-uns d'eux allèrent prendre la barque pour la mener à la ville; les autres nous prêtèrent la croupe de leurs chevaux, et Bustamante emmena Zoraïde en trousse. En cet

équipage nous fûmes reçus avec joie de tout le peuple de la ville, qui, ayant déjà été averti, sortit au-devant de nous. Ils ne s'étonnèrent pas de voir des esclaves libres et des Mores esclaves, parce que les habitans de ces côtes sont accoutumés à voir des choses semblables ; mais ils furent surpris de la beauté de Zoraïde, à qui, dans ce moment, la fatigue du chemin et la joie de se voir parmi les chrétiens, donnaient des couleurs si vives et tant d'éclat, que je puis bien dire sans flatterie que je n'ai jamais rien vu de si beau, et qu'elle attira les yeux et l'admiration de tout le monde. Tout le peuple nous accompagna à l'église, où nous allâmes descendre pour remercier Dieu des grâces qu'il nous avait faites ; et je me ressouviens que Zoraïde n'y fut pas plutôt entrée, qu'elle s'écria qu'elle voyait là des visages qui ressemblaient à celui de Lela Marien. Nous lui dîmes que c'étaient ses images, et le renégat lui fit entendre, autant qu'il le put, pourquoi elles étaient là, afin qu'elle ne manquât pas de leur rendre la même vénération que font les chrétiens.

Zoraïde, qui a l'esprit vif, comprit aisément ce que lui dit le renégat, et fit voir dans une dévotion naïve, et à sa manière, une si véritable piété, que tous ceux qui la ragardaient en pleuraient de joie. En sortant de l'église, on nous

donna des logemens en divers endroits de la ville, et l'esclave, neveu de Bustamante, nous emmena, le renégat, Zoraïde et moi, dans la maison de son père, qui était un homme assez à son aise, et qui nous reçut avec autant d'affection qu'il en témoignait à son fils même. Après avoir demeuré six jours entiers à Velez, le renégat ayant fait tout ce qu'il crut nécessaire pour sa sûreté, alla à Grenade pour rentrer dans l'église par le moyen de l'inquisition, et chacun des autres prit le parti qu'il lui plut. Zoraïde et moi demeurâmes seuls avec le secours qu'elle tenait de la libéralité du corsaire français, dont j'employai une partie à acheter cette monture pour soulager Zoraïde. Et lui servant de père et d'écuyer, nous allons voir si mon père est encore vivant, et si quelqu'un de mes frères a trouvé la fortune plus favorable que moi, qui ne crois pas, après tout, avoir lieu de me plaindre, puisqu'elle m'a donné l'affection de Zoraïde, dont j'estime la beauté et la vertu plus que toutes les richesses du monde. Mais je voudrais bien pour l'amour d'elle, être en état de la consoler des pertes qu'elle a faites, et qu'elle n'eût pas lieu de se repentir d'avoir abandonné tant de biens, et un père qui l'aimait chèrement, pour accompagner un misérable. Au reste, c'est une chose admirable que la patience qu'elle a témoignée

dans toutes les peines que nous avons souffertes et dans tous les accidens qui nous sont arrivés, et le désir ardent qu'elle a de se voir chrétienne est encore plus admirable que tout le reste. Aussi, quand je ne lui serais point obligé autant que je le suis, sa seule vertu me donnerait pour elle toute l'estime et la considération que je lui dois par reconnaissance, et je ne m'engagerais pas moins à la servir et à l'honorer toute ma vie. Cependant, dans la joie que j'ai d'être à elle, je ne suis pas sans inquiétude de n'être point assuré si je trouverai dans mon pays quelque coin pour la retirer, mon père étant sans doute mort, mes frères dans des emplois qui les éloignent du lieu de leur naissance, sans compter que la fortune ne les aura peut-être pas mieux traités que moi. Messieurs, voilà mon histoire. Je voudrais bien avoir pu vous la conter aussi agréablement qu'elle est pleine de rares aventures; mais je n'ai point d'art pour faire valoir les choses, et j'ai presque oublié ma langue dans un pays où j'ai été obligé d'en apprendre une autre. Je crains bien aussi de vous avoir ennuyés par la longueur de ce récit, mais il n'a pas dépendu de moi de le faire plus court, et j'en ai même retranché plusieurs circonstances.

compagnés d'une belle demoiselle, pour qui non-seulement les portes des châteaux doivent être ouvertes, mais les rochers doivent s'éloigner ou se dissoudre, et les montagnes se séparer ou s'aplanir pour lui faire passage : entrez donc, monsieur, dans ce paradis, où vous trouverez des astres dignes du soleil que vous y amenez; la valeur et les armes dans leur éclat, et la beauté au plus haut degré d'excellence.

L'auditeur, surpris du discours de don Quichotte, se mit à le considérer attentivement; il admirait sa mine et son air, et il allait commencer tout de nouveau à le considérer, quand Luscinde, Dorothée et Zoraïde, qui avaient ouï parler à l'hôtesse de la beauté de la jeune demoiselle, vinrent pour la recevoir, et lui firent toutes sortes d'honnêtetés et de caresses. Don Fernand, Cardenio et le curé, lui firent aussi leurs civilités, et en accablèrent de telle sorte l'auditeur, qu'il n'avait pas le loisir de se reconnaître; si bien, qu'étonné et confus de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre en si peu de temps, il entra dans l'hôtellerie, faisant de grandes révérences à droite et à gauche sans savoir que répondre. Il jugeait pourtant bien que c'étaient là des gens de condition; mais le visage, l'action, l'habillement et les manières de don Quichotte, le démontaient, et il ne savait pres-

que à quoi s'en tenir. Après de grands complimens de part et d'autre, ils arrêtèrent tous ensemble que les dames coucheraient toutes en même chambre, et que les hommes demeureraient au-dehors, comme leurs protecteurs et leurs gardes; à quoi consentit l'auditeur, qui s'accommoda du lit de l'hôte avec celui qu'il faisait porter.

D'abord que l'esclave avait jeté les yeux sur l'auditeur, il avait senti dans le cœur de secrets mouvemens, qui lui disaient que c'était son frère; et dans la joie que lui donnait cette aventure, ne voulant pas s'en fier à son pressentiment, il demanda à un des valets quel était son maître. Le valet répondit que c'était le licencié Jean Perès de Viedma, et qu'il avait ouï dire qu'il était des montagnes de Léon. Par cette réponse, l'esclave achevant de se confirmer dans l'opinion que c'était son frère, et celui qui avait voulu s'attacher à l'étude, il tira à part don Fernand, Cardenio et le curé, et les assura que l'auditeur était son frère; qu'il avait appris de ses gens qu'il était auditeur dans les Indes, en l'audience du Mexique, et que la jeune demoiselle était sa fille, de qui la mère était morte en la mettant au monde. Là-dessus il les pria de lui dire comment il ferait pour se découvrir, et s'il ne fallait point qu'il tentât auparavant s'il en

serait bien reçu, parce que dans l'état où il se trouvait, l'auditeur aurait peut-être quelque honte de l'avouer pour son frère. Je vous prie, messieurs, dit le curé, laissez-moi faire cette épreuve; j'ai bonne opinion du succès, et je vois bien à l'air de monsieur l'auditeur qu'il n'a pas ce sot orgueil qui fait mépriser ceux que la fortune persécute. Avec tout cela, dit l'esclave, je voudrais bien ne me présenter pas tout d'un coup, et il me semble qu'il serait meilleur de le pressentir, et de le préparer adroitement à me voir. Encore une fois, répliqua le curé, si vous voulez vous fier à moi, je ne doute point que vous n'ayez satisfaction, et vous me ferez plaisir de me donner cette occasion de vous rendre service. Le souper de l'auditeur étant servi, il se mit à table, et don Fernand, ses compagnons, le curé et Cardenio, lui tinrent compagnie, quoiqu'ils eussent déjà soupé, pendant que les dames faisaient aussi compagnie à sa fille, qui alla souper dans l'autre chambre, où l'esclave entra, sous prétexte de servir de truchement à Zoraïde.

Au milieu du repas, le curé s'adressant à l'auditeur: Monsieur, dit-il, j'ai eu autrefois à Constantinople, étant esclave, un compagnon de ma mauvaise fortune, qui portait même nom, et je vous assure que c'était un brave homme, et un

des meilleurs officiers qui fût dans l'infanterie espagnole; mais le pauvre homme n'eut guère moins de malheur qu'il avait de mérite. Et comment s'appelait cet officier, monsieur? demanda l'auditeur. Ruis Perès de Viedma, répondit le curé, et il était des montagnes de Léon. Il me raconta un jour une chose assez particulière de lui et ses frères qu'il avait : il disait que son père, craignant de dissiper son bien, par son humeur trop libérale, l'avait partagé entre lui et ses trois enfans, en leur donnant des conseils qui faisaient bien voir qu'il était homme de bon sens, et qu'il connaissait le monde; mon compagnon choisit le parti de la guerre, où il se fit si bien reconnaître en peu de temps par sa valeur, qu'on lui donna une compagnie d'infanterie, et il était en passe de se voir bientôt mestre-de-camp; mais, par un malheur incroyable, il perdit sa fortune en perdant sa liberté dans cette grande journée de Lepante, où tant d'esclaves la recouvrèrent; pour moi, je la perdis à la Goulette, et après divers événemens nous nous trouvâmes sous un maître à Constantinople. De là il vint à Alger, où il lui arriva des choses tout-à-fait surprenantes, et qui semblent avoir quelque chose de miraculeux. En cet endroit le curé raconta succinctement l'histoire de l'esclave et de Zoraïde, que l'auditeur écoutait avec une attention ex-

trême, et il finit où les Français prirent la barque, et, après avoir dépouillé les Espagnols, laissèrent son compagnon et Zoraïde dans une pauvreté extrême, ajoutant qu'il n'avait pas eu de leurs nouvelles depuis, et qu'il ne savait s'ils étaient arrivés en Espagne, où si les corsaires ne les avaient point menés en France.

Le capitaine, qui n'était pas éloigné, entendait tout ce que disait le curé, et observait en même temps tous les mouvemens de l'auditeur, qui, voyant que le curé ne parlait plus, fit un grand soupir; et les yeux pleins de larmes : Ah! monsieur, lui dit-il, vous ne savez pas quelle nouvelle vous m'avez apprise, et combien elle me touche! ce brave soldat que vous dites, est mon aîné, qui, plein d'une généreuse ambition, prit le parti des armes, qui est une des professions que nous proposa mon père; pour moi, je choisis celle des lettres, où Dieu, mes soins et mes veilles m'ont fait monter à la dignité d'auditeur; et notre cadet est au Pérou, où il s'est extrêmement enrichi. Ce qu'il a envoyé à mon père et à moi, surpasse de beaucoup l'argent qu'il avait eu pour son partage, et il a même mis mon père en état de satisfaire cette libéralité qui lui est si naturelle. Pour ce pauvre bon homme, il vit encore, et prie incessamment le ciel de ne le point retirer qu'il n'ait eu

la consolation de revoir encore une fois l'aîné de ses enfans, dont il n'a pas eu la moindre nouvelle depuis qu'il partit pour l'armée. Et sans mentir, il y a lieu de s'étonner qu'un homme sage comme mon frère ait été si long-temps hors de sa maison sans donner avis à un père, qui l'aime, de l'état où il se trouve, et sans témoigner d'inquiétude de celui de sa famille. Assurément si nous eussions été informés de sa disgrâce, il n'aurait pas eu besoin de cette merveilleuse canne qui lui a rendu la liberté; mais que je crains qu'il l'ait reperdue avec ces corsaires! et qui sait si ces malheureux ne se seront point défait de lui pour assurer leur larcin et pour cacher leurs brigandages? Cette pensée va troubler tout le plaisir que je prenais dans mon voyage, et je ne saurais plus avoir de véritable joie. Ah! mon cher frère, si je pouvais apprendre où vous êtes, je n'épargnerais rien pour faire cesser votre misère, et je suis assuré que mon pauvre père donnerait tout pour vous délivrer. O Zoraïde! aussi libérale que belle, qui pourra jamais vous récompenser du bien que vous avez fait à mon cher frère? et que j'aurais de joie si je voyais finir vos malheurs par un heureux mariage, et si je pouvais avoir l'avantage de contribuer à vous rendre tous deux contens! L'auditeur dit ces paroles avec tant de sentimens de

douleur et de tendresse, que tous ceux qui étaient présens en furent extrêmement touchés.

Le curé, voyant que son dessein avait si bien réussi, ne voulut pas laisser plus long-temps l'auditeur dans le triste état où il le voyait : il se leva de table, et allant prendre d'une main Zoraïde, que suivirent Dorothée, Luscinde, et la fille de l'auditeur, il prit de l'autre main en passant celle de l'esclave : Essuyez vos larmes, monsieur, lui dit-il, vous avez devant vous ce cher frère, et cette aimable belle-sœur que vous souhaitez tant de voir : voilà le capitaine Viedma, et voici la belle More à qui il est redevable de tant de choses : vous voyez le misérable état où les Français les ont réduits ; cela ne se peut être fait que pour vous donner matière d'exercer votre générosité. L'esclave courut aussitôt pour embrasser son frère, qui, l'ayant un peu considéré, et achevant de le reconnaître, lui jeta les bras au cou, et s'attachant l'un à l'autre étroitement, ils versèrent tant de larmes, que toute la compagnie ne put s'empêcher d'en répandre aussi. Il n'est pas aisé de redire tout ce que se dirent les deux frères : il faut s'imaginer ce que d'honnêtes gens qui s'aiment peuvent sentir dans une pareille occasion. Ils se racontèrent en peu de mots leurs différentes aventures, et à chaque parole se donnèrent toutes

les marques d'amitié imaginables. Tantôt l'auditeur laissait son frère pour embrasser Zoraïde, à qui il faisait mille offres obligeantes, et retournait aussitôt embrasser son frère; la fille de l'auditeur et la belle More ne pouvaient non plus se quitter quand elles se furent une fois embrassées, et par tant de témoignages de tendresse qu'ils se donnaient les uns aux autres, ils tirèrent de nouveau des larmes des yeux de toute la compagnie.

Don Quichotte, de son côté, regardait tout cela avec attention, sans rien dire, et attribuait en lui-même tous ces différens événemens aux chimères de sa chevalerie errante. Après que les deux frères se furent embrassés à plusieurs reprises, ils en firent quelques excuses à la compagnie, qui leur fit voir la part qu'elle prenait a leur joie. Les complimens finis de part et d'autre, l'auditeur arrêta avec le capitaine qu'il l'accompagnerait à Séville, pendant qu'on donnerait avis de son retour à leur père, afin qu'il s'y rendît pour être au baptême et aux noces de Zoraïde, parce que l'auditeur était obligé de continuer son voyage, pour ne pas perdre l'occasion d'une flotte qui partait dans un mois pour les Indes. Enfin tout le monde avait un plaisir extrême de la joie que recevait l'esclave d'avoir si heureusement rencontré son frère, et on ne se

lassait point de le lui témoigner; mais comme il était fort tard, ils allèrent chercher à reposer pour le reste de la nuit. Don Quichotte s'offrit de faire la garde du château, afin qu'il ne fût pas surpris par quelque géant, ou quelque autre brigand de cette nature, envieux du grand trésor de beautés qu'il enfermait. Ceux qui le connaissaient l'en remercièrent, et apprirent à l'auditeur ce que c'était que le chevalier de la Triste-Figure, dont il ne reçut pas peu de plaisir, et il fit ensuite un compliment sérieux à don Quichotte pour lui et pour sa fille. Le seul Sancho se désespérait au milieu de la joie publique, de voir qu'on était si long-temps à se coucher, et en ayant enfin reçu la liberté de son maître, il se coucha plus à son aise que tous les autres sur le bât de son âne, qui lui coûtera bien cher tantôt, comme nous le verrons. Les dames retirées dans leur chambre, et les hommes s'accommodant comme ils purent, don Quichotte sortit de l'hôtellerie pour faire garde autour du château, comme il l'avait promis.

Tout était dans le silence, quand un peu devant le point du jour, les dames furent éveillées par une très-belle voix, qu'elles écoutèrent avec grande attention, surtout Dorothée, qui ne dormait pas il y avait déjà quelque temps, pendant que Claire Viedma, fille de l'auditeur, qui était cou-

chée à côté d'elle, dormait pour toutes deux. Il n'y avait qu'une voix seule, et tantôt on l'entendait dans la cour, et tantôt dans un autre endroit. Les dames étaient en peine de savoir ce que ce pouvait être que cette voix, quand Cardenio alla frapper à la porte de leur chambre, et leur cria : Mesdames, si vous ne dormez point, écoutez un jeune muletier qui chante à merveille. Nous l'écoutons, répondit Dorothée, et avec beaucoup de plaisir ; et voyant que la voix recommençait, elle s'y appliqua encore davantage, et elle entendit ces paroles :

Je suis un marinier d'amour,
Voguant sur cette mer si fameuse en orages ;
Sans connaître de port où se termine un jour
Ma course et mes voyages.

J'ai pour guide un astre brillant,
Dont je suis en tous lieux l'éclatante lumière ;
Le soleil n'en voit point de plus étincelant
En toute sa carrière.

Comme je ne sais point son cours,
Je navigue au hasard, incertain de ma course,
Attentif seulement à l'observer toujours,
Et sans autre ressource.

Mais souvent le jaloux destin,
Sous le voile fâcheux de quelque retenue,
Me fait sans guide errer du soir jusqu'au matin,
Le cachant à ma vue.

Bel astre si doux à mes yeux !
Ne cachez plus un feu si propre à mon voyage,
Si vous cessez de luire, en ces lieux périlleux,
Je vais faire naufrage.

En cet endroit de la chanson, Dorothée, qui avait toujours laissé dormir la belle Claire, voulut lui donner sa part du divertissement : elle la poussa deux ou trois fois, et l'ayant éveillée : Pardonnez-moi, lui dit-elle, ma belle enfant, si je vous éveille, c'est pour vous donner du plaisir, et vous allez entendre la plus agréable voix du monde. Claire, encore toute endormie, ne comprit pas bien ce que lui dit Dorothée, et le lui ayant fait répéter, et se trouvant plus éveillée, elle se mit à écouter; mais elle n'eut pas plutôt entendu la voix, qu'il lui prit un tremblement aussi violent que si elle eût eu la fièvre; et elle dit à Dorothée, en l'embrassant étroitement : Ah! ma chère madame, pourquoi m'avez-vous éveillée? il n'y avait rien de meilleur pour moi que de n'être point en état d'entendre ce malheureux musicien. Comment, ma chère fille, dit Dorothée, savez-vous bien que celui qui chante n'est qu'un muletier? Non, non, répliqua Claire, c'est un gentilhomme riche et de grande qualité, qui n'est pas ici sans dessein, et dont, à vous dire le vrai, je me trouve assez embarrassée. Dorothée fut toute surprise de ce discours, qu'elle

n'attendait pas d'une fille de cet âge, et lui répondit : Vous parlez d'une manière que je n'entends point, ma belle : expliquez-vous davantage, et dites-moi ce que c'est que ce malheureux musicien qui vous donne tant d'inquiétude; mais il me semble qu'il recommence à chanter, et il vaut bien la peine qu'on l'écoute; vous me direz après cela ce que je vous demande. Quand il vous plaira, dit Claire, et elle mit aussitôt ses deux mains sur ses oreilles pour s'empêcher d'entendre le musicien, qui chanta ce qui suit :

Mon cœur, ne perds point l'espérance,
Persévérons jusques au bout ;
L'amour est le maître de tout,
Et l'on devient heureux lorsque moins on y pense.

Et le triomphe et la victoire
Suivent un généreux effort ;
Il faut toujours tenter le sort,
Et pour les paresseux il n'est aucune gloire.

L'amour vend bien cher ses caresses ;
Mais peut-on les acheter moins ?
Qu'est-ce que du temps et des soins ?
Un moment de bonheur vaut toutes les richesses.

Le musicien ayant cessé de chanter, Claire recommença ses plaintes, et cela augmentant la curiosité de Dorothée, elle lui demanda ce qu'elle

lui avait promis de lui dire. En même temps la belle Claire embrassant étroitement Dorothée, et approchant sa bouche tout près de son oreille pour n'être pas entendue de Luscinde, qui était dans l'autre lit : Celui qui chante, dit-elle, est fils d'un grand seigneur d'Arragon, qui avait sa maison à Madrid, vis-à-vis celle de mon père. Je ne sais où ce jeune gentilhomme, qui n'était encore qu'écolier, me put voir, si ce fut à l'église ou ailleurs, car nos fenêtres étaient toujours bien fermées. Quoi qu'il en soit, il me vit, il devint amoureux de moi, et me le fit connaître autant qu'il put par une fenêtre qui regardait sur les nôtres, et dont je lui voyais verser tant de larmes, qu'il m'en faisait pitié. Je m'accoutumai à le voir, et je vins à l'aimer sans savoir ce qu'il me demandait. Entre autres signes que me faisait le pauvre garçon, il joignait les deux mains ensemble pour me faire entendre qu'il voulait se marier avec moi ; mais quoique cela me donnât de la joie, et que je le voulusse bien, étant sans mère, et presque toujours seule, je ne savais comment lui faire savoir mes sentimens. Ainsi je le laissai sans rien dire, et sans lui faire d'autre faveur, si ce n'est que quand mon père n'était pas au logis, je haussais la jalousie et me laissais voir, dont le pauvre garçon avait tant de contentement, qu'on eût dit qu'il en perdait l'esprit.

Le temps que mon père devait partir étant arrivé, je ne sais comment il l'apprit; ce ne fut de moi, car je ne pus trouver le moyen de le lui dire; mais il en tomba malade d'ennui, et le jour que nous partîmes, je ne pus jamais le voir pour lui dire adieu, tout au moins des yeux. Mais au bout de deux jours, comme nous entrions dans l'hôtellerie d'un village qui est à une journée d'ici, je le vis sur le pas de la porte en habit de muletier, si bien déguisé, que je ne l'aurais point reconnu si je ne l'avais toujours présent dans mon esprit. Je fus toute étonnée de le voir; mais j'en eus bien de la joie. Pour lui, il a toujours les yeux sur moi, si ce n'est devant mon père, de qui il se cache avec beaucoup de soin, sans faire le moindre semblant de me connaître. Je vous avoue que comme je sais qui il est, et que c'est pour l'amour de moi qu'il va ainsi à pied et qu'il souffre tant, je meurs d'ennui et je ne saurais le quitter de vue. Je ne devine point quelle intention il a, ni comment il a pu se dérober de chez son père, qui l'aime extrêmement, parce qu'il n'a que lui d'héritier, et qu'il est en effet fort aimable, comme vous en jugerez sans doute vous-même. Au reste, c'est lui-même qui fait tout ce qu'il chante; car il a beaucoup d'esprit, et j'ai ouï dire qu'il fait bien des vers. Mais, madame, il faut que je vous dise que toutes les fois que je

l'entends chanter, je ne sais où j'en suis, et je meurs de peur que mon père ne vienne à le reconnaître, et qu'il ne s'aperçoive de quelque chose. Cependant je n'ai jamais parlé à ce pauvre enfant en toute ma vie, et avec tout cela il me semble que je ne saurais vivre sans lui. Voilà, ma chère dame, tout ce que je puis vous dire de ce musicien, dont la voix vous a charmée; vous voyez bien que ce n'est pas un muletier, mais le fils d'un grand seigneur, comme je vous ai dit.

C'est assez, ma chère enfant, dit Dorothée en la baisant cent fois, c'est assez, ne vous inquiétez point. Pour moi, j'espère que tout ira bien, et des sentimens si raisonnables auront assurément une bonne fin. Hélas! madame, dit la belle Claire, quelle fin faut-il attendre, si son père est si riche, et si grand seigneur, qu'il croira sans doute que je suis trop au-dessous de son fils? il ne consentira jamais qu'il soit mon mari, et sans cela je n'y consentirai pas non plus pour toutes les fortunes du monde. Tout ce que je voudrais, c'est qu'il s'en retournât: peut-être que ne le voyant plus, et allant faire un voyage qui m'éloignera tant de lui, je me trouverai soulagée de la peine que je souffre, encore que je pense bien que cela ne servira pas à grand'chose. Je ne sais pas, pour moi, quel

démon s'en mêle, ni qui nous a mis à l'un et à l'autre ces pensées-là dans la tête, étant tous deux si jeunes, qu'en vérité je ne crois pas qu'il ait encore seize ans, et moi je n'en aurai que treize dans quelques mois, à ce que m'a dit mon père.

Dorothée ne put s'empêcher de rire voyant l'ingénuité de la pauvre Claire; et comme elle parlait en enfant: Dormons un peu, mon enfant, lui dit-elle, pour le peu qui reste de la nuit; le jour viendra, et il faut espérer que Dieu aura soin de toutes choses. Elles s'endormirent, et tout demeura en repos et en silence dans l'hôtellerie, hors la fille de l'hôtesse et Maritorne, qui, connaissant bien la faiblesse de don Quichotte, songèrent à se donner du plaisir en lui jouant quelque tour, pendant que le chevalier, tout armé et à cheval, ne pensait qu'à faire une garde exacte.

Il n'y avait dans toute la maison d'autre fenêtre qui regardât sur la campagne, qu'une ouverture dans la muraille, par où on jetait la paille pour l'écurie. De cet endroit, la fille de l'hôte et Maritorne aperçurent don Quichotte à cheval, appuyé languissamment sur sa lance, et poussant de temps en temps de dolens et profonds soupirs, comme s'il eût été près de rendre l'âme. O madame Dulcinée du Toboso! disait-il

d'une voix amoureuse et tendre ; dame souveraine de la beauté, comble de discrétion et de sagesse, trésor d'agrémens et de grâces, sacré dépôt de toutes les vertus, exemplaire, prototype de tout ce qu'il y a d'honnête et d'utile et de délectable au monde ! que penseriez-vous, à l'heure qu'il est, si vous voyez cet esclave de votre beauté, qui s'expose pour vous seule avec tant de périls et avec tant d'ardeur ? O toi ! luminaire inconstant, déesse aux trois visages, apprends-moi des nouvelles de ma dame. Je m'imagine qu'à l'heure qu'il est, tu la considères avec envie, pendant qu'elle se promène dans quelque riche galerie d'un de ses magnifiques palais, ou qu'appuyée sur un balcon doré, elle pense aux moyens de remettre le calme dans mon âme agitée, de quelle sorte elle doit finir mes inquiétudes et me rendre le repos ; en un mot, comment elle peut me rappeler d'une rigoureuse mort à une délicieuse vie, et sans intéresser sa gloire, récompenser mon amour et mes services. Et toi ! soleil, qui sans doute précipites ta course, non pas tant pour rendre le jour aux mortels que pour voir ce chef-d'œuvre des miracles, salue-la de ma part, je t'en prie, dès que tu la verras ; mais donne-toi bien garde de la baiser en la saluant, parce qu'elle est extrêmement réservée, et tu ne lui ferais pas moins

de honte que tu en reçus toi-même des mépris de cette ingrate et légère qui te fit tant suer à courir les plaines de Thessalie, ou les rives du Pénée : je ne me souviens pas bien lequel des deux.

Don Quichotte allait continuer cet éloquent discours, s'il n'avait été interrompu par la fille de l'hôtesse, qui l'appelant tout doucement, et faisant signe de la main, lui dit : Approchez-vous un peu d'ici, seigneur chevalier, je vous en prie. A cette voix, l'amoureux chevalier tourna la tête, et reconnaissant, à la clarté de la lune, qu'on l'appelait par le trou du grenier, qu'il prenait tout au moins pour une fenêtre à treillis d'or, comme en ont tous les fameux châteaux dont il avait l'imagination remplie, il s'alla mettre dans l'esprit, aussi follement que la première fois, que c'était la fille du seigneur du château, qui, charmée de son mérite et passionnée d'amour, le sollicitait encore d'apaiser son martyre. Dans cette pensée, ne voulant pas paraître incivil et farouche, il s'approcha de la fenêtre, où, voyant les deux jeunes créatures : En vérité, dit-il, ma belle demoiselle, vous me faites pitié de vous être si mal adressée, dans les sentimens amoureux qui vous possèdent, et n'en faites point de reproches à ce misérable chevalier errant, qui n'est plus maître de sa vo-

lonté, et que l'amour tient enchaîné depuis le moment qu'une autre s'est rendue maîtresse absolue de son âme. Pardonnez-moi, dis-je, mademoiselle, une chose dont je ne suis point coupable; retournez dans votre chambre, je vous prie, et ne me rendez point encore plus ingrat à force de faveurs. Mais si vous trouvez en moi quelque autre chose que l'amour qui puisse payer celui que vous me témoignez, demandez-le hardiment : je jure par les yeux de cette belle et douce ennemie dont je suis esclave, que je vous le donnerai sur l'heure, quand vous me demanderiez une tresse des effroyables cheveux de Méduse, la toison d'or, ou les rayons du soleil même. Ma maîtresse n'a pas besoin de tout cela, monsieur le chevalier, répondit Maritorne. Et de quoi donc, sage et discrète gouvernante? reprit don Qnichotte. Donnez-lui seulement une de vos belles mains, dit Maritorne, pour l'apaiser au moins en quelque façon, et soulager un peu l'ardeur qui l'a amenée en ce lieu-ci avec tant de danger, à l'égard de son père, que s'il en avait la moindre connaissance, il la hacherait en mille pièces. Ha! je voudrais bien l'avoir vu, repartit don Quichotte, et plût à Dieu! mais il s'en gardera bien, s'il n'a envie de faire la plus terrible et la plus malheureuse fin qu'ait jamais faite un père pour avoir mis insolemment la main

sur les membres délicats de son amoureuse fille.

Maritorne ne douta point que don Quichotte ne donnât sa main après le serment qu'il avait fait, et pensant aussitôt à ce qu'elle en devait faire, elle alla promptement quérir le licou de l'âne de Sancho, et retourna vite sur ses pas, dans le temps que le courtois chevalier s'était mis tout debout sur la selle de son cheval, pour atteindre jusqu'à la fenêtre où il voyait cette demoiselle passionnée de son mérite et de sa bonne mine. Il tendit la main de bonne grâce, en disant : Tenez, madame, voilà cette main que vous me demandez, ou plutôt ce fléau des méchans qui troublent la terre par leurs violences ; cette main, dis-je, que jamais aucune dame n'a eu l'avantage de toucher, non pas même celle qui peut disposer entièrement de mon corps et de mon âme ; je ne vous la donne pas pour la baiser, mais afin que vous admiriez l'entrelassement de ses nerfs, l'assemblage et la liaison de ses muscles, et l'enflure et la grosseur de ses veines ; par où vous jugerez quelle doit être la force d'un bras dont la main est si bien composée. Nous le verrons bien tout-à-l'heure, dit Maritorne ; et ayant fait un nœud coulant à l'un des bouts du licou, elle le jeta au poignet de don Quichotte, et attacha fortement l'autre bout au verrou de la porte. Le chevalier, qui sentait la

rudesse du cordon qui lui serrait les bras, ne savait que penser.

Il me semble, ma belle demoiselle, dit-il en se radoucissant, que vous avez plus d'envie de déchirer ma main que de la caresser: épargnez-la, de grâce: elle n'a point de part au tourment que je vous fais souffrir; il n'est pas juste que vous vous en vengiez sur une partie innocente; et si vous avez quelque mal de cœur, vous n'en devez pas demeurer là, et moi-même je me livre tout entier à votre ressentiment. Don Quichotte perdait en l'air un discours si galant, car sitôt que Maritorne le vit attaché de telle sorte qu'il ne pouvait plus se défaire, les deux demoiselles se retirèrent en crevant de rire. Le pauvre chevalier demeura donc debout sur son cheval, le bras tout entier dans le trou, et fortement attaché par le poignet, mourant de peur que Rossinante ne se détournât tant soit peu, et ne le laissât dans ce nouveau genre de supplice. Dans cette inquiétude il n'osait se remuer; à peine prenait-il haleine, tant il craignait de faire quelque mouvement qui impatientât Rossinante, car il savait bien que de lui-même il aurait demeuré tout un siècle dans la même posture. Après avoir été ainsi quelque temps, voyant que les dames n'y étaient plus, il commença à croire qu'il y avait de l'enchantement, comme

lorsqu'il fut roué de coups dans le même château par le muletier enchanté, et il maudissait mille fois l'imprudence qu'il avait eue de s'exposer une seconde fois, après avoir été si maltraité la première, étant un avertissement à tout chevalier errant qui éprouve une aventure sans en venir à bout, qu'elle doit être réservée pour un autre. Avec tout cela il ne laissait pas de tirer le bras de toute sa force, mais néanmoins par mesure et en tâtonnant, de crainte que Rossinante ne se remuât ; mais son adresse fut inutile, et tous ses efforts ne firent que le serrer davantage, de sorte que le pauvre homme était dans une grande angoisse, contraint de se tenir sur la pointe des pieds, et ne pouvant se mettre en elle sans s'arracher le poignet. Combien de fois souhaita-t-il en cet état-là cette tranchante épée d'Amadis, qui défaisait toutes sortes d'enchantemens! combien maudit-il sa mauvaise fortune, qui, privant toute la terre du secours de son bras, tant qu'il serait enchanté, le privait aussi lui-même des occasions d'acquérir de la gloire! combien de fois réclama-t-il le nom de Dulcinée du Toboso, et combien de fois appela-t-il son fidèle écuyer, qui, étendu sur le bât de son âne, et enseveli dans le sommeil, ne se souvenait seulement pas qu'il fût au monde! combien de fois aussi demanda-t-il du secours aux

sages Lirgande et Alquife, et combien de fois invoqua-t-il sa chère amie Urgande!

Enfin le jour le trouva en cet état, si désespéré, qu'il mugissait comme un taureau, et il était si persuadé de son enchantement, que lui confirmait encore l'incroyable tranquillité de Rossinante, qu'il ne douta plus que lui et son cheval ne dussent demeurer quelques siècles de la sorte, sans boire, manger, ni dormir, jusqu'à ce que le charme fût fini, ou qu'un plus savant enchanteur le vînt défaire.

Cependant le jour commença à paraître, et quatre cavaliers bien armés et en bon équipage ayant frappé à la porte de l'hôtellerie, don Quichotte, pour faire le devoir d'une bonne sentinelle, leur cria d'une voix fière et arrogante: Chevaliers ou écuyers, ou qui que vous puissiez être, vous n'avez que faire de frapper à la porte de ce château: ne voyez-vous pas bien qu'à l'heure qu'il est, ceux qui sont dedans reposent, et qu'on n'a pas accoutumé d'ouvrir les forteresses qu'après le soleil levé? retirez-vous, et attendez qu'il soit grand jour, et alors nous verrons si l'on peut vous ouvrir ou non. Hé! quel diable de forteresse ou de château est ceci, dit l'un des cavaliers, pour nous obliger à toutes ces cérémonies? si vous êtes l'hôte, faites-nous ouvrir promptement, car nous sommes pressés,

et nous ne voulons que faire donner l'avoine à nos chevaux pour suivre notre chemin.

Chevaliers, repartit don Quichotte, est-ce que j'ai la mine d'un hôte? Je ne sais de quoi vous avez la mine, répondit l'autre, mais je sais bien que vous rêvez d'appeler ceci un château. C'en est un, répliqua don Quichotte, et des meilleurs de toute la province; et il y a telle personne dedans, qui s'est vue le sceptre à la main et la couronne sur la tête. J'en croirais bien quelque chose, répondit le cavalier, car je m'imagine que c'est une troupe de comédiens, qui se voient souvent rois sur le théâtre; et il n'y a pas d'apparence qu'il y ait d'autre train dans un lieu si petit, et où l'on garde si bien le silence. Vous savez bien peu ce que c'est que le monde, repartit don Quichotte, puisque vous ignorez les miracles de la chevalerie errante.

Les cavaliers s'ennuyèrent enfin de la conversation, et commencèrent à frapper de si grande force, qu'ils éveillèrent tout le monde, et l'hôte vint ouvrir la porte; il arriva en même temps qu'une jument d'un des cavaliers s'en vint sentir Rossinante, qui, tout mélancolique et les oreilles basses, soutenait sans se remuer le corps allongé de son maître; et le cheval qui n'était pas de bois, quoiqu'il le parût, voulut à son tour s'approcher de la jument, qui lui faisait des ca-

resses; mais il ne se fut pas plutôt ébranlé, que les deux pieds glissèrent à don Quichotte, et il aurait tombé lourdement par terre, s'il n'avait été si bien attaché par le bras. Le pauvre homme sentit tant de douleur de cette terrible secousse, qu'il crut qu'on lui arrachait le poignet; car la violence du coup et le poids de son corps l'allongèrent si fort, qu'il touchait presque des pieds à terre, et cela lui causa une autre manière de supplice, parce que sentant qu'il s'en fallait si peu que ses pieds ne portassent à bas, il s'allongeait encore de toute sa force, comme ceux qui sont à l'estrapade, et augmentait lui-même son tourment.

CHAPITRE XL.

Suite des aventures inouïes de l'hôtellerie.

Aux cris épouvantables que fit don Quichotte, l'hôte tout effrayé ouvrit promptement la porte, et, suivi des cavaliers qu'il y trouva, alla voir ce que ce pouvait être. Maritorne, éveillée par les mêmes cris, et n'ayant pas de peine à deviner ce que c'était, se glissa doucement dans le grenier à la paille, et ayant détaché le licou, rendit la liberté au chevalier, qui tomba à terre à la vue des cavaliers et de l'hôte. Ils lui demandèrent le sujet qu'il avait de crier de la sorte : mais lui, se relevant prestement sans rien dire, sauta sur Rossinante, embrassa son écu, mit la lance en arrêt, et prenant une bonne partie du champ, revint au petit galop, et cria : Quiconque dit que j'ai été justement enchanté, ment faussement, et je lui en donne le démenti! et si madame la princesse de Micomicon me le veut permettre, je le défie, et l'appelle en combat singulier.

Les voyageurs furent fort surpris des paroles de don Quichotte; mais l'hôte leur ayant appris l'humeur du chevalier, ils ne s'y arrêtèrent pas

davantage, et demandèrent à l'hôte s'il n'avait point vu chez lui un jeune homme d'environ quinze ans, vêtu en muletier, en donnant toutes les marques que portait l'amant de la belle Claire. Il y a, répondit l'hôte, tant de gens de toute sorte dans l'hôtellerie, que je n'ai pas pris garde à celui que vous dites; mais l'un d'eux reconnaissant le cocher qui avait amené monsieur l'auditeur, s'écria qu'il était là sans doute, car voilà, dit-il, le cocher qui mène le carrosse qu'on nous a dit qu'il suivait: que l'un de nous, ajouta-t-il, demeure à la porte, pendant que les autres le chercheront dans la maison; il serait même bon qu'il y en eût un qui rodât autour de l'hôtellerie, afin qu'il n'échappe pas par-dessus les murailles. Cela fut trouvé bon, et fut exécuté.

Le jour étant déjà grand, et le bruit qu'avait fait don Quichotte ayant éveillé tout le monde, ils pensèrent à se lever, surtout Dorothée et la jeune Claire, qui n'avaient pu dormir, l'une pour être un peu troublée de savoir son amant si près d'elle, et l'autre, d'envie de le voir. Don Quichotte cependant, qui vit que les voyageurs ne faisaient pas grand cas de lui, et qu'aucun d'eux ne daignait seulement le regarder, était dans une colère extrême, et s'il n'eût craint de pêcher contre les ordonnances de la chevalerie,

après avoir donné sa parole, il les aurait attaqués tous quatre ensemble, et les eût bien obligés de lui répondre. Mais ne pouvant pas commencer une entreprise jusqu'à ce qu'il eût remis la princesse de Micomicon sur le trône, il prit patience malgré lui, et regarda faire les voyageurs. L'un d'eux, ayant rencontré le jeune garçon qu'ils cherchaient, dormant tranquillement à côté d'un muletier, il le saisit par le bras, et lui dit, en le tirant : En bonne foi, seigneur don Louis, je vous trouve dans un équipage bien digne de vous, et ce lit répond bien aux délicatesses où vous avez été élevé ! Le jeune garçon, encore tout assoupi, commença à se frotter les yeux ; et considérant tout à loisir celui qui le tenait, reconnut que c'était un des valets de son père, ce qui le surprit si fort, qu'il fut long-temps sans pouvoir dire une seule parole. Seigneur don Louis, continua le valet, tout ce qu'il y a à faire, c'est de prendre patience, et de retourner chez monsieur votre père, si vous ne voulez vous en voir bientôt défait ; car il n'y a guère autre chose à attendre de l'état où l'a mis votre fuite. Hé ! comment, répondit don Louis, mon père a-t-il su que je prenais ce chemin, et que je me suis ainsi déguisé ? Un écolier à qui vous aviez dit votre dessein, a tout découvert à monsieur votre père,

le voyant affligé comme il était : il nous a tout aussitôt envoyés après vous, ces trois cavaliers que vous voyez et moi, et nous sommes bien heureux de vous pouvoir remettre dans peu entre les mains d'un père qui vous aime tant. Oh ! il n'en sera que ce que je voudrai, répondit don Louis. Et qu'est-ce qui peut vous retenir ici, dit l'autre, sachant l'état où est monsieur votre père ?

Le muletier, auprès de qui don Louis était couché, ayant entendu toute cette conversation, en alla donner avis à don Fernand et aux autres, qui étaient déjà tout habillés, leur disant que le valet appelait le jeune homme monsieur, et qu'on le voulait emmener malgré lui. Cela joint à la belle voix qu'on leur avait dit qu'il avait, fit naître à toute la compagnie l'envie de savoir plus particulièrement qui il était, et de lui donner du secours, au cas qu'on lui voulût faire quelque violence ; et dans ce dessein ils allèrent tous à l'écurie, où ils trouvèrent le jeune garçon contestant encore avec le valet. Sur cela Dorothée sortant de sa chambre, et rencontrant Cardenio, lui conta en peu de mots ce qu'elle savait de Claire et du musicien, et lui, de son côté, lui apprit ce qui se passait entre don Louis et les gens de son père ; mais il ne le fit pas si secrètement que Claire, qui suivait Dorothée, ne l'en-

tendît, et elle en fut si troublée qu'elle pensa tomber de son haut. Heureusement Dorothée la retint, et l'emmena dans sa chambre, après que Cardenio l'eut assurée qu'il allait tâcher de remédier à tout. Les quatre hommes qui étaient venus chercher don Louis, étaient autour de lui dans l'hôtellerie, tâchant de lui persuader de partir sur-le-champ pour aller consoler son père; et sur ce qu'il disait qu'il ne s'en retournerait point qu'il n'eût fini une affaire qui lui importait de l'honneur et de la vie, et de son salut même, ils le pressaient de manière qu'ils lui faisaient bien connaître qu'ils étaient résolus de l'emmener à quelque prix que ce fût. Tous ceux qui étaient dans l'hôtellerie étaient déjà accourus à ce bruit, surtout Cardenio, don Fernand et ses cavaliers, l'auditeur, le curé, le barbier, et don Quichotte aussi, qui crut que pour l'heure le château n'avait pas besoin de garde. Cardenio qui savait l'histoire de don Louis, demanda aux valets de son père quelle raison ils avaient de le vouloir emmener, et pourquoi ils s'y opiniâtraient, puisqu'il n'en avait pas d'envie. La raison que nous avons, répondit un des valets, c'est afin de rendre la vie au père de ce gentilhomme, que son absence désespère. Il n'est pas ici question de cela, dit don Louis, ce sont mes affaires et non pas les vôtres : en un

mot, je retournerai s'il me plaît, et pas un de vous ne m'y saurait forcer. La raison vous y forcera, répondit le cavalier, et si elle ne peut rien sur vous, nous ferons notre devoir. Sachons un peu ce que c'est que cela dans le fond, interrompit l'auditeur. En même temps le cavalier, qui le reconnut, lui fit une grande révérence, et lui dit : Quoi ! monsieur, vous ne connaissez pas ce gentilhomme, dont le père a demeuré si long-temps vis-à-vis de chez vous ? mais il ne faut pas s'en étonner dans le bel état où il est. A ces paroles, l'auditeur le considéra quelque temps, et l'ayant reconnu, il lui dit en l'embrassant : Hé ! quelles enfances sont ceci, seigneur don Louis ? quel sujet si important a pu vous obliger à un déguisement si indigne de vous ? Mais voyant que don Louis avait les yeux pleins de larmes, et qu'il ne pouvait parler, il dit aux autres de s'arrêter ; et l'ayant tiré à part, il le pria de lui apprendre le sujet de sa venue.

Pendant que l'auditeur entretenait don Louis, on entendit un grand bruit à la porte de l'hôtellerie. Deux hommes qui y avaient couché cette nuit-là, voyant tous les gens de la maison occupés, voulurent s'en aller sans payer; mais l'hôte, qui pensait plus à son compte qu'aux affaires des autres, les arrêta sur le pas de la

porte, et leur demanda le paiement de leur dépense, avec tant d'emportemens et d'injures que les autres se crurent obligés de lui répondre à coups de poing, et ils le chargèrent effectivement de telle sorte, que le pauvre homme fut contraint de crier au secours. L'hôtesse et sa fille y accoururent; et comme elles virent qu'elles ne pouvaient rien faire, la fille qui avait vu en passant que don Quichotte était le moins occupé, revint sur ses pas, et lui dit : Seigneur chevalier, je vous supplie, par la vertu que Dieu vous a donnée, de venir secourir mon père, que deux méchans hommes assassinent. Très-belle demoiselle, répondit don Quichotte gravement et sans s'émouvoir, il m'est impossible, pour l'heure, de vous accorder ce que vous me demandez, parce que j'ai donné ma parole de n'entreprendre aucune aventure que je n'en aie achevé une autre à laquelle je me suis engagé : tout ce que je puis présentement pour votre service, c'est de vous donner un conseil : courez promptement dire à monsieur votre père qu'il se ménage et s'entretienne dans le combat le mieux qu'il pourra, sans se laisser vaincre, pendant que j'irai demander à la princesse de Micomicon la liberté de le secourir, et soyez assurée, si je l'obtiens, que je l'en retirerai mort ou vif. Et mort de ma vie! s'écria Maritorne qui était présente, avant

que votre seigneurie ait la permission que vous dites, mon maître ne sera-t-il pas dans l'autre monde? Trouvez bon, je vous prie, mes belles dames, que je l'aille demander, répondit don Quichotte, et quand je l'aurai une fois, il ne m'importe guère que le seigneur châtelain soit dans l'autre monde, je l'en tirerai en dépit de tous ceux qui s'y pourraient opposer, ou je ferai pour le moins telle vengeance de ceux qui l'y auront envoyé, que vous aurez lieu d'être satisfaites.

En disant cela, il s'alla jeter à genoux devant Dorothée, et, avec les termes les plus exquis de la chevalerie errante, il supplia très-humblement sa grandeur de lui permettre d'aller secourir le seigneur du château, qui se trouvait dans une nécessité pressante. La princesse lui en donna la permission, et le valeureux chevalier mettant l'épée à la main, et embrassant son écu, courut promptement à la porte de l'hôtellerie, où le combat s'échauffait toujours aux dépens de l'hôte; mais en arrivant, il s'arrêta tout d'un coup et demeura comme immobile, quoique Maritorne et l'hôtesse le harcelassent en lui demandant ce qui l'empêchait de secourir leur maître. Ce qui m'en empêche, dit don Quichotte, c'est qu'il ne m'est pas permis de tirer l'épée contre des écuyers; appelez Sancho Pança, qui est le mien,

c'est à lui qu'appartient cette vengeance. Voilà ce qui se passait à la porte de l'hôtellerie, où les gourmades tombaient dru et menu sur la tête de l'hôte, pendant que Maritorne, l'hôtesse et la fille enrageaient de la froideur de don Quichotte, et lui reprochaient sa poltronnerie. Mais laissons-les là, et allons savoir ce que don Louis répondit à l'auditeur, qui lui avait demandé le sujet de sa venue et de son déguisement.

Le jeune enfant, serrant fortement les mains de l'auditeur, en homme qui avait le cœur saisi, et versant abondamment des larmes : Monsieur, dit-il, je ne saurais vous dire autre chose, si ce n'est qu'ayant vu mademoiselle Claire, votre fille, lorsque vous vîntes dans notre voisinage, j'en devins éperdûment amoureux, et, si vous voulez bien que j'aïe l'honneur d'être votre fils, dès aujourd'hui même elle sera ma femme : c'est pour elle que j'ai quitté la maison de mon père, et que je me suis ainsi déguisé, et je suis résolu de la suivre partout, quoiqu'elle ne sache point que je l'aime, si ce n'est qu'elle l'ait reconnu quelquefois par mes larmes, car je n'ai jamais été assez heureux pour lui parler ; vous savez, monsieur, qui je suis, quel est le bien de mon père, et qu'il n'a point d'autres enfans que moi : si vous croyez que je puisse avec cela mériter votre alliance, rendez-moi promptement heureux, je

vous en supplie, en me recevant pour votre fils, et je vous servirai toute ma vie avec tout le respect et toute l'amitié imaginables; et si par hasard mon père avait quelque dessein contraire au mien, j'espère que le temps et la bonté de mon choix le mettront à la raison.

L'amoureux gentilhomme se tut après avoir parlé de la sorte; et l'auditeur, tout étonné et ne sachant quelle résolution prendre sur une chose si imprévue, lui répondit seulement qu'il ne s'inquiétât point, et que s'il pouvait obtenir des gens de son père qu'ils ne l'obligeassent point de partir ce jour-là, il songerait cependant aux moyens d'accommoder toutes choses. Don Louis prit les mains de l'auditeur, et les lui baisa malgré lui, les baigna de toutes ses larmes; ce qui attendrit entièrement le cœur de l'auditeur, qui, considérant d'ailleurs combien le parti était avantageux pour sa fille, aurait bien voulu faire ce mariage du consentement du père de don Louis, à qui il savait qu'il voulait acheter une grande charge à la cour. Le démêlé de l'hôte était fini pour lors, les raisons de don Quichotte, plutôt que ses menaces, ayant obligé les escrocs à payer leur dépense; les valets de don Louis attendaient aussi paisiblement la fin du discours de l'auditeur et la résolution de leur maître; en un mot, tout était tranquille ou l'allait devenir, quand le dia-

ble, qui ne dort jamais, fit entrer dans l'hôtellerie le barbier à qui don Quichotte avait ôté l'armet de Mambrin, et Sancho Pança le harnois de son âne. Le barbier menait son âne à l'écurie, et, ayant d'abord reconnu Sancho qui accommodait le bât du sien, il résolut de l'attaquer. Ah! monsieur le larron, dit-il en se jetant sur lui, je vous tiens enfin, et il faut me rendre tout-à-l'heure mon bassin, mon bât et tout l'équipage que vous m'avez volé. Sancho, qui se vit ainsi attaqué à l'improviste, et qui s'entendit dire des injures scandaleuses, saisit d'une main le bât que lui disputait le barbier, et de l'autre lui donna un si grand coup de poing, qu'il lui mit les mâchoires tout en sang; pour tout cela, le barbier ne lâchait point prise, mais il se mit à crier de telle sorte, que tous ceux qui étaient dans l'hôtellerie accoururent au bruit. Justice, au nom du roi! disait-il; ce voleur de grands chemins me veut assassiner, parce que je reprends ce qu'il m'a volé. Vous avez menti par la gorge, répliqua Sancho, je ne suis point voleur de grands chemins, et c'est de bonne guerre que monseigneur don Quichotte a gagné ces dépouilles.

Don Quichotte était lui-même témoin de la valeur de Sancho, et il avait une joie incroyable de voir avec quelle vigueur le bon écuyer savait attaquer et se défendre; il le tint toujours de-

puis pour un homme de courage, et résolut de l'armer chevalier à la première occasion, ne doutant point que l'ordre n'en tirât beaucoup d'avantage. Le barbier se défendait bien plus de la langue qu'à coups de poing, et disait, entre autres choses : Messieurs, ce bât est à moi, comme ma vie est à Dieu, et je le reconnais comme si je l'avais mis au monde! qu'ainsi ne soit, mon âne est là pour me démentir : qu'on le lui essaie, et s'il ne lui vient pas comme de la cire, que je passe pour un infâme ; mais ce n'est pas tout, car le même jour qu'il me fut volé, on me prit encore un bassin de cuivre tout neuf, qui n'avait jamais servi de sa vie, et qui valait, sans reproche, un bon écu. En cet endroit don Quichotte prit la parole, et se mettant entre les deux combattans, il mit le bât en place marchande, afin qu'il fût vu de tout le monde, jusqu'à ce que la vérité fût clairement reconnue.

Messieurs, dit-il, je suis bien aise que vous voyez vous-mêmes l'erreur de ce bon écuyer, qui appelle un bassin ce qui est, a été, et sera toujours l'armet de Mambrin, et je le lui ôtai dans un combat singulier, m'en rendant le maître par une conquête légitime; pour ce qui est du bât prétendu, je ne m'en mêle point : tout ce que j'ai à vous dire là-dessus, c'est qu'après que j'eus vaincu ce poltron, Sancho mon écuyer

me demanda permission de prendre le harnois de son cheval pour le mettre sur le sien ; je le lui permis, et il s'en accommoda ; mais comment ce harnois s'est changé en bât, c'est ce que je ne sais point, si ce n'est que ces sortes de transformations se voient fort communément dans la chevalerie errante ; et pour confirmer ce que je dis, Sancho, mon enfant, va quérir tout-à-l'heure l'armet que ce pauvre homme appelle un bassin. En bonne foi, monsieur, dit Sancho, si nous n'avons pas de meilleure preuve, nous pourrions bien perdre notre procès : l'armet de Mambrin est aussi bien un bassin, que le harnois de ce bon homme est un bât. Fais seulement ce que je t'ordonne, repartit don Quichotte ; il n'est pas croyable que tout ce qui se fait dans ce château soit toujours conduit par enchantement.

Sancho alla quérir le bassin, et don Quichotte le prenant : Voyez, dit-il, messieurs, comment il est possible que cet écuyer ose soutenir que ce n'est pas là un armet ? je jure, par l'ordre de chevalerie dont je fais profession, que c'est le même que je lui ai ôté, sans y avoir ajouté ni retranché la moindre chose. Oui, par ma foi, ce l'est, ajouta Sancho, et depuis que mon maître l'a en sa possession, il ne l'a porté qu'en une seule bataille, qui fut lorsqu'il délivra ces misérables

forçats; et en bonne foi, bien lui prit d'avoir ce bassin d'armet, car il lui garantit le chef de bien des coups de pierre en cette diabolique rencontre.

CHAPITRE XLI.

Où l'on achève de vérifier les doutes de l'armet de Mambrin et du bât de l'âne, avec d'autres aventures aussi véritablement arrivées.

Eh bien, messieurs, s'écria le barbier, quelle opinion avez-vous de ces honnêtes gens, qui ont l'effronterie de soutenir que c'est là un armet et non pas un bassin? A qui osera dire le contraire, dit don Quichotte, je ferai bien voir qu'il ment, s'il est chevalier, et s'il n'est qu'écuyer, qu'il a menti et rementi mille fois. Maître Nicolas, qui était là présent, voulut appuyer la folie de don Quichotte, et pousser le jeu plus loin pour augmenter le divertissement de la compagnie; et s'adressant au barbier: Monsieur le barbier, lui dit-il, ou qui que vous soyez, savez-vous bien que nous sommes de même métier vous et moi, qu'il y a plus de vingt ans que j'ai mes lettres d'examen, et que je connais fort bien tous les instrumens de barberie, du plus grand jusqu'au plus petit? j'ai aussi été soldat en ma jeunesse, et je sais fort bien ce que c'est qu'un armet, un morion, une salade, et toutes les choses qui sont du métier de la guerre, particulièrement pour ce qui regarde les armes des soldats;

et je vous soutiens, soit dit sans vous déplaire, que cette pièce qui est entre les mains de monsieur le chevalier, est si éloignée d'être un bassin de barbier, qu'il n'y a pas plus de différence entre le blanc et le noir, et que c'est un armet, qui n'est véritablement pas complet. Non assurément, répliqua don Quichotte, puisqu'il en manque la moitié, qui est la barbure. Est-ce que quelqu'un en doute? dit le curé, qui voyait bien l'intention de maître Nicolas. Cardenio, don Fernand et sa troupe assurèrent aussi la même chose.

L'auditeur, qui était un homme agréable, n'aurait pas manqué non plus de contribuer au passetemps, si l'affaire de don Louis ne lui eût donné à rêver; mais il la trouvait d'assez de conséquence pour mériter d'y penser, et il ne s'amusait pas à toutes ces plaisanteries. Hé! Dieu me soit en aide, dit alors le barbier en soupirant, comment est-il possible que tant d'honnêtes gens prennent un bassin pour un armet? en vérité, il y aurait de quoi étonner la meilleure université avec toute sa science; et puisque le bassin est un armet, ce bât pourra bien aussi être un harnois de cheval, comme monsieur vient de dire. Pour moi, dit don Quichotte, il me semble que c'est un bât; mais je vous ai déjà dit que je ne me mêle point d'en décider, et que ce soit bât ou harnois, il ne m'importe.

Seigneur don Quichotte, dit le curé, c'est à vous à régler ceci absolument, car, en matière de chevalerie, ces messieurs et moi vous cédons tout l'avantage, et nous nous en rapporterons à votre jugement. Vous me faites trop d'honneur, repartit don Quichotte, mais il m'est arrivé des choses si étranges dans ce château, deux fois que j'y ai logé en ma vie, que je n'oserais rien dire affirmativement de quoi que ce soit qui s'y rencontre, car je m'imagine que tout s'y fait par enchantement. La première fois que j'y suis venu, je fus cruellement fatigué par un More enchanté, et Sancho ne fut pas mieux traité de quelques poltrons de même trempe. Hier au soir, de fraîche date, je me trouvai pendu par un bras, et je demeurai en cet état près de deux heures, sans avoir jamais pu deviner d'où me venait cette disgrâce; et de vouloir me mêler à présent de débrouiller des choses si embarrassantes et si confuses, ce serait être téméraire. J'ai déjà dit mon sentiment pour ce qui est de l'armet, mais je ne hasarderai point de décider si c'est là un bât d'âne ou un harnois de cheval; cela vous appartient, messieurs. Peut-être que pour n'être pas armés chevaliers comme moi, les enchantemens ne pourront rien sur vous, et vous jugerez plus sainement de tout ce qui se passe en ce château, les objets vous paraissant

réellement ce qu'ils sont, et non pas comme ils me paraissent.

Le seigneur don Quichotte dit fort bien, reprit don Fernand, c'est à nous à régler la contestation; et pour y procéder avec ordre et dans les formes, je vais prendre le sentiment de chacun de ces messieurs en particulier, et ce sera la pluralité des voix qui en décidera. Tout ceci était une grande matière de divertissement pour ceux qui connaissaient l'humeur de don Quichotte; mais les autres le prenaient pour une grande folie, principalement les gens de don Louis, don Louis même, et trois nouveau-venus qui ne faisaient presque que d'arriver et qui avaient la mine d'archers, comme il se trouva qu'ils l'étaient en effet. A tout cela le barbier se désespérait de voir devant ses yeux son bassin se changer en armet, et il ne doutait pas que le bât de son âne n'eût bientôt une fortune pareille. Tous les autres riaient de voir don Fernand qui recueillait sérieusement les voix, et faisait les mêmes grimaces que si c'eût été une affaire de grande importance. Après qu'il eut pris le sentiment de tous ceux qui connaissaient don Quichotte, il dit tout haut, s'adressant au barbier: Mon bon homme, je suis las de demander tant de fois la même chose, et de voir que tous me répondent que c'est une folie de demander si

c'est là un bât d'âne, étant si visible que c'est un harnois de cheval de conséquence : prenez donc patience, car, en dépit de votre âne et de vous, c'est un harnois ; vous avez mal contesté, et encore moins fourni de preuves. Que je n'entre jamais en paradis, dit le pauvre barbier, si vous ne vous trompez tous, tant que vous êtes ! et ainsi puisse paraître mon âme devant Dieu, comme cela me paraît un bât ! mais les lois vont..... Je n'en dis pas davantage ; mais, après tout, je ne suis pas ivre, et je n'ai d'aujourd'hui déjeûné, si je ne l'ai fait en dormant. Les sottises que disait le barbier ne firent pas moins rire que les folies de don Quichotte, qui dit pour conclure : Il ne reste donc plus rien à faire, sinon que chacun prenne son bien où il le trouve. Et en même temps il se saisit du bassin, et Sancho s'empara du bât. Mais le diable n'aurait pas été content si tout ceci se fût passé en raillerie : un des valets de don Louis se voulut mêler de dire son avis, qu'on ne lui demandait pas. Si ce n'est là, dit-il en faisant le fin, un tour fait à plaisir, comment diable se peut-il faire que tant de gens d'esprit prennent ainsi marte pour renard ? ce n'est assurément pas sans mystère que l'on conteste une chose si visible ; mais pour moi je défie tous les hommes du monde de m'empêcher de croire que voilà un bassin de barbier,

et que voici un bât d'âne. Ne jurez pas, dit le curé, ce pourrait bien être celui d'une ânesse. Comme vous voudrez, repartit l'autre; mais enfin, c'est toujours un bât. Un des archers qui venaient d'entrer, et qui avait ouï toute la contestation, en voulut aussi dire sa râtelée.

Parbleu! dit-il, la dispute est bonne! c'est un bât comme je suis un homme, et quiconque dit autre chose doit être ivre. Et tu en as menti, veillaque, répondit don Quichotte. Et haussant en même temps la lance qu'il ne quittait jamais, il lui en déchargea un si grand coup, que si l'archer ne se fût détourné, il l'aurait jeté à ses pieds: la lance se mit en pièces, et les autres archers qui virent maltraiter leur compagnon commencèrent à faire grand bruit, demandant main-forte pour la sainte Hermandad; à cette parole, l'hôte, qui était de cette noble confrérie, rentra vite dans la maison, et, revenant aussitôt avec sa verge et son épée, se rangea du côté des archers; les gens de don Louis craignant qu'il ne leur échappât dans le tumulte, l'environnèrent, et le barbier, qu'on avait tant joué, voyant toute l'hôtellerie en confusion et en trouble, voulut profiter de l'occasion, et s'alla saisir de son bât, pendant que Sancho, qui ne s'en était pas éloigné, fit la même chose.

Cependant, don Quichotte mit l'épée à la

main, et attaqua vigoureusement les archers; don Louis, voyant la bataille mêlée, se désespérait au milieu de ses gens, leur criant qu'ils le laissassent aller, et qu'ils courussent eux-mêmes au secours de don Quichotte, de don Fernand, et de Cardenio, qui s'étaient mis de la partie; le curé se tuait de crier pour faire cesser le désordre, mais on ne pouvait l'entendre; l'hôtesse criait les hauts cris, sa fille était toute en larmes, et Maritorne paraissait enragée; Dorothée et Luscinde témoignaient une grande inquiétude, et ne savaient à qui s'adresser, et la jeune Claire était comme évanouie; le barbier gourmait Sancho, et Sancho rouait le barbier de coups; d'un autre côté, don Louis se voyant saisi par un de ses valets qui appréhendait qu'il n'échappât, lui donna un si grand coup de bâton dans les dents qu'il le mit tout en sang et lui fit lâcher prise, et l'auditeur courut en même temps au secours de don Louis; don Fernand tenait sous lui un archer et le foulait aux pieds, et Cardenio frappait en gros, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, pendant que l'hôte ne cessait de crier au secours de la sainte Hermandad, de telle sorte qu'en toute l'hôtellerie ce n'était que cris, que pleurs, que hurlemens, que gourmades, coups d'épée, coups de poing, que trouble et confusion.

Au milieu de ce chaos de querelle et de désordres, don Quichotte, qui avait la mémoire vive, s'alla représenter la discorde qui se mit dans le camp d'Agramant, où, s'imaginant qu'il était au plus fort de la mêlée, il cria d'une voix qui étonna toute l'hôtellerie : Que tous s'arrêtent! que tous remettent l'épée au fourreau! et que chacun m'écoute s'il veut conserver sa vie! Tous s'arrêtèrent à la voix de don Quichotte, et il continua ainsi: Ne vous ai-je pas dit, messieurs, que ce château est enchanté, et que quelque légion de diables y fait sa demeure? pour confirmer ce que je vous dis, je veux que vous voyez de vos propres yeux que la discorde du camp d'Agramant s'est fourrée parmi nous autres : voyez comme l'on combat là pour l'épée, ici pour un cheval, d'un autre côté pour l'aigle, ailleurs pour un armet ; et qu'enfin nous combattons tous sans nous entendre, et sans distinguer les amis d'avec les ennemis. Approchez donc, monsieur l'auditeur, et vous monsieur le curé : que l'un représente le roi Agramant, et l'autre le roi Sobrin, et tâchez de nous mettre tous en paix ; car, devant Dieu, c'est une chose trop honteuse, que tant de gens de conséquence que nous sommes ici, s'entretuent pour des choses de si peu d'importance.

Les archers, qui n'entendaient rien aux rêve-

ries de don Quichotte, et que Cardenio, don Fernand, et ses compagnons avaient rudement étrillés, ne voulaient point cesser le combat; pour le pauvre barbier, il ne demandait pas mieux, car son bât était rompu, et à peine lui restait-il un poil de barbe; Sancho s'était arrêté dès qu'il avait entendu la voix de son maître, et il prenait haleine en s'essuyant le visage; les valets de don Louis s'apaisèrent, voyant combien il leur importait peu de ne le pas faire; l'hôte seul ne pouvait réprimer sa colère: il s'opiniâtrait à vouloir faire châtier ce fou, qui à tout moment mettait la division et le trouble dans sa maison. Enfin pourtant les querelles s'apaisèrent pour lors, ou du moins il y eut cessation d'armes: le bât demeura harnois, le bassin armet, et l'hôtellerie passa pour un château dans l'imagination de don Quichotte. Les soins de l'auditeur et du curé ayant rétabli la paix, et tous étant redevenus amis, ou en faisait semblant, les valets de don Louis le sollicitèrent de nouveau de partir tout-à-l'heure pour aller retrouver son père; et pendant qu'il composait avec eux dans l'intention de s'en défaire, l'auditeur, tirant en particulier don Fernand, Cardenio et le curé, leur apprit ce que lui avait dit don Louis, et les pria de lui dire ce qu'ils pensaient qu'il y eût à faire: ils arrêtèrent tous

ensemble que don Fernand se ferait connaître aux valets de don Louis, et qu'il leur dirait qu'il le voulait emmener en Andalousie, où le marquis son frère le recevrait avec toute l'estime et toute l'amitié qu'il en pouvait attendre, parce que don Louis était absolument résolu de ne se présenter point devant son père.

Les valets, sachant donc la qualité de don Fernand, et la résolution de don Louis, conclurent que trois d'entre eux iraient donner avis au père de ce qui se passait, et que l'autre demeurerait auprès du fils pour le servir, en attendant des nouvelles. De cette manière l'autorité d'Agramant et la prudence du roi Sobrin apaisèrent tous les discords, et ruinèrent cette épouvantable machine de divisions et de querelles. Mais l'irréconciliable ennemi de la paix ne put souffrir de se voir arracher le fruit qu'il attendait d'une si grande semence de désordres, et par une seconde tentative il fit tant qu'il suscita de nouveaux troubles. Les archers voyant que ceux à qui ils avaient à faire, étaient des gens de qualité, avec qui il n'y avait à gagner que des coups, se retirèrent doucement de la mêlée; mais l'un d'eux, et justement celui qui avait été si mal mené par don Fernand, s'étant ressouvenu que parmi les décrets de prise de corps qu'il avait contre quelques délinquans, il y en

avait un contre un don Quichotte, que la sainte Hermandad ordonnait d'arrêter, pour avoir mis en liberté des forçats qu'on menait aux galères, il voulut voir si les enseignes qu'il avait de ce don Quichotte ne convenaient point à celui qu'il avait devant les yeux : il tira donc un parchemin de sa poche, et le lisant assez mal, parce qu'il ne savait pas trop bien lire, à chaque mot il jetait les yeux sur don Quichotte, et confrontait les traits de son visage avec les marques dont on le dépeignait. Il reconnut enfin que c'était le même que marquait son décret ; et il n'en fut pas plutôt assuré, que tenant son parchemin de la main gauche, il porta l'autre au colet de don Quichotte, et le saisit si fortement, qu'il lui ôtait la respiration, criant en même temps : Main-forte, messieurs, à la sainte Hermandad ! et afin que personne ne doute que ce ne soit tout de bon, voilà le décret qui ordonne de mettre la main sur ce voleur de grands chemins. Le curé prit le parchemin, et vit que l'archer disait vrai ; mais le chevalier qui se vit traiter en brigand par un tel maraud, entra dans une si furieuse colère, que les os lui craquaient par tout le corps, et malgré la contrainte où le tenait l'archer, il lui porta les deux mains à la gorge, et l'allait étrangler plutôt que de lâcher prise, si ses compagnons ne fussent venus au secours.

L'hôte y accourut comme les autres, y étant obligé par le devoir de sa charge ; et l'hôtesse, qui vit son mari encore une fois dans la mêlée, recommença à crier de plus belle, pendant que sa fille et Maritorne, enchérissant sur le ton, imploraient en hurlant la faveur du ciel, et le secours de tous ceux qui étaient dans l'hôtellerie.

Vive Dieu ! s'écria Sancho, voyant ce nouveau désordre ; mon maître a raison de dire que ce château est enchanté : tous les diables y sont déchaînés, et il n'y a pas moyen d'y vivre une heure en repos. Don Fernand sépara don Quichotte et l'archer, au grand soulagement de tous les deux, qui s'étranglaient réciproquement. Pour cela les archers ne laissaient pas de demander leur prisonnier, qu'on leur aidât à le lier, et qu'on le remît entre leurs mains, parce qu'il y allait du service du roi et de la sainte Hermandad, au nom de qui ils demandaient incessamment du secours et de la protection pour s'assurer de cet insigne brigand, et de ce détrousseur de passans. Don Quichotte riait de ce discours, et leur dit d'abord sans emportement :

Venez ici, misérable, canaille vile et abjecte : appelez-vous détrousseur de passans celui qui rend la liberté à des gens enchaînés, qui délivre des prisonniers, secourt des malheureux, et

prend la défense de ceux que l'on opprime? Gens infâmes, qui pour la bassesse de votre courage et la faiblesse de votre entendement, ne méritez pas que le ciel vous communique la vertu qu'enferme en soi la chevalerie errante, ni qu'elle vous tire de l'erreur et de l'ignorance où vous croupissez, de ne savoir pas que vous devez non-seulement honorer la présence, mais encore l'ombre du moindre chevalier errant qui soit au monde. Venez ici, larrons en troupe, et non pas archers, voleurs de grands chemins, sous l'autorité de la sainte Hermandad : dites-moi un peu qui est l'étourdi qui a osé signer un décret contre un chevalier comme moi, et l'ignorant qui ne sait pas que les chevaliers errans ne sont pas du gibier de la justice, qu'ils ne reconnaissent aucun tribunal, ni aucuns juges dans le monde, qu'ils n'ont point d'autres lois que leurs épées, et que leur volonté seule leur tient lieu d'édits, d'arrêts et d'ordonnances? Qui est l'impertinent, continua-t-il, qui ignore qu'il n'y a point de titre de noblesse qui donne tant de privilèges, de prérogatives et d'exemptions qu'en acquiert un chevalier errant, le jour qu'il est armé chevalier, et qu'il se dévoue à cet illustre et pénible exercice? quel chevalier errant a jamais payé taille, ni gabelle, aides ou impôts, ceinture de la reine, monnaie foraine, entrées,

ni passages? quel tailleur leur a jamais demandé la façon d'un habit? qui est le châtelain qui leur a jamais refusé l'entrée de son château, ou qui leur a fait payer aucune dépense? où est le roi qui ne les a pas reçus à sa table, et la dame qui n'a pas été charmée de leur mérite, et qui ne s'est point rendue à leur discrétion? Et se trouvera-t-il enfin un chevalier errant dans tous les siècles passés, en celui-ci, et à l'avenir, qui n'ait pas la force et le courage de donner lui seul quatre cents coups de bâton à quatre cents marauds d'archers, qui seront assez fous pour l'attendre.

CHAPITRE XLII.

De la grande colère de don Quichotte, et d'autres choses admirables.

Pendant que don Quichotte parlait de la sorte, le curé tâchait de persuader aux archers que c'était un homme qui avait perdu l'esprit, comme ils pouvaient juger eux-mêmes à ses actions et à ses paroles, et qu'il était inutile qu'ils passassent plus avant, parce que quand ils l'auraient pris et emmené, on le lâcherait aussitôt comme fou. Le porteur du décret lui répondit que ce n'était point à lui à juger de la folie du personnage, mais seulement d'exécuter les ordres qu'il avait, et que quand on l'aurait arrêté, on le pouvait relâcher cinquante fois pour une, sans qu'il s'en mît en peine. Vous ne l'emmenerez pourtant pas pour cette fois, dit le curé: je vois bien qu'il n'est pas d'humeur à y consentir. En effet, le curé sut si bien dire, et don Quichotte fit tant d'extravagances, que les archers eussent été plus fous que lui s'ils n'eussent pas reconnu qu'il avait perdu le sens. Ils s'apaisèrent donc par nécessité, et se mêlèrent eux-mêmes de l'accommodement du barbier et de Sancho, qui se regardaient toujours de travers, et mou-

raient d'envie de recommencer. Ils jugèrent cette affaire comme étant membres de justice, et les parties déférèrent à leur jugement, avec quelque satisfaction de part et d'autre, parce que les bâts furent échangés, mais non pas les licous, ni les sangles; et pour ce qui regardait l'armet de Mambrin, le curé donna huit réales au barbier, sans que don Quichotte s'en aperçût, tirant promesse de lui qu'il n'en ferait jamais aucune poursuite.

Ces deux importantes querelles étant apaisées, il ne restait plus qu'à obliger les valets de don Louis de s'en retourner pendant qu'il en demeurerait un avec lui pour le suivre où don Fernand avait dessein de l'emmener. Mais comme la bonne fortune avait commencé à se déclarer en faveur des amans et des braves qui étaient dans l'hôtellerie, elle voulut achever son ouvrage. Les valets de don Louis firent tout ce qu'il voulut, et la belle Claire eut tant de joie de voir demeurer son amant, qu'elle en parut mille fois plus belle. Pour Zoraïde, qui n'entendait pas bien tout ce qu'elle voyait, elle s'attristait ou se réjouissait autant qu'elle le voyait faire aux autres, réglant surtout ses sentimens par ceux de son Espagnol, sur qui elle avait toujours les yeux attachés. L'hôte, qui s'était aperçu du présent que le curé avait fait au barbier, voulut aussi se faire

apaiser, et pour faire voir qu'il était fort en colère, il demanda la dépense de don Quichotte, avec le prix de ses outres et de son vin, jurant qu'il ne laisserait sortir ni Rossinante, ni Sancho, ni l'âne, qu'il ne fût payé jusqu'au dernier sou. Le curé fit le prix de tout, et don Fernand le paya, quoique l'auditeur s'offrît de le faire. Ainsi pour la seconde fois la paix fut faite, et au lieu de la discorde du camp d'Agramant, on vit régner le repos et la douceur de l'empire d'Auguste, comme le dit don Quichotte. Tout le monde demeura d'accord dans l'hôtellerie que c'était l'ouvrage de la prudence du curé et de la libéralité de don Fernand, et chacun leur en témoigna de la reconnaissance.

Don Quichotte se voyant libre, et débarrassé de toute querelle, tant des siennes que de celles de son écuyer, crut qu'il était à propos de continuer ce qu'on avait commencé, et d'aller achever cette grande aventure pour laquelle on l'avait choisi. Dans cette pensée il alla se jeter à genou devant Dorothée, et s'étant relevé, parce qu'elle ne voulut pas consentir qu'il lui parlât en cet état-là, il lui dit : C'est un commun proverbe, très-haute et très-illustre dame, que la diligence est la mère de la bonne fortune ; l'expérience a souvent fait voir en des rencontres importantes que les soins et la vigilance viennent

à bout des choses les plus difficiles : mais il n'y a point d'endroit où cette vérité paraisse mieux ni si souvent qu'à la guerre, où la vigilance à prévenir les desseins de l'ennemi nous en fait quelquefois triompher avant qu'il se soit mis en défense. Je vous dis ceci, très-excellente princesse, parce qu'il me semble que notre séjour dans ce château non-seulement est désormais inutile, mais qu'il pourrait même nous être un jour fort désavantageux. Qui sait si Pandafilando n'aura point appris par des espions secrets que je suis sur le point de l'aller détruire, et que, se prévalant du temps que nous perdons, il ne se sera point fortifié dans quelque château, où la force de mon bras infatigable, tous mes soins, et toute mon adresse, deviendront inutiles? Prévenons donc, comme j'ai dit, ses desseins par notre diligence, et partons, s'il vous plaît, madame, car l'effet de vos souhaits n'est maintenant éloigné qu'autant que je tarde à me voir aux mains avec votre ennemi.

Don Quichotte se tut, et attendit gravement la réponse de la princesse, qui, avec une contenance étudiée et des paroles accommodées à l'humeur du chevalier, lui répondit de cette sorte:

Je vous suis bien obligée, invincible chevalier, du désir ardent que vous faites paraître de vouloir me soulager dans mes déplaisirs, comme

franc chevalier, à qui il appartient de secourir les orphelins et les affligés; Dieu veuille que vos souhaits et les miens réussissent, afin que je puisse vous faire voir qu'il y a des femmes au monde qui ne manquent pas de reconnaissance : pour ce qui est de mon départ, je suis toujours prête, et n'ai point d'autre volonté que la vôtre; disposez donc de moi comme il vous plaira : celle qui a mis entre vos mains et ses intérêts, et la défense de sa personne, a bien fait voir l'opinion qu'elle a de votre prudence, et qu'elle s'abandonne absolument à votre conduite. Allons à la garde de Dieu, reprit don Quichotte; et puisqu'une si grande princesse ne craint pas de s'abaisser devant moi, ne perdons point l'occasion de la relever, et rétablissons-là promptement sur son trône; partons tout-à-l'heure. Madame, le péril est souvent dans le retardement, et cela ne me presse pas moins que le désir d'acquérir de la gloire. Et puisque le ciel n'a jamais rien créé, ni jamais l'enfer rien produit qui m'épouvante, selle Rossinante, Sancho; prépare ton grison et le palefroi de la reine, prenons congé du châtelain et de tous ces chevaliers, et ôtons-nous promptement d'ici. Ha! monsieur, monsieur, dit Sancho en branlant la tête, qu'il y a bien plus de mal au village qu'on ne pense, soit dit pourtant sans offenser personne. Et quel

mal, traître, répondit don Quichotte, peut-il y avoir en aucun village, ni en toutes les villes du monde, qui soit à mon avantage? Si vous vous fâchez, monsieur, repartit Sancho, je m'en vas fermer la bouche, et vous ne saurez point ce que je me crois obligé de vous dire, étant votre écuyer, et ce qu'un fidèle serviteur doit dire à son maître. Dis tout ce que tu voudras, répliqua don Quichotte, pourvu que tes paroles ne tendent point à m'effrayer : pour toi, si tu as quelque peur, tu dois songer à t'en guérir; mais pour moi, je ne la connais point que sur le visage de mes ennemis.

Hé jarni! ce n'est point cela, dit Sancho, ni rien qui en approche; mais franchement, cette dame qui se dit reine du grand royaume de Micomicon, ma foi, elle l'est tout de même que ma défunte mère; et si elle était ce qu'elle dit, elle n'irait pas à toute heure baiser le groin de quelqu'un de la compagnie. Dorothée rougit des paroles de Sancho, parce qu'il était vrai que don Fernand la baisait quelquefois à la dérobée, comme prenant par avance des gages de l'amitié de Dorothée, et des récompenses de la sienne; et Sancho, qui s'en était aperçu, trouvait que ce procédé sentait bien plus sa courtisane, qu'une dame et vertueuse princesse : de sorte que Dorothée, un peu confuse, ne sut que répondre,

ou ne le voulut pas faire. Et lui continuant son discours : Ce qui m'oblige de vous dire cela, monsieur, ajouta-t-il, c'est que si après que nous aurons bien couru et bien fatigué, et passé mille méchantes nuits, et de plus mauvais jours, il faut qu'un fanfaron de taverne vienne jouir du fruit de nos travaux, je n'ai que faire de me presser de seller Rossinante et le palefroi de la reine, ni vous de battre le buisson dont un autre prendra les oiseaux; car il sera bien meilleur que nous demeurions en repos, et laisser courir après le bon sort celui qui en aura envie.

Qui m'aidera en cet endroit à représenter la colère de don Quichotte, quand il entendit l'insolent discours de son écuyer? elle fut si grande, que jetant le feu par les yeux, et un regard plein de fureur sur le misérable Sancho, il lui dit d'un ton impétueux, et en bégayant de rage : Veillaque, scélérat, brutal; impudent, téméraire et injurieux blasphémateur! as-tu bien l'effronterie de dire de semblables choses en ma présence, et devant ces illustres dames? comment oses-tu former dans ton imagination des pensées si détestables, et un dessein si plein d'audace et de témérité! sors de ma présence, monstre de nature, cloaque de mensonges, magasin de fourberies, arsenal de malice, fourneau de méchancetés, triple organe d'extravagances scandaleuses,

et perfide ennemi de l'honneur et du respect qu'on doit aux personnes royales; ne parais jamais devant moi, sous peine de mon indignation, et si tu ne veux que je t'anéantisse, après t'avoir fait souffrir tout ce que la fureur peut inventer d'effroyable. En disant cela il fronçait les sourcils, il s'enflait les naseaux et les joues, portait de tous côtés des yeux menaçans, et frappait du pied droit de grands coups en terre, marques visibles de l'épouvantable colère qui échauffait ses entrailles.

A ce discours si terrible, et cette furieuse contenance, le pauvre Sancho fut saisi de tant de frayeur, et demeura si éperdu, que Benengeli ne craint pas de dire qu'il eût voulu de bon cœur que la terre se fût ouverte pour l'engloutir; et ne sachant que faire autre chose, il tourna doucement les épaules, et s'éloigna de la présence de son maître. Mais la sage Dorothée, qui avait assez étudié don Quichotte pour le bien connaître, lui dit pour l'adoucir: Ne vous fâchez point, seigneur chevalier de la Triste-Figure, pour les sottises que vient de dire votre bon écuyer, car peut-être ne les a-t-il pas dites sans raisons, et on doit juger de la bonté de son naturel, et de sa conscience, qu'il n'a pas besoin de rendre de gaîté de cœur un témoignage désavantageux à la réputation de personne. Ainsi il faut croire

sans doute, comme vous l'avez déjà dit, que tout se faisant par enchantement dans ce château, Sancho aura aussi vu par cette voie diabolique les choses qu'il a dites contre mon honneur. Par le Dieu tout-puissant, créateur de l'univers, s'écria don Quichotte, votre grandeur l'a trouvée : quelque mauvaise vision a troublé ce misérable pécheur, et lui aura fait voir ces choses qu'il ne pouvait voir que par enchantement ; car je connais assez la simplicité et l'innocence de ce malheureux, pour être persuadé qu'en toute sa vie il ne voudrait pas rendre un faux témoignage. Il faut que cela soit ainsi, dit don Fernand, et par conséquent votre seigneurie ne doit pas faire difficulté de lui pardonner, et de le rappeler au giron de vos bonnes grâces, comme il était avant que ces visions lui eussent brouillé la fantaisie. Je lui pardonne, dit don Quichotte ; et le curé allant aussitôt chercher Sancho, il vint humblement se prosterner aux pieds de son maître, à qui il demanda la main pour la baiser. Don Quichotte la lui donna avec sa bénédiction, en lui disant : Tu n'en douteras plus à présent, mon fils Sancho, de ce que je t'ai dit tant de fois, que l'enchantement conduit ici la plupart des choses. Je n'en doute point, répondit Sancho, et j'en jurerai quand on voudra, car je vois bien que je parle moi-même par enchantement ; mais il faut

excepter mon bernement, qui fut véritable, et le diable ne s'en mêla point, si ce n'est lui qui en donna l'invention. Désabuse-toi de ceci comme du reste, dit don Quichotte : si cela avait été je t'aurais vengé dès-lors, et je le ferais encore à cette heure ; mais je ne puis à présent, ni ne pus trouver pour lors, de qui prendre vengeance.

Toute la compagnie voulut savoir ce que c'était que ce bernement, et l'hôte leur conta de point en point de quelle manière on s'était diverti de Sancho, ce qui les fit éclater de rire ; mais Sancho était sur le point d'éclater de colère, si son maître ne l'eût assuré de nouveau que ce n'était qu'un enchantement ; à quoi il fit semblant de se rendre par des considérations politiques : car, après tout, sa folie n'a jamais été si loin qu'il pût croire que ce n'eût été qu'une illusion, et il ne doutait aucunement que ce ne fût une vérité constante et une malice inventée et exécutée par des hommes de chair et d'os.

Il y avait deux jours entiers que cette bonne compagnie était dans l'hôtellerie, et jugeant tous qu'il était temps de se retirer, ils pensèrent aux moyens de faire retourner don Quichotte en sa maison, où le curé et maître Nicolas le barbier pourraient plus aisément travailler à raccommoder cette imagination démontée, sans donner

la peine à don Fernand et à Dorothée de faire le voyage, ainsi qu'on l'avait arrêté d'abord, sous le prétexte de remettre la princesse Micomicon dans son royaume. La meilleure invention qu'on trouva fut de faire marché avec un charretier, qui passa là par hasard avec sa charrette, pour l'emmener de la manière que je vais dire : ils firent une espèce de cage ou geôle de grands bâtons entrelacés, assez grande pour tenir un homme passablement à son aise ; et don Fernand, ses compagnons, avec les gens de don Louis, les archers et l'hôte, s'étant diversement déguisés par l'avis du curé, qui conduisait l'affaire, ils entrèrent avec un grand silence dans la chambre de don Quichotte, où il était allé se délasser des fatigues passées. Ils s'approchèrent doucement de lui, pendant qu'il dormait d'un profond sommeil, bien éloigné de penser à une telle aventure, et lui lièrent si bien les pieds et les mains, que lorsqu'il s'éveilla il ne put faire autre chose que d'admirer l'état où il se trouvait, et de considérer la nouveauté de ces figures étranges qui l'environnaient. Il ne manqua pas tout aussitôt de croire ce que son extravagante imagination lui représentait à toute heure, que c'était-là des fantômes de ce château enchanté, et qu'il était enchanté lui-même, puisqu'il ne pouvait ni se défendre ni même se remuer. Tout

cela réussit justement comme l'avait pensé le curé, qui était l'inventeur de cette plaisante machine.

De tous ceux qui étaient présens à ce mystère, le seul Sancho était en sa figure ordinaire, peut-être le seul en son bon sens; et quoiqu'il s'en fallût peu qu'il ne fût aussi fou que son maître, il ne laissa pas de reconnaître qui étaient toutes ces figures contrefaites; mais il était tellement battu de l'oiseau, qu'il n'osa jamais ouvrir la bouche, jusqu'à ce qu'il eût vu où tendait le tour qu'on faisait à don Quichotte, qui de son côté attendait sans rien dire ce qui pouvait arriver. On apporta la cage, et on le mit dedans, après en avoir cloué les ais; de telle sorte qu'il eût fallu bien des efforts pour la rompre; les fantômes le chargèrent sur leurs épaules, et au sortir de la chambre on entendit une voix forte et éclatante, autant que la put pousser maître Nicolas le barbier, qui dit :

« O chevalier de la Triste-Figure! ne t'étonne point de ta captivité, car il faut que ceci arrive, afin que l'entreprise où t'a engagé la grandeur de ton courage, en soit plus tôt achevée. On verra la fin de cette grande aventure, quand le furieux lion de la Manche et la blanche colombe Tobosine seront liés par un heureux assemblage, après avoir humilié leurs têtes superbes sous le joug

agréable d'un doux hyménée, d'où sortiront un jour en lumière les vaillans lionceaux qui porteront leurs errantes griffes sur les traces imitables de leur imitable père. Et cela doit arriver avant que celui qui poursuit la nymphe fugitive, ait, par deux fois, suivant son cours naturel et rapide, communiqué avec les brillantes images du zodiaque. Et toi, ô le plus noble et le plus soumis écuyer qui ait jamais ceint l'épée, porté barbe au menton, et sentiment dans les narines! ne t'afflige ni ne te déconforte de voir ainsi enlever devant la lumière de tes yeux, la fleur et crême de la chevalerie errante, car avant certain nombre de lunes tu te verras, s'il plaît à l'incomparable architecte de la nature, dans un degré si sublime et une telle élévation, que tu te chercheras toi-même sans te connaître, et tu jouiras pour lors en paix de l'infaillibilité absolue des promesses de ton seigneur. Je t'assure encore une fois, et de la part de la sage Mentironiane, aussi véritable que Melusine, que tes herculéens travaux ne demeureront point sans récompense, et que tu verras en son temps une fertile rosée de gages et de salaires. Va, divin écuyer, sur les vestiges du valeureux et enchanté chevalier, car il faut que tu l'accompagnes jusqu'à ce que vous vous arrêtiez tous deux au terme qu'a prescrit la destinée; et parce qu'il ne m'est pas permis d'en

dire davantage ; adieu, je m'en retourne où il n'y a que Dieu seul qui le sache. »

Sur la fin de la prédiction, le barbier renforça sa voix, et la diminuant tout d'un coup, et toujours d'un ton d'oracle, il les surprit si fort tous, que ceux mêmes qui étaient avertis de la tromperie, doutèrent presque si ce n'était point une vérité. Don Quichotte demeura tout consolé des promesses de l'oracle, en ayant aussitôt compris le sens qui lui faisait espérer qu'il se verrait un jour uni par les sacrés nœuds d'un légitime mariage avec sa chère et bien aimée Dulcinée du Toboso, dont le ventre fécond mettrait au jour des lionceaux ses enfans, à la gloire perpétuelle de la Manche. Et croyant tout cela avec autant de foi que les livres de chevalerie, il fit un grand soupir, et d'une voix élevée et forte :

O toi, s'écria-il, qui que tu sois, qui m'as annoncé de si grandes choses, conjure, je te prie, de ma part, le sage enchanteur qui conduit mes affaires, de ne me pas laisser périr dans cette prison, où l'on m'emmène, jusqu'a ce que je voie l'heureux accomplissement des incomparables promesses que tu viens de me faire ; et pourvu que cela soit, je ferai gloire des peines de ma captivité ; et bien loin de regarder comme un rude champ de bataille le lieu dur et étroit où je suis couché, je le considérerai comme une molle et

délicate couche nuptiale. Quant aux soins que tu as pris de consoler Sancho Pança, mon écuyer, je t'en remercie; et j'ai tant de confiance en sa fidélité et en son affection, que je suis persuadé qu'il ne m'abandonnera non plus dans ma mauvaise fortune que dans la prospérité, parce que quand le bonheur ne m'en dirait pas assez pour lui pouvoir donner l'île que je lui ai promise ou quelque autre chose de même importance, il est toujours assuré de ses salaires, car j'ai eu soin de déclarer par mon testament ce que je veux qu'on lui donne, qui, véritablement, n'est pas digne de la grandeur de ses services, ni ne répond pas à mes intentions, mais c'est tout ce que je puis faire selon ma fortune présente. Sancho Pança, tout attendri de la bonté de son maître, fit une grande révérence, et lui baisa les deux mains, n'en pouvant pas prendre une seule de la manière qu'elles étaient attachées; et au même instant les fantômes mirent la cage dans la charrette.

CHAPITRE XLIII.

Qui contient diverses choses.

Don Quichotte se considérant ainsi engagé et mené de cette manière : J'ai bien lu, dit-il, des histoires de chevaliers errans, mais je n'ai encore jamais lu, ni vu, ni ouï dire en toute ma vie, qu'on menât les chevaliers enchantés de la sorte, et avec la lenteur qui est ordinaire à ces lourds et paresseux animaux. On a accoutumé de les enlever par l'air avec une rapidité incroyable, enveloppés dans quelque obscure nue, ou dans un charriot de feu, ou sur un hippogriffe, ou quelque autre monstre semblable ; et que l'on me mène, moi, dans une charrette tirée par des bœufs, j'avoue que j'en meurs de honte : mais, peut-être, après tout, que la chevalerie et les enchantemens d'aujourd'hui ne suivent pas les lois anciennes, et il se pourrait faire aussi que comme je suis nouveau chevalier dans le monde, et le premier de ce temps qui ai ressuscité l'exercice de la chevalerie, qui était enseveli dans l'oubli, on a inventé à cause de moi de nouveaux genres d'enchantemens et de nouvelles manières de mener les enchantés. Que t'en

semble, ami Sancho? Je ne sais ce qu'il m'en semble, répondit Sancho, car je n'ai pas tant lu que vous dans les écritures errantes, mais je jurerais pourtant bien que toutes ces visions qui nous environnent ne sont pas trop catholiques. Catholiques! père éternel, dit don Quichotte : hé! comment seraient-elles catholiques, si ce sont autant de démons qui ont pris des corps fantastiques pour me venir mettre en cet étrange état? mais, si tu en veux savoir la vérité par toi-même, touche-les seulement, Sancho; manie-les, et tu verras qu'il n'ont qu'un corps d'air qui n'a seulement que l'apparence. En bonne foi, monsieur, repartit Sancho, je les ai déjà bien maniés, à telles enseignes que le diable qui se donne là tant de peine est bien en chair, et je ne pense pas que celui-là se nourrisse de vent; il a encore une autre propriété qui est bien différente de celles qu'on dit qu'ont les démons, qui sentent toujours le soufre à pleine bouche, et d'autres méchantes odeurs, car il sent l'ambre et le musc d'une demi-lieue. Sancho disait cela de don Fernand, qui, étant grand seigneur et fort propre, était sans doute bien parfumé. Ne t'étonne point de cela, ami Sancho, dit don Quichotte, les diables en savent plus que tu ne penses; et quand ils porteraient des odeurs sur eux, ils ne peuvent rien sentir, étant de purs

esprits; ou s'ils sentent, ce ne peut être que quelque chose de puant et de détestable; et la raison de cela, c'est qu'en quelque endroit qu'ils aillent ils traînent toujours leur enfer avec eux, sans avoir jamais de relâche dans leurs tourmens; et la bonne odeur étant une chose qui réjouit les sens et fait du bien, ils ne sauraient sentir bon, puisqu'ils sont privés de toutes sortes de délices : quand tu t'imagines donc que ce démon sent l'ambre, ou tu te trompes, ou il veut te tromper, afin de t'empêcher de le reconnaître pour ce qu'il est.

Pendant les discours du maître et du valet, don Fernand et Cardenio craignant que don Quichotte ne découvrît la tromperie qu'on lui faisait, voulurent y mettre ordre en partant sur l'heure ; ils ordonnèrent donc à l'hôte d'aller promptement seller Rossinante, et mettre le bât sur l'âne de Sancho, et le curé fit marché avec les archers pour accompagner le chevalier enchanté jusqu'à son village. Cardenio attacha le bassin et la rondache à l'arçon de la selle de Rossinante, et le donna à mener à Sancho, qu'il fit monter sur son âne, prendre le devant, pendant que deux archers, armés de leurs arquebuses, marchaient à côté de la charrette. Avant que les bœufs commençassent à tirer, l'hôtesse, sa fille et Maritorne, sortirent

pour prendre congé de don Quichotte, faisant semblant d'être fort affligées de sa disgrâce. Ne pleurez point, mes illustres dames, leur dit-il, tous ces accidens sont attachés à l'exercice dont je fais profession, et s'ils ne m'étaient point arrivés, je ne me croirais pas un fameux chevalier errant, parce que de semblables choses n'arrivent jamais aux chevaliers de peu d'importance et de réputation, qu'on laisse toujours dans l'obscurité, où ils s'ensevelissent eux-mêmes; ceci est le partage des chevaliers fameux, dont la valeur et la vertu donnent de la jalousie à plusieurs princes et aux autres chevaliers, qui ne pouvant surpasser ni égaler leur mérite, entreprennent lâchement leur ruine; avec tout cela, la vertu est d'elle-même si puissante, qu'en dépit de toute la magie qu'inventa Zoroastre, elle surmontera tous ces obstacles, et ne répandra pas moins de lumière dans le monde que le soleil en fait briller au ciel. Pardonnez-moi, je vous prie, mes belles dames, si sans y penser je vous ai donné quelque sujet de déplaisir : vous pouvez bien croire que ç'a été malgré moi, et il ne m'est encore jamais arrivé d'en faire de dessein à personne; au reste, je vous supplie de faire des vœux pour ma liberté, qu'un enchanteur mal intentionné et ennemi de ma gloire a captivée dans cette misérable prison; et je vous

proteste que si jamais j'en sors, je me ressouviendrai bien de toutes les grâces que j'ai reçues dans votre château, les ayant profondément gravées dans ma mémoire, pour vous en témoigner mon ressentiment par toutes sortes de services.

Dans le temps que le courtois chevalier faisait ses complimens aux dames du château, le curé et le barbier prirent congé de don Fernand, et de ceux qui l'accompagnaient; ils dirent adieu au capitaine, à l'auditeur et aux dames, firent particulièrement de grandes civilités à Dorothée et à Luscinde, qu'ils connaissaient plus que les autres. Ils s'embrassèrent tous, et se promirent de se faire réciproquement savoir de leurs nouvelles. Don Fernand donna exprès au curé une voie sûre pour lui écrire, l'assurant qu'il ne saurait lui faire un plus grand plaisir que de l'avertir de tout ce que ferait don Quichotte, et il lui promit en revanche de lui mander tout ce qu'il croirait le pouvoir divertir, tant de son mariage avec Dorothée, que de la solennité du baptême de Zoraïde, du succès des amours de don Louis et de la belle Claire, et de tout ce qui se passerait à l'égard de Luscinde. Ils s'embrassèrent encore, et se firent de nouvelles amitiés; et sur le point de se séparer, l'hôte donna au curé des papiers qu'il dit avoir trouvés dans la même valise où il avait pris l'histoire du Cu-

rieux extravagant, dont il dit qu'il était bien aise de lui faire un présent, n'ayant aucune nouvelle du maître de la valise. Le curé le remercia, et ouvrant aussitôt les papiers, il vit qu'il y avait pour titre : *Histoire de Rinconet et de Cortadille ;* il crut qu'elle ne serait pas mauvaise, celle du Curieux extravagant ayant été trouvée assez bonne, et jugeant qu'elles étaient toutes deux d'un même auteur.

Le curé et le barbier montèrent à cheval, le masque sur le visage, afin de n'être pas reconnus de don Quichotte, et se mirent derrière la charrette, qui était accompagnée, comme j'ai déjà dit, par deux archers qui marchaient aux deux côtés avec leurs arquebuses. Sancho suivait immédiatement après, monté sur son âne, et menant Rossinante par la bride. Cette illustre troupe allait d'un pas grave et majestueux, s'accommodant à la lenteur des bœufs qui tiraient la charrette. Pour don Quichotte, il était assis dans sa cage, appuyé contre les barreaux, les mains attachées et les pieds étendus, avec autant de quiétude et de silence que s'il eût été de pierre. Ils marchèrent en cet état environ deux lieues, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent dans un vallon où le charretier voulut faire repaître ses bœufs; mais en ayant parlé au curé, le barbier dit qu'il fallait aller plus avant, parce que derrière un

coteau qu'ils voyaient devant eux, il savait une vallée où il y avait beaucoup plus d'herbe et de meilleure. Ils continuèrent donc leur chemin, et le curé ayant tourné la tête, vit six ou sept hommes de cheval qui venaient après eux en bon ordre, et qui les eurent bientôt joints, étant montés sur de bonnes mules de chanoines, et allant le train de gens qui se pressaient d'arriver à l'hôtellerie, qui était encore à une bonne lieue de là, pour y passer la grande chaleur du jour.

Ils se saluèrent civilement les uns les autres, et un de ceux qui venaient d'arriver, qui était chanoine de Tolède, et maître de toute la troupe, voyant cette procession si bien ordonnée, et un homme renfermé dans une cage, ne put s'empêcher de demander ce que c'était que cette cérémonie, et pourquoi on menait cet homme de cette manière, s'imaginant pourtant, à voir les archers, que c'était quelque fameux brigand dont le châtiment appartenait à la sainte Hermandad. Monsieur, répondit l'archer à qui le chanoine avait fait la demande, c'est à ce chevalier lui-même à vous apprendre pourquoi on le conduit de la sorte, car pour nous, nous n'en savons rien. Seigneurs chevaliers, leur cria don Quichotte, qui avait entendu ce qu'on demandait, seriez-vous par hasard instruits et savans dans l'ordre de la chevalerie errante? dites-le moi,

parce que si cela est, je ne ferai pas difficulté de vous apprendre mes disgrâces; mais si cela n'est pas, il est inutile que je me rompe la tête à vous dire des choses que vous n'entendriez point. En vérité, mon frère, répondit le chanoine, j'ai bien plus lu les livres de chevalerie, que les recueils de Villapand, et s'il ne faut que cela, vous pouvez en toute assurance me communiquer tout ce que vous voudrez. A la bonne heure, répliqua don Quichotte, mais rayons le mot de frère, et pour cause : il faut donc que vous sachiez, seigneur chevalier, que je suis enchanté dans cette cage, par l'envie et la fraude des maudits enchanteurs, la vertu étant toujours plus vivement persécutée par les méchans, qu'elle n'est aimée et soutenue des gens de bien. Je suis chevalier errant, et non pas de ceux que la renommée ne connaît point, et dont elle ne prend pas soin d'éterniser la mémoire, mais de ceux qui, en dépit de l'envie même, et malgré tout ce qu'il y a jamais eu de magiciens en Perse et de brachmanes dans l'Éthiopie, gravent leurs noms et leurs exploits dans le temple de l'immortalité, pour servir, dans les siècles à venir, d'exemples, de règles et de modèles aux chevaliers errans qui voudront monter jusqu'au faîte de la gloire des armes.

Le seigneur don Quichotte de la Manche a

raison, dit le curé, qui s'était approché avec le barbier, dès qu'il avait vu le chanoine en conversation avec don Quichotte, afin de répondre de telle sorte, que le chevalier ne pût point deviner leur artifice; il est enchanté dans cette charrette, et non pas par sa faute, ni par ses mauvaises actions, mais par la surprise et l'injuste violence de ceux à qui sa valeur et sa vertu donnent de l'ombrage et de la jalousie; c'est là ce chevalier de la Triste-Figure, dont vous aurez sans doute ouï parler; de qui les faits héroïques et les exploits inouïs éclateront à perpétuité sur le marbre et le bronze, quelque effort que fassent l'envie pour en ternir l'éclat, et la malice pour les ensevelir. Le chanoine et sa suite étaient tout étonnés de voir que celui qui était libre, parlait le même langage que le prisonnier, et ils ne savaient que juger de tout cela; mais Sancho Pança, qui s'était approché pour entendre ce que l'on disait, voulut éclaircir l'affaire, comme si l'embarras des autres lui eût fait de la peine.

Or bien, messieurs, dit-il, qu'on sache ou non ce que je vais dire, si le dirai-je pourtant, puisque ma conscience m'y oblige : la vérité est que monseigneur don Quichotte est enchanté tout comme ma mère : il est tout-à-fait dans son bon sens, ou je n'y suis pas : il boit et mange, et fait toutes ses nécessités comme les autres hom-

mes, et tout comme il faisait avant qu'on le mît dans la geôle ; et puisque cela est, pourquoi veut-on que je croie qu'il est enchanté? comme si je ne savais pas bien que ceux qui le sont, ne mangent, ni ne dorment, et ne parlent pas non plus; et moi, je m'en vais gager que si mon maître s'y met une fois, il va parler plus que trente procureurs. Sancho se tourna en même temps vers le curé. Ha, monsieur le curé, monsieur le curé, continua-t-il, vous imaginez-vous que je ne vous connaisse point, et pensez-vous que je ne devine pas où tendent ces enchantemens? Vous avez beau vous cacher le visage, je vous connais comme un âne ; et avec toute votre mascarade, je ne laisse pas de découvrir vos tromperies : allez, allez, monsieur, là où règne l'envie, la vertu n'y saurait vivre; au diable soit la rencontre! Dieu me pardonnne, que si ce n'était votre révérence, puisque révérence y a, mon maître s'en allait épouser mademoiselle l'infante de Micomicon, et j'aurais pour le moins été comte, qui est la moindre chose que je puisse espérer de la bonté de monseigneur de la Triste-Figure, et de la fidélité de mes services; mais je vois bien qu'il n'est que trop vrai ce qu'on dit, que la roue de fortune va plus vite que celle d'un moulin, et que ceux qui étaient hier sur le pinacle sont aujourd'hui dans la boue. Il me

fâche seulement de mes enfans et de ma femme, qui me verront rentrer comme un palefrenier, quand ils croyaient me voir revenir gouverneur ou vice-roi de quelque île. Ce que je vous dis là, monsieur le curé, ce n'est pas pour en parler, mais votre paternité devrait faire conscience du tour qu'on fait à mon maître; et prenez garde que Dieu ne vous en fasse rendre compte dans ce monde ou dans l'autre, aussi bien que de tout le bien qu'on l'empêche de faire en lui ôtant le moyen de secourir les affligés, les veuves et les orphelins, et de châtier les brigands.

Bon, bon, nous y voici, interrompit le barbier: quoi! Sancho, vous êtes donc aussi de la confrérie de votre maître? vive Dieu! il me prend grande envie de vous enchanter, et de vous mettre en cage avec lui comme membre de la même chevalerie. A la malheure, êtes-vous gros de l'île qui vous tient si fort au cœur, et je vous en ferai bien avorter. Je ne suis gros de personne, repartit Sancho en colère, et je ne suis point homme à me laisser engrosser, quand ce serait par un prince; je suis pauvre, mais j'ai l'honneur, je suis des vieux chrétiens, et je ne dois rien à la justice; si je souhaite des îles, les autres souhaitent pis, et chacun est fils de ses œuvres; et après tout, puisque je suis homme, je puis devenir pape, pourquoi non gouverneur

d'îles, si mon maître en peut tant gagner qu'il ne sache qu'en faire? parlez mieux si vous pouvez, monsieur le barbier : ce n'est pas tout que de faire des barbes, et il y a quelque chose à dire d'un homme à un autre; nous nous connaissons bien, Dieu merci, et ce n'est pas à moi qu'il faut donner de faux dés. Pour ce qui est de l'enchantement de mon maître, Dieu en sait la vérité; mais laissons l'ordure où elle est, car il ne fait pas bon la remuer.

Le barbier ne voulut point répondre à Sancho, de crainte qu'il n'en dît davantage, et qu'il ne fît connaître ce que lui et le curé avaient tant d'envie de cacher. Le curé, qui craignait la même chose, avait pris le devant avec le chanoine et ses gens, à qui il apprenait le mystère de la cage, et d'autres choses plaisantes sur le sujet de don Quichotte; il les informa de la condition du chevalier, de sa vie, et de ses mœurs, racontant succinctement le commencement et la cause de ses rêveries extravagantes, et la suite de ses aventures, jusqu'à celle de la cage, avec le dessein qu'ils avaient de le ramener chez lui, pour essayer si sa folie était capable de remèdes.

Le chanoine et sa troupe n'écoutèrent pas sans admiration l'histoire de don Quichotte; et le curé l'ayant achevée : En vérité, monsieur, lui dit le chanoine, je trouve que les livres de

chevalerie sont non-seulement inutiles, mais encore très-préjudiciables à la république ; et quoique j'aie commencé de lire presque tous ceux qui sont imprimés, je n'ai pourtant jamais pu me résoudre à en achever aucun, parce qu'il me semble que c'est toujours la même chose, et qu'il n'y a pas plus à apprendre dans l'un que dans l'autre. Ce genre d'écrire a de l'air de celui qu'on appelle fables milésiennes, qui ne sont que des contes bouffons, inventés seulement pour divertir, et non pas pour enseigner, bien loin de ressembler aux apologues, qui enseignent et divertissent tout ensemble. Cependant ces mêmes livres dont le but est de divertir, ne le font guère à mon sens, car ils ne sont remplis que de sottises à perte de vue, qui n'ont nulle vraisemblance, comme si leurs auteurs ne savaient pas que les plaisirs de l'esprit ne consistant que dans la beauté et les justes accords qu'il trouve dans les choses, la difformité et le désordre ne lui peuvent jamais plaire. Quelle beauté y a-t-il, et quelle proportion des parties au tout, et du tout aux parties, dans la peinture d'un jeune homme de quinze ans, qui d'un seul revers coupe en deux un géant d'une taille énorme, comme si ce n'était qu'un peu de vapeur ou de fumée? et qui peut croire qu'un chevalier triomphe lui seul, par la force de son bras, d'un million d'en-

nemis, et sans qu'il lui en coûte une goutte de sang? mais n'est-ce pas encore une chose admirable, que la facilité que nous voyons dans une reine, ou l'héritière de quelque grand empire, à confier ses intérêts au premier chevalier qu'elle trouve? voilà cependant les beautés de ces livres. Quel esprit assez stupide et de si mauvais goût pourra se divertir à lire qu'une grande tour pleine de chevaliers vogue légèrement sur la mer comme un vaisseau le plus léger le pourrait faire par un bon vent; que le soir elle arrive en Lombardie, et le lendemain à la pointe du jour sur les terres du Prête-Jean, ou dans les Indes, ou en d'autres royaumes, que jamais Marc Paul ni Ptolomée n'ont connus? On dit que les auteurs de ces livres, les écrivant comme des mensonges, ne sont pas obligés d'y rechercher tant de finesse, ni d'affecter la vraisemblance; c'est une raison admirable : comme si un mensonge pouvait être agréable sans approcher de la vérité, et que ce ne fût pas une règle parmi les gens de bon sens, que les aventures, pour être plaisantes, doivent tenir du douteux et du vraisemblable! Il me semble que les fables devraient être composées de manière qu'elles entrassent facilement dans l'esprit de ceux qui les lisent; que les choses impossibles y parussent seulement difficiles, et les plus grandes, aisées,

et que tenant l'esprit en suspens, elles le surprissent, l'émussent, le ravissent, et lui donnassent toujours autant de plaisir que d'admiration; ce qui est toute la perfection d'un livre, et ce qui ne se trouve jamais que dans la vraisemblance. Je n'ai point encore vu de livre de chevalerie qui fasse un corps de fables entier avec tous ses membres, de sorte qu'il y ait du rapport du milieu au commencement, et de la fin au commencement et au milieu : au contraire, on les fait toujours avec tant de membres, qu'il semble qu'on ait eu dessein de peindre un monstre ou une chimère plutôt qu'une figure proportionnée; et, avec tout cela, ces auteurs écrivent d'un style rude et dur, ils rendent les événemens incroyables; les aventures d'amour y sont déshonnêtes, et les amans indiscrets; ils se troublent dans leurs raisonnemens, ils s'étendent trop dans la description des combats, et sont souvent ignorans dans la carte, et impertinens dans les voyages; en un mot, sans science, sans art, et sans conduite, et dignes d'être chassés de toutes les républiques, comme gens inutiles et dangereux au public.

Le curé, qui avait attentivement écouté le chanoine, et le trouvait homme de bon sens, lui dit qu'il était de son opinion, et que, par une aversion particulière qu'il avait toujours eue pour

les livres de chevalerie, il avait fait brûler tous ceux de don Quichotte qui étaient en grand nombre. Il lui raconta de quelle manière il avait fait leur procès, ceux qu'il avait condamnés au feu, et ceux qu'il avait sauvés, avec les raisons de l'un et de l'autre, et ce qu'avait pensé don Quichotte de la perte de sa bibliothèque; ce qui fit bien rire le chanoine et sa compagnie. Avec tout cela, monsieur, reprit le chanoine, quelque mal que j'aie dit de ces livres, j'y trouve quelque chose de bon, en ce qu'ils donnent matière aux gens d'esprit de s'exercer et de se faire connaître: c'est un champ vaste et spacieux, où la plume court à l'aise et peut choisir le terrain, soit en décrivant des tempêtes et des naufrages, des rencontres et des batailles, soit à faire la peinture d'un grand capitaine avec toutes les qualités qui lui sont nécessaires, comme la vigilance et l'adresse à prévenir ses ennemis; l'éloquence à persuader les soldats, la prudence et l'expérience dans le conseil, la présence d'esprit à prendre son parti sur-le-champ, et la promptitude à exécuter; tantôt aussi à représenter quelque succès tragique ou quelque agréable événement; une belle femme avec toutes les beautés qui la doivent accompagner; un cavalier honnête, adroit, vaillant et libéral; un barbare orgueilleux, insolent et téméraire; un grand prince sage et mo-

déré, qui ne pense qu'au bien de ses sujets, et toujours prompt à récompenser le zèle et la fidélité de leurs services. Un auteur y peut paraître savant en toutes choses, et se donner la liberté de choisir dans les arts, dans les sciences, dans la description du monde, dans l'astrologie et dans les affaires d'état; il peut peindre dans ses héros l'adresse et l'éloquence d'Ulysse, la piété d'Énée, la vaillance d'Achille, l'amitié d'Euriale, la libéralité d'Alexandre, la valeur et la prudence de César, la clémence d'Auguste, la bonne foi de Trajan, la fidélité de Zophyre, la sagesse de Caton, et enfin toutes ces grandeurs d'âme éclatantes, qui rendent un homme illustre. De cette manière, avec un style pur et naturel, de l'invention et de l'art à conserver la vraisemblance dans les événemens, il fera sans doute un agréable tissu de diverses matières, et un tableau achevé qui ne manquera pas de plaire et d'instruire, ce qui est toujours la fin qu'on doit se proposer en écrivant.

CHAPITRE XLIV.

Suite du discours du chanoine, sur le sujet des livres de chevalerie.

Ce que vous venez de dire, monsieur, est excellent, dit le curé, et ceux qui composent ces sortes de livres sont d'autant plus blâmables, qu'ils négligent l'art et les règles que vous venez de prescrire, et qui ont rendu si célèbres les deux princes de la poésie grecque et latine. J'ai eu, repartit le chanoine, quelque tentation de faire un livre de chevalerie sur ces mêmes règles, et j'en ai déjà écrit quinze ou vingt cahiers; et pour éprouver si ce commencement répondait à l'opinion que j'en avais, je l'ai fait voir à des gens capables d'en juger, et qui aiment passionnément ces sortes d'ouvrages, et aussi à des ignorans qui n'ont de goût que pour les badineries, et il a été également bien reçu des uns et des autres; cependant je n'ai point voulu continuer, parce qu'outre qu'il me semble que cela ne convient pas trop à ma profession, je vois encore que le nombre des sots est beaucoup plus grand que celui des habiles gens; et quoiqu'il soit toujours plus avantageux d'être loué par un petit nombre de sages, qu'il n'est désagréable d'être méprisé

par une multitude d'idiots, je n'ai pourtant pas voulu m'exposer au jugement du vulgaire étourdi, qui recherche particulièrement ces sortes de livres. Mais rien ne m'a plus obligé de discontinuer, que de voir que les comédies de ce temps, tant celles dont le sujet est tiré de l'histoire, que celles où il est purement imaginaire, sont presque toutes reconnues pour des ouvrages ridicules, sans nulle délicatesse, et entièrement contre les règles, et qu'avec tout cela le peuple ne laisse pas d'y applaudir et de les trouver excellentes; je considère encore que ceux qui les composent, et les acteurs qui les représentent, disent qu'elles doivent être ainsi, parce que le public ne les veut pas d'une autre manière, et que les pièces, qui sont selon les règles de l'art, n'ont tout au plus pour approbateurs que trois ou quatre personnes qui ont du discernement, pendant que les autres en sont rebutés faute d'en connaître la beauté : pourquoi donc irai-je me rompre la tête, et perdre inutilement le temps à garder des préceptes qui ne feront pas plus estimer mon livre? j'aime bien mieux laisser ces misérables auteurs gagner leur vie avec un grand nombre d'ignorans, que d'être moqué de ceux-ci, et regardé des autres avec envie. J'ai souvent tâché de faire connaître à ces poètes leur erreur, et qu'ils s'attireraient beaucoup plus de specta-

teurs et de réputation par des comédies régulières ; mais je les ai trouvés si attachés à leur sens et leur manière, qu'il n'y a point de raisons qui les puissent détromper.

Il me souvient que je disais un jour à un de ces opiniâtres : Dites-moi un peu, monsieur, ne vous souvenez-vous point qu'il y a quelques années qu'on représenta en Espagne trois comédies d'un fameux poète espagnol, qui donnèrent de l'admiration et du plaisir à tous les auditeurs, tant aux gens d'esprit qu'à tout le reste, et que les comédiens y gagnèrent plus qu'ils n'ont fait depuis à trente autres des meilleures qu'on ait composées ? Je m'en souviens bien, répondit mon auteur, et vous voulez assurément dire *la Isabella*, *la Filis* et *la Alexandra ?* Ce sont celles-là mêmes, répliquai-je : Hé bien, dis-je, examinez si elles ne sont pas dans les règles, cependant elles n'ont pas laissé de plaire à tout le monde.

Ainsi donc la faute ne vient pas de ce que le vulgaire se divertit à des badineries, mais de ce qu'il y a des gens qui ne savent faire autre chose. Il n'y a point de sottises dans *l'Ingratitude vengée*, dans *Numantie*, dans *le Marchand amoureux*, et encore moins dans *l'Ennemi favorable*, ni en quantité d'autres qui ont donné de la réputation à leurs auteurs, et enrichi ceux qui les ont représentées. J'ajoutai encore beaucoup de

choses qui confondirent mon homme, mais il ne changea point d'opinion et de manière.

Monsieur le chanoine, dit le curé, vous avez touché une matière qui a réveillé dans mon esprit une vieille aversion que j'ai contre les comédies de notre temps, et qui n'est pas moindre que celle que j'ai toujours eue pour les livres de chevalerie, parce que la comédie devant être un miroir de la vie humaine, un exemple pour la conduite des mœurs et une image de la vérité, je vois cependant qu'elle ne représente aujourd'hui que des extravagances, qu'elle propose et autorise de mauvaises actions, et qu'elle est presque toujours l'image d'une sale volupté. Y a-t-il rien de si extravagant que de faire voir dans la première scène un enfant au berceau, qui dans la seconde donne un combat? n'est-il pas impertinent de peindre un homme extrêmement vigoureux dans une extrême vieillesse, et de faire en même temps un poltron de celui qui est dans la fleur de son âge, un valet orateur, un page qui donne des conseils, un roi qui fait le métier de baladin, et une princesse servante de cuisine? Mais c'est une chose admirable que l'ordre qu'on observe pour le temps et le lieu où se passent les actions qu'on représente! J'ai vu une comédie où les actions du premier acte se passent en Europe, celles du second dans l'Asie, et le

reste s'achève en Afrique; si la pièce avait eu plus de trois actes, il y a apparence que l'Amérique aurait eu sa part à l'histoire. Et si le vraisemblable doit être l'objet principal de la comédie, comment peut-on supporter que dans une action qu'on feint s'être passée du temps de Pepin ou de Charlemagne, le héros soit Héraclius, et qu'on lui fasse conquérir toute la Terre-Sainte, et qu'il entre dans Jérusalem avec la croix? ce qui fut l'ouvrage de Godefroi de Bouillon, et y ayant entre les deux un si grand nombre d'années. Quel galimatias! quel mélange de la fable avec des vérités historiques! quelle confusion de nations, de caractères et de temps! et comment peut-on excuser des fautes si grossières, dont les plus ignorans mêmes s'aperçoivent? Ce qu'il y a de bon, c'est qu'il se trouve des gens qui disent que c'est la perfection, et que les autres y cherchent trop de délicatesse. Mais dans les pièces saintes, combien feignent-ils de miracles, combien rapportent-ils des choses dont les auteurs sont inconnus, et comment le sujet est-il traité? n'ont-ils pas même l'indiscrétion de faire faire des miracles dans les pièces comiques? c'en est bien souvent le dénouement, et cela sans autre raison, si ce n'est que le vulgaire ignorant se laisse facilement toucher de ces actions extraordinaires, et en aime davantage la comédie:

ce qui est un mépris visible de la vérité, et un attentat contre la gloire des Espagnols, que les étrangers, qui observent fidèlement les règles de la comédie, prennent pour des barbares qui n'ont ni goût ni sens ; et c'est une fort méchante raison que de dire, que la république permettant les spectacles publics pour amuser le peuple, par un honnête divertissement, et le détourner des vices que fait naître l'oisiveté, et cela se pouvant faire par une mauvaise comédie aussi bien que par une bonne, il est inutile de s'assujettir à des règles qui fatiguent l'esprit et consument du temps; car il est constant que le spectateur serait encore plus satisfait d'une pièce qui serait dans l'ordre et qui aurait les ornemens de l'art: les choses agréables le divertiraient; il s'instruirait par les sérieuses; la beauté des événemens lui donnerait de l'admiration, et convaincu par les raisons et les exemples, il aurait de l'horreur pour les vices, et de l'amour pour la vertu : toute action bien représentée ne manquant jamais d'exciter ces passions dans le spectateur, et de remuer le cœur du plus stupide même. Après tout, il ne faut pas se prendre absolument aux poètes de ce temps, des fautes qui se trouvent dans leurs ouvrages de théâtre : la plupart les connaissent bien, et il y en a qui ne manquent pas de goût et d'intelligence, mais ils ne travaillent pas

pour la gloire, et les comédies sont devenues une marchandise que les comédiens n'achèteraient pas si elles n'étaient faites ainsi : si bien qu'il faut que le poète s'accommode au sentiment de celui qui doit payer son ouvrage, et qu'il le rende comme on le lui a commandé. Qu'ainsi ne soit, n'avons-nous pas vu un grand nombre de comédies, d'un des plus beaux et des plus rares esprits de ce royaume, où tout est agréable et galant, les vers élégans, les tours admirables, les raisonnemens justes et pleins de belles maximes, en un mot, les pensées et l'expression les plus heureuses du monde ? et parce que pour s'accommoder au goût des comédiens, il a négligé de donner la dernière main à ses ouvrages, il y en a qui ne sont pas aussi excellens qu'il pouvait les rendre; il y en a d'autres qui écrivent avec si peu de discrétion, qu'après une seule représentation de leurs comédies, les acteurs sont obligés de s'absenter, comme nous l'avons vu quelquefois, de crainte d'être châtiés pour avoir parlé de la conduite du prince, ou contre l'honneur de sa maison. On pourrait remédier à tous ces inconvéniens, s'il y avait à la cour un homme d'autorité et d'intelligence qui eût charge d'examiner ces sortes d'ouvrages, et de ne permettre l'impression ni le débit d'aucun qui n'aurait pas son approbation et le sceau royal. Ce bon

ordre purgerait le théâtre de toute sorte de licences; et la crainte d'un examen sévère obligerait les auteurs d'écrire avec plus d'application et de retenue; on ne verrait plus aussi que de bons romans, et dans la perfection dont vous avez donné les règles; les nouveaux feraient mépriser les vieux; notre langue deviendrait et plus belle et plus abondante, et les honnêtes gens, qui ne peuvent se divertir à des choses basses, trouveraient de quoi s'occuper agréablement aussi bien que les autres. En cet endroit de la conversation du chanoine et du curé, le barbier s'approcha d'eux, et dit au curé : Voici le lieu que je vous ai dit qui était propre à se reposer, et où les bœufs trouveront de l'herbe fraîche. Il me le semble, dit le curé; et il demanda en même temps au chanoine ce qu'il avait envie de faire. Le chanoine répondit qu'il serait bien aise de demeurer avec eux, tant pour jouir de la beauté d'une vallée qui s'offrait à leur vue, que de la conversation du curé, qui lui paraissait honnête homme, et pour apprendre aussi plus particulièrement l'histoire et les faits de don Quichotte; il commanda aussitôt à un de ses gens d'aller à l'hôtellerie chercher à manger, afin de passer en cet endroit toute l'après-dînée; et parce qu'on lui répondit, que le mulet de bagage, qui était bien pourvu de vivres, devait être arrivé, il en-

voya seulement son équipage à l'hôtellerie, et en fit venir le mulet avec les provisions.

Pendant tout cela, Sancho voyant que le curé et le barbier, qui lui étaient suspects, ne l'empêchaient plus d'entretenir son maître, il s'approcha de la cage, et lui dit : Monsieur, pour la décharge de ma conscience, je veux vous dire ce qui se passe à l'égard de votre enchantement : ces deux hommes qui viennent avec nous, le masque sur le nez, sont le curé de notre paroisse, et maître Nicolas, le barbier du village ; et je me figure dans mon entendement qu'ils ne vous emmènent de la sorte que par belle envie contre vous, de ce que vos exploits leur jettent de la poudre aux yeux ; et puisque cela est, je conclus que vous n'êtes pas plus enchanté que mon âne, mais seulement étourdi, et qu'on se moque de vous ; pour preuve de cela, il faut que je vous demande une chose, et si vous me répondez, comme je me l'imagine, je vous ferai toucher la fourbe au doigt et à l'œil, et vous avouerez qu'au lieu d'être enchanté, vous n'avez que la cervelle brouillée. Demande ce que tu voudras, mon fils, répondit don Quichotte, et je satisferai ponctuellement : quant à ce que tu dis que ceux-là qui viennent avec nous sont le curé et le barbier nos compatriotes, il se peut bien faire qu'ils te paraissent tels ; mais qu'ils le soient effectivement, n'en

crois rien, je t'en prie. Ce que tu dois penser, s'il est vrai que ces deux hommes te semblent ce que tu dis, c'est que ceux qui m'ont enchanté ont pris la ressemblance de mes amis, comme il leur est aisé de se transformer en ce qu'ils veulent; afin de t'abuser et te jeter dans un labyrinthe d'imaginations dont tu ne sortirais pas quand tu aurais le fil de Thésée, et aussi pour me troubler l'esprit, de crainte que je ne devine qui me fait ce mauvais tour. Effectivement je ne sais où j'en suis: d'un côté tu me dis que ce sont là le barbier de notre village, et d'un autre je me vois renfermé dans une geôle, pendant que je suis bien sûr que toutes les forces humaines n'auraient pu venir à bout de le faire; que dois-je croire autre chose, si ce n'est que mon enchantement est bien plus fort et tout d'une autre sorte que tous ceux que j'ai lus dans les histoires infinies de chevaliers errans qui ont été enchantés.

Ne te va donc point amuser à croire que ce sont là les gens que tu dis, car ce les sont comme je suis Turc; et demande tout ce que tu voudras, je consens à répondre jusqu'à demain. Notre-Dame! s'écria Sancho, est-il possible que vous ayez la tête si dure et si peu de cervelle, que vous ne reconnaissiez point ce que je vous dis, et que les diables se mêlent bien moins de vos affaires

que les hommes? or bien, je m'en vais vous prouver clair comme le jour, que vous n'êtes point enchanté : dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, ainsi Dieu vous délivre du mauvais état où vous êtes, et puissiez-vous vous voir entre les mains de madame Dulcinée quand vous y penserez le moins..... Cesse de me conjurer, mon ami, interrompit don Quichotte : ne t'ai-je pas dit que je répondrai ponctuellement à tout? C'est ce que je demande, répliqua Sancho : or, dites-moi donc, sans ajouter ni diminuer, mais franchement et dans la vérité, comme doivent parler tous ceux qui font profession des armes en qualité de chevaliers errans.... Je jure encore une fois que je ne mentirai en rien, repartit don Quichotte, et achève pour l'amour de Dieu; en vérité, tu me fatigues à mourir, avec tes prières et tes préambules. Je n'en demande pas davantage, dit Sancho, je me crois assuré de la bonté et de la franchise de mon maître. Et puis donc que cela vient à propos, je vous demande monsieur, parlant par révérence, si par aventure, depuis que vous êtes, à votre avis, enchanté dans cette cage, vous n'avez point eu envie de faire, comme on dit, du gros et du menu. Je n'entends pas, Sancho, dit don Quichotte, explique-toi mieux, si tu veux que je te réponde. Vous n'entendez pas ce que veut dire faire du

gros et du menu! reprit Sancho : vous moquez-vous de moi, monsieur? eh! c'est la première chose qu'on apprend à l'école; je demande si vous n'avez point eu envie d'aller où vous ne sauriez envoyer personne? Ah, ah, je t'entends, Sancho : oui, vraiment, et plus d'une fois, mon ami, et de l'heure que je te parle, je me sens bien pressé : mets-y ordre promptement, je te prie; j'appréhende même qu'il soit déjà un peu tard.

CHAPITRE XLV.

De l'excellente conversation de don Quichotte et de Sancho Pança.

Ah! ma foi, vous êtes pris, cria Sancho, je n'en voulais pas davantage. Or sus, monsieur, vous ne pouvez pas nier ce qu'on dit communément ici autour, quand on voit une personne abattue et languissante : Qu'est-ce qu'a un tel? dit-on, il ne mange, ni ne boit, ni ne dort, et ne sait jamais ce qu'on lui demande; on dirait qu'il est enchanté : il faut donc croire que ceux qui ne boivent, ne mangent, ni ne dorment, et ne font point leurs fonctions naturelles, sont enchantés; mais non pas ceux qui ont l'envie qui vous presse à l'heure qu'il est, qui boivent et mangent quand ils ont de quoi, et qui répondent à propos. Tu dis vrai, Sancho, répondit don Quichotte; mais ne t'ai-je pas dit aussi qu'il y a plusieurs sortes d'enchantemens, et que peut-être la manière en a changé par succession de temps, et qu'aujourd'hui il faut que ce soit l'usage que les enchantés fassent tout ce que je fais? cela étant, on ne peut point tirer de justes conséquences, et il n'y a rien à dire contre l'usage; enfin je tiens pour moi, et m'imagine for-

tement que je suis enchanté, et cela suffit pour la décharge de ma conscience; car sans cela je ferais grand scrupule de demeurer ainsi enseveli dans une lâche oisiveté, pendant que le monde est plein de misérables, qui ont sans doute besoin de ma faveur et de mon aide. Avec tout cela, monsieur, répliqua Sancho, je voudrais pour plus grande sûreté que vous essayassiez de sortir de votre prison, à quoi je m'oblige de vous aider, et de vous en tirer même, et que vous tâchassiez de monter sur Rossinante, qui me paraît aussi enchanté que vous, tant il est triste et mélancolique; et cela fait, que nous allassions encore une fois chercher les aventures: si cela ne réussit point, nous avons assez de temps pour revenir à la cage, où je promets et je jure, foi de bon et loyal écuyer, de m'enfermer avec vous s'il arrive que vous soyez assez malheureux et moi assez simple pour ne pouvoir venir à bout de ce que je pense. Je consens à tout, ami Sancho, répondit don Quichotte, et dès que tu verras l'occasion favorable, tu n'as qu'à mettre la main à l'œuvre, je ferai tout ce que tu voudras, et me laisserai absolument conduire: mais tu verras, mon pauvre Sancho, que tu te trompes dans le jugement que tu fais de tout ceci.

Le chevalier errant et le fidèle écuyer s'entretinrent de cette sorte jusqu'à ce qu'ils fussent

arrivés où le curé, le chanoine et le barbier avaient mis pied à terre, et les attendaient. Les bœufs dételés, on les laissa paître en liberté, et Sancho pria le curé de trouver bon que son maître sortît de la cage pour un peu de temps, afin qu'il n'arrivât pas quelque désordre, et qu'elle ne devînt malpropre et indigne d'un chevalier comme lui. Le curé entendit bien Sancho, et lui répondit qu'il le ferait de bon cœur, s'il ne craignait que son maître ne fît des siennes quand il se verrait libre, et qu'il s'en allât si loin qu'on ne le revît jamais. Je vous réponds de lui, repartit Sancho. Et moi aussi, dit le chanoine, pourvu qu'il jure foi de chevalier qu'il ne s'éloignera de nous qu'autant que nous le voudrons. J'en jure, dit don Quichotte, et d'autant plus que celui qui est enchanté n'a pas la liberté de faire ce qu'il veut, puisque celui qui l'enchante peut faire qu'il ne bouge d'un lieu de trois siècles entiers, et que s'il s'était sauvé, on le ferait retourner plus vite que le vent : ainsi, messieurs, ajouta-t-il, vous pouvez sûrement me relâcher, ou prendre un autre poste ; car franchement la chose presse, et je ne réponds de rien. Sur sa parole, le chanoine le prit par la main, et le tira de la cage, dont le pauvre homme eut une joie extrême. La première chose qu'il fit fut de s'étendre deux ou trois fois ; incontinent après,

il alla à Rossinante, et lui donnant deux petits coups sur la croupe : J'espère en Dieu, dit-il, miroir et fleur des plus excellens chevaux errans, que nous nous verrons bientôt tous deux dans l'état que nous souhaitons l'un et l'autre; toi sous ton cher maître, et moi sur tes reins vigoureux, faisant l'exercice pour lequel Dieu m'a mis au monde.

Don Quichotte ayant dit cela, se retira à l'écart avec Sancho, et revint de là à quelque temps, se sentant beaucoup plus libre, et avec grande envie de voir l'effet des promesses de son fidèle écuyer. Le chanoine ne pouvait se lasser de considérer notre chevalier : il en observait jusqu'aux moindres mouvemens, et était tout étonné de cette étrange manière de folie qui lui laissait l'esprit libre sur toutes sortes de sujets, et l'altérait si fort quand il s'agissait de chevalerie. Le malheur de ce pauvre gentilhomme lui fit compassion, et il voulut essayer de le guérir à force de raisonnemens. Si bien que toute la compagnie s'étant assise sur l'herbe, en attendant les provisions, il parla ainsi à don Quichotte :

Est-il bien possible, monsieur, que cette fade et impertinente lecture de romans vous ait troublé l'esprit au point que vous croyez être enchanté, et d'autres choses de cette sorte, qui sont si éloignées de la raison? comment se peut-

il trouver au monde un homme assez simple pour s'imaginer qu'il y ait jamais eu ce grand nombre d'Amadis, cette multitude infinie de chevaliers errans, tous ces empereurs de Trébisonde, et ces Félix Marte d'Hircanie, tant de palefrois, tant de demoiselles errantes, tant de monstres et de géans, tant d'aventures extraordinaires et impossibles, tous ces enchantemens, ces défis, ces combats, ces rencontres étonnantes, tant de princesses amoureuses, tant d'écuyers comtes, et tant de dames vaillantes et guerrières, en un mot, tout ce fatras d'extravagances que racontent les livres de chevalerie? pour moi, j'avoue franchement que quand je les lis sans faire réflexion qu'ils sont pleins de mensonges, ils ne laissent pas de me donner quelque plaisir; mais lorsque je viens à considérer que ce ne sont que des fables et sans aucune vraisemblance, il n'y en a point que je ne jetasse au feu de bon cœur, comme des imposteurs qui abusent de la crédulité du vulgaire ignorant, et osent même jeter le trouble et le désordre dans l'esprit des gentilshommes les mieux sensés, comme ils ont fait en vous, qu'ils ont réduit en tel état, qu'on est contraint de vous mettre en cage, et de vous emmener dans une charrette à bœufs, ainsi qu'un lion ou un tigre qu'on promène de ville en ville.

Hé! seigneur don Quichotte, ayez pitié de vous-même, rappelez votre raison, et servez-vous de cette prudence et de cet esprit admirable que le ciel vous a donnés, à choisir une meilleure lecture, qui vous nourrisse sérieusement et l'esprit et l'âme; et si, après tout, votre inclination naturelle vous fait trouver tant de plaisir à lire de grands exploits de guerre, et des actions prodigieuses, lisez-les dans les histoires véritables, où vous trouverez des miracles de valeur qui non-seulement ne cèdent point à la fable, mais qui surpassent encore tout ce qu'on a pu imaginer. N'est-ce pas une chose indigne d'avoir inventé tant de héros fabuleux, comme si la vertu nous était inconnue, et qu'il fallût avoir recours à la fable pour en donner quelque idée? Voulez-vous voir de grands hommes? la Grèce vous offre un Alexandre, Rome un César, Carthage un Annibal, le Portugal un Viriatus; vous trouverez dans la Castille un Fernand Gonçalès, dans Valence un Cid, un Gonçalès Fernandès dans l'Andalousie, un Diego Garcia de Paredès dans l'Estramadure, dans Xerès un Garcy Perès de Vargas, un Garcilasso dans Tolède, et dans Séville un don Manuel de Léon, dont les histoires sont autant d'images d'une vertu héroïque, qui donnent en même temps au lecteur de l'admiration et du plaisir,

une noble émulation, et de grands exemples à suivre. Voilà, seigneur don Quichotte, une lecture digne d'occuper un esprit comme le vôtre; là vous apprendrez l'histoire, le métier de la guerre, la conduite d'un grand capitaine, et des prodiges de valeur, qui, sans surpasser la nature, sont beaucoup au-dessus des actions ordinaires.

Don Quichotte écouta avec une attention extrême le discours du chanoine, et après l'avoir considéré quelque temps : Si je ne me trompe, lui dit-il, mon gentilhomme, toute cette harangue ne tend qu'à me persuader qu'il n'y a point eu de chevaliers errans au monde; que les livres de chevalerie sont faux, menteurs, inutiles et pernicieux à l'état; que j'ai mal fait de les lire, plus mal d'y ajouter foi, et encore pis de les prendre pour le modèle de ma profession, et enfin que vous n'êtes pas d'accord qu'il y ait jamais eu d'Amadis, ni de Gaule, ni de Grèce, ni tant d'autres chevaliers dont nous avons les histoires? C'est la pure vérité, répondit le chanoine. Vous avez encore ajouté, répliqua don Quichotte, que ces livres m'avaient fait grand tort, puisqu'ils m'ont troublé le jugement, et qu'ils sont cause qu'on m'a mis dans cette cage, et qu'il me serait aussi meilleur de changer de lecture en choisissant des livres sérieux et véritables,

et qui soient en même temps agréables et utiles. Tout cela est vrai, répondit le chanoine. Et moi, dit don Quichotte, je trouve, après y avoir bien pensé, que c'est vous qui êtes enchanté et sans jugement, puisque vous osez proférer tant de blasphêmes contre une chose si généralement reçue dans le monde, et reconnue pour si véritable, que celui qui la nie, comme vous faites, mérite le même châtiment dont vous punissez ces livres, quand ils vous ennuient; car enfin de vouloir persuader qui que ce soit, qu'il n'y a jamais eu au monde ni d'Amadis ni d'autres chevaliers errans, dont les livres font mention, il vaudrait autant dire que le soleil n'a point de lumière, et que la terre n'est pas solide. . . . .

Je voudrais bien, ajouta-t-il, qu'on me dît aussi que l'histoire de l'infante Floripe, de Guy de Bourgogne, n'est pas véritable, ni ce qui arriva à Fier-à-bras sur le pont de Mantible, du temps de Charlemagne. Si ce sont là des mensonges, il est donc faux aussi qu'il y ait eu un Hector, un Achille, une guerre de Troie, douze pairs de France, et un Artus roi d'Angleterre, qui est encore aujourd'hui sous la figure d'un corbeau, et qu'on attend à toute heure dans son royaume. Que ne dit-on encore que l'histoire de Guérin Mesquin, et celle de la dame du saint Grial, sont fausses; que les amours de don Tris-

tan et de la reine Isolte sont apocryphes, et même celles de la belle Genièvre et de Lancelot; quoiqu'il reste dans le monde des gens qui se souviennent presque d'avoir vu la dame Quintagnonne, qui eut le don de se connaître en vin mieux que le meilleur gourmet qui ait jamais été dans la Grande-Bretagne; et cette histoire est si bien véritable, que je me souviens, moi qui vous parle, que ma grand'mère, du côté de mon père, me disait toujours, quand elle voyait de ces vénérables matrones à grand voile : Vois-tu bien, mon fils, en voici une qui ressemble à la dame Quintagnomme; d'où j'infère qu'elle la devait connaître, ou qu'elle avait pour le moins vu son portrait. Il ne resterait plus que de contester l'histoire de Pierre de Provence, et de la belle Maguelonne, pendant qu'on voit aujourd'hui même, dans le magasin royal, la cheville du cheval de bois que montait ce chevalier, qui est plus grosse qu'un timon des charrette; à telles enseignes qu'elle est auprès de la selle de Babieça, cet excellent cheval du Cid. Vous avez aussi à Roncevaux le cor de Roland, qui n'est pas moins gros et grand qu'une solive, et par conséquent il y a eu douze pairs, un Pierre de Provence, un Cid, et d'autres chevaliers semblables, qu'on appelle aventuriers. Ne voudrait-on point dire encore que Jean de Merlo, ce vaillant Portugais,

n'était pas chevalier errant, qu'il ne se battit pas en Bourgogne contre le fameux Pierre, seigneur de Chargny, et depuis à Bâle avec Henry de Remestan, et qu'il ne remporta pas l'honneur de ces deux rencontres? Il ne manque plus que cela, et de traiter de contes en l'air les défis et les aventures de Pierre Barba, et celles de Guttières Quixada, duquel je descends en ligne droite par les mâles, qui se signalèrent par la défaite des enfans du comte de Saint-Pol. Je voudrais bien qu'on me niât aussi que don Fernand de Guévare ait été chercher les aventures en Allemagne où il combattit messire Georges, chevalier d'importance, de la maison du duc d'Autriche. Et qu'on dise enfin que ce ne sont que des fables que les joûtes de Suero de Quignonés du Pas, et celles de Louis de Falces contre don Gonçalès de Gusman, chevalier castillan, et mille autres glorieux faits d'armes des chevaliers chrétiens, de tous les endroits du monde, qui sont si véritables et si authentiques, que je ne crains pas de dire encore une fois qu'il faut avoir perdu la raison pour en douter seulement.

Le chanoine fut tout étonné de voir ce mélange confus que faisait don Quichotte de l'histoire et de la fable, et de l'admirable connaissance qu'il avait de tout ce qu'on a écrit de la chevalerie errante. Je ne puis nier, seigneur don

Quichotte, lui dit-il, qu'il n'y ait quelque chose de vrai en ce que vous venez de dire, et particulièrement touchant les chevaliers errans d'Espagne ; je vous accorde aussi qu'il y a eu douze pairs de France ; mais, en vérité, je ne saurais croire tout ce qu'en a écrit le bon archevêque Turpin. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce furent des chevaliers choisis par les rois de France, et qu'on appela pairs parce qu'ils tenaient tous un même rang, et qu'ils étaient tous égaux en valeur et en naissance; ou, du moins, le devaient-ils être, car je ne voudrais pas jurer que cela ait été pesé si également; c'était une espèce d'ordre à-peu-près comme celui de Saint-Jacques, ou de Calatrava en Espagne, où l'on suppose que ceux qui en sont doivent être vaillans et d'illustre race; et de la même manière qu'on dit chevalier de Saint-Jean ou d'Alcantara, on disait, en ce temps-là, un des douze pairs, parce qu'ils n'étaient que douze. Pour ce qui est d'y avoir eu un Cid, il n'en faut pas douter, ni un Bernard de Carpio non plus; mais qu'ils aient fait tout ce qu'on en dit, je crois qu'on en peut douter sans scrupule. Quant à la cheville du cheval de Pierre de Provence, que vous dites qui se trouve avec la selle de Babieça dans le magasin des armes, je confesse mon ignorance et le défaut de ma vue, car je n'ai jamais remarqué cette che-

ville, toute grande qu'elle est, quoique j'aie bien vu la selle.

Elle y est pourtant, répliqua don Quichotte, à telles enseignes qu'on l'a mise dans un fourreau de cuir pour la conserver. Cela peut être ainsi, repartit le chanoine, mais, en conscience, je ne me souviens pas de l'avoir vue; et au reste, quand je vous accorderais qu'elle y est, je ne m'engage pas pour cela à croire les histoires de tous ces Amadis, et de ce nombre infini de chevaliers; et, tout de bon, c'est une chose étonnante, qu'un honnête homme comme vous, plein d'esprit, et avec tant d'autres bonnes qualités, ait pu ajouter foi à toutes les impertinences de ces extravagans livres.

CHAPITRE XLVI.

De l'agréable dispute du chanoine et de don Quichotte.

C'est une fort bonne chose, s'écria don Quichotte, que des livres imprimés sous bon privilége et avec approbation, qui sont reçus agréablement de tout le monde, aussi bien des gens de qualité que du peuple, et des savans que des ignorans; que ces livres, dis-je, ne soient que des mensonges, la vérité y paraissant partout si nue et si claire, et toutes les circonstances nécessaires étant si bien marquées, que nous y trouvons le nom des pères et mères, le pays, les parens et l'âge des chevaliers, leurs exploits, et les lieux où ils les ont faits; et tout cela de point en point, et jour par jour, avec la dernière exactitude! Pour l'amour de Dieu, monsieur, fermez la bouche pour jamais, plutôt que de prononcer un tel blasphême, et croyez que je vous conseille en ami. Mais, dites-moi, en vérité, n'auriez-vous pas un plaisir extrême si, à l'heure qu'il est, il paraissait devant nous tout-à-coup un grand lac de poix bouillante, plein de lézards et de couleuvres, et d'autres monstres aussi dangereux qu'horribles, et que, du milieu de ses ondes épaisses et

fumantes, il sortit une voix lamentable, qui dît:

« O chevalier! qui que tu sois, qui considères ce lac épouvantable, si tu veux posséder le riche trésor qui est caché sous ses noires eaux, fais voir la grandeur de ton courage en te plongeant au milieu de ces ondes enflammées, autrement tu es indigne de voir les merveilles incomparables qu'enferment les sept châteaux des sept fées, qui sont au-dessous de ces eaux obscures et profondes; » et qu'au même temps que la voix cesse, le chevalier, sans consulter davantage et sans faire de réflexion sur l'affreux péril où il s'expose, s'élance tout armé dans ce lac bouillant, se recommandant à Dieu et à sa dame, et lorsqu'il ne sait où il est, ni ce qu'il doit devenir, il se trouve dans une grande campagne pleine de fleurs, et mille fois plus belle à la vue que les Champs-Elysées : là le ciel lui paraît clair et serein, et il lui semble que le soleil brille d'une nouvelle lumière; d'un côté, une agréable forêt se présente à sa vue, et pendant que la beauté d'un million d'arbres différens et toujours verts charme ses yeux, un nombre infini de petits oiseaux peints de mille couleurs voltigent de branche en branche, et, par un doux gazouillement, enchantent ses oreilles; dans un autre endroit, il découvre un petit ruisseau, dont les fraîches eaux, qui semblent du cristal liquide, roulent

en serpentant de petits flots d'argent et de perles sur un sable d'or; là il voit une riche fontaine de jaspe de diverses couleurs, dont l'invention est toute nouvelle, et qui est ornée de statues si achevées, qu'il semble que l'art ait voulu travailler à l'envi de la nature; ici il en trouve une autre d'un ouvrage grotesque, où les menues coquilles de moules, mêlées avec celle des limaçons dans une confusion concertée, et relevées par l'éclat d'un nombre infini de pierres brillantes, font une si agréable variété dans l'ouvrage qui représente une grotte marine, pleine de tritons et de syrènes, qu'en même temps que l'on doute que l'on est en sûreté parmi des monstres farouches qui sortent de tous les enfoncemens, on ne peut se résoudre à sortir d'un lieu si admirable. D'un autre côté il voit élever subitement un magnifique palais, dont les murailles sont d'or massif, les créneaux de diamans, les portes de jacinthes, et en un mot d'une si admirable structure, que les rubis, les escarboucles, les perles et les émeraudes en étant la moindre matière, l'ouvrage est pourtant mille fois plus beau et incomparablement plus riche; il voit sortir ensuite par une des portes de ce château quantité de demoiselles, et Dieu sait si elles sont belles! dont les habits sont si magnifiques et si éclatans, qu'ils m'éblouissent à l'heure que je vous parle, et je

n'aurais jamais fait si je m'amusais à vous les dépeindre : et alors celle qui paraît être la maîtresse de toutes, prend par la main ce hardi chevalier, et, sans lui dire une seule parole, le mène dans le riche palais, où l'ayant fait déshabiller par les demoiselles, on le met dans un bain d'eaux délicieuses, on le frotte de précieuses essences et de pommades de senteur; et au sortir du bain on lui donne une chemise de fin lin toute parfumée; cela étant fait, une autre demoiselle lui met sur les épaules un magnifique manteau, qu'on dit qui vaut pour le moins une bonne ville, et encore plus. Mais ce n'est pas tout : on le mène dans une autre salle, où la richesse des meubles surpasse l'imagination : il y trouve la table couverte, on lui donne à laver dans un bassin d'or ciselé, enrichi de diamans, avec de l'essence d'ambre, et des eaux distillées des herbes les plus odoriférantes; on le fait asseoir dans une chaise d'ivoire, et toutes les demoiselles le servent à l'envi, avec un merveilleux silence. Qui peut dire les différentes viandes qu'on lui sert, et leur délicatesse? quelles paroles peuvent exprimer l'excellence de la musique qu'on lui donne pendant le repas, sans qu'il voie ni ceux qui chantent, ni ceux qui jouent des instrumens? Le repas achevé, et les tables levées, pendant que le chevalier, étendu dans sa chaise, se lave peut-être

la bouche, vous voyez entrer à l'improviste une demoiselle incomparablement plus belle que toutes les autres, qui se va asseoir auprès de lui, et lui apprend ce que c'est que ce château, et qu'elle y est enchantée, avec beaucoup d'autres choses qui ravissent le chevalier, et qui donneront de l'admiration à tous ceux qui en liront l'histoire. Il n'est pas nécessaire que je m'étende davantage sur ce sujet; en voilà assez, ce me semble, pour faire voir que quelque endroit qu'on lise dans les histoires des chevaliers errans, il y a de quoi donner du plaisir et de l'étonnement. Mais, monsieur, croyez-moi, lisez vous-même ces livres, et vous verrez comme ils savent insensiblement charmer la mélancolie, qu'ils font naître la joie dans le cœur; et si par hasard vous aviez un mauvais naturel, qu'ils sont capables de le corriger, et de vous donner de meilleures inclinations.

Pour moi, je puis bien vous assurer que depuis que Dieu m'a fait chevalier errant, je suis vaillant, civil, affable, doux et complaisant, libéral et généreux, hardi, patient, infatigable; et que je supporte avec beaucoup de vigueur d'esprit et de corps le travail, la prison et les enchantemens. Et quoique vous me voyiez à l'heure qu'il est enfermé dans une cage comme un fou, je ne désespère pourtant pas de me voir,

dans peu de jours, par la force de mon bras et la faveur du ciel, roi de quelque grand royaume, où je pourrai faire paraître la libéralité et la reconnaissance qui sont renfermées dans mon cœur; car, en vérité, monsieur, le pauvre ne saurait paraître libéral quand il le serait au souverain degré, et la gratitude qui n'est que dans le désir seulement est une vertu morte, comme la foi sans les œuvres. C'est pour cela que je souhaiterais que la fortune m'offrît bientôt une occasion favorable de me faire empereur, pour faire voir quel est mon cœur, en enrichissant mes amis, et surtout ce pauvre écuyer que vous voyez là, qui est le meilleur homme du monde, et à qui je voudrais bien donner un comté, qu'il y a long-temps que je lui promets, quoique cependant je me défie un peu de sa capacité pour s'y bien conduire.

Monsieur, interrompit Sancho, qui entendit ce qu'on disait de lui, travaillez seulement à me donner cette comté, que vous me faites tant attendre, et je vous réponds que je la gouvernerai bien. En tout cas, on dit qu'il y a des gens dans le monde qui prennent à ferme des terres des seigneurs, et les font valoir comme si c'était pour eux-mêmes, tandis que les seigneurs se donnent du bon temps, et mangent leur revenu sans se soucier de rien : ma foi j'en ferai

bien autant; je ne trouve point cela si difficile; hé! que je ne m'amuserai point à marchander, je vous mettrai bientôt le fermier en possession, et moi je mangerai mes rentes comme un prince; du reste qu'on en fasse des choux et des raves, diablezot si je m'en soucie! Vous dites bien, compère Sancho, quant au revenu, dit le chanoine; mais, en ce qui regarde l'administration de la justice, il ne faut pas être si indifférent: c'est là que le seigneur doit s'appliquer avec soin, et qu'il fait remarquer son jugement et son habileté, et surtout sa bonne intention, qui doit être répandue dans toutes ses actions, et en être toujours le principe et la fin; car, comme Dieu ne manque jamais de favoriser la bonne volonté, aussi renverse-t-il presque toujours les mauvais desseins.

Je n'entends point toutes ces philosophies, répondit Sancho; mais je voudrais avoir aussitôt cette comté que je la saurais bien gouverner: j'ai autant de corps et d'âme qu'un autre, et je pense que je serais aussi roi dans mon état que chacun l'est dans le sien: cela étant, je ferais ce que je voudrais, et faisant ce que je voudrais, je ferais à ma fantaisie, et faisant à ma fantaisie, je serais content, et quand je serais content, je n'aurais plus rien à souhaiter; et quand je n'aurais plus rien à souhaiter, que diable me

faudrait-il davantage? que la comté vienne seulement, et adieu jusqu'au revoir, comme un aveugle dit à l'autre. Ces philosophies, répliqua le chanoine, ne sont pas si mauvaises que vous dites, Sancho : il y a bien quelque chose à dire sur le sujet de ces comtés. Je ne sais pas ce qu'il y a à dire, interrompit don Quichotte; mais pour moi, je suis en ceci divers exemples de chevaliers de ma profession, qui, pour récompenser leurs écuyers, les ont faits seigneurs d'îles et de villes; et il s'est même trouvé parmi les écuyers des gens d'assez grand mérite pour avoir l'ambition de penser à se faire rois. Mais, sans aller plus loin, le grand et non jamais assez loué Amadis de Gaule fit bien son écuyer comte de l'île Ferme; et, après cela, ne puis-je pas sans scrupule donner une comté à Sancho, puisqu'il est un des meilleurs écuyers de toute la chevalerie errante?

Le chanoine était tout émerveillé des folies qu'enfilait don Quichotte : il admirait cette présence d'esprit avec laquelle il venait d'imaginer l'aventure du chevalier du Lac, et cette vive impression que les rêveries des romans avaient faite en son imagination; il n'était guère moins étonné de la simplicité de Sancho, qui demandait un comté avec tant d'empressement, et qui croyait que son maître le lui pût donner comme

une métairie. Pendant qu'il faisait ses réflexions là-dessus, ses valets revinrent avec le mulet de bagage, et ayant jeté un tapis sur l'herbe à l'ombre de quelques arbres, on se mit à manger.

Il n'y avait pas long-temps qu'ils étaient à table, qu'ils entendirent du bruit et le son d'une clochette qui venait de devers quelques buissons qui étaient là auprès; et incontinent après ils virent paraître une chèvre noire et blanche, mouchetée de taches fauves, que suivait un berger, la flattant en son langage pour la faire arrêter ou retourner au troupeau : la chèvre, qui fuyait, s'en vint tout effarouchée se jeter au milieu de ceux qui dînaient, comme dans un asile, et s'y arrêta; et le berger, l'ayant prise par les cornes, commença à lui dire, comme si elle eût été capable de raison : Ha, ha, montagnarde mouchetée, comme vous fuyez! hé, qu'avez-vous donc, la belle? qu'est-ce qui vous a fait peur? ne me direz-vous point ce que c'est, ma fille? mais que pourrait-ce être, sinon que vous êtes femelle, et que vous ne sauriez demeurer en repos? revenez, ma mie, revenez; vous serez plus en sûreté dans la bergerie, ou parmi vos compagnes; et que pensez-vous qu'elles deviennent, si vous vous égarez de la sorte, vous qui les devez conduire? Le chanoine prit plaisir aux paroles du berger, et le pria de ne se point

presser de ramener sa chèvre : Mon ami, lui dit-il, étant femelle comme vous dites, il la faut laisser faire : vous auriez beau l'en vouloir empêcher, elle suivra toujours sa fantaisie. Prenez ce morceau, ajouta-t-il, mon camarade, et buvez un coup, pour vous remettre pendant que la chèvre se reposera. Ils lui donnèrent en même temps une cuisse de lapin froid, que le berger prit sans façon, et, après avoir bu un bon coup à la santé de la compagnie :

Ne croyez pas, dit-il, messieurs, pour m'avoir vu parler ainsi à cette bête, que ce soit simplicité : ce que je viens de dire n'est pas sans mystère. Je suis rustique, mais non pas tant que je ne sache entretenir les hommes aussi bien que les bêtes. Je n'ai pas de peine à le croire, dit le curé, je sais par expérience que les montagnes nourrissent quelquefois des gens savans, et que les cabanes renferment souvent des philosophes. Au moins, messieurs, répliqua le berger, il ne laisse pas de s'y trouver quelquefois des gens expérimentés et de bon sens ; et si je ne craignais point de vous ennuyer, et que vous voulussiez bien m'écouter un quart d'heure, je vous conterais une petite histoire pour confirmer ce que monsieur le licencié et moi venons de dire.

Mon ami, dit don Quichotte, prenant la parole pour toute la compagnie, comme je vois

que ce que vous avez à nous conter a quelque air des aventures de chevalerie, je vous écouterai de bon cœur, et ces messieurs le feront, je m'assure, avec plaisir, car ils ne haïssent pas les choses curieuses et nouvelles. Vous n'avez donc qu'à commencer, nous allons tous vous donner audience. Pour moi, je suis votre serviteur, messieurs, dit Sancho : ventre à jeun n'a point d'oreilles ; je m'en vais, par votre permission, auprès de ce ruisseau m'en donner d'une façon avec ce pâté, et me farcir la panse pour trois jours : aussi bien ai-je ouï dire à mon maître que l'écuyer d'un chevalier errant ne doit point perdre l'occasion de se remplir l'estomac, quand il la trouve, et qu'il n'a que trop de loisir après de faire digestion. Qu'ainsi ne soit, on s'ira quelquefois fourrer dans une forêt, dont on ne trouverait pas le bout en six jours ; et si un homme n'est pas soûl pour lors, et qu'il n'ait rien dans son bissac, le voilà bien pansé : il demeurera là comme une vraie momie, comme cela nous est arrivé assez souvent. C'est fort bien raisonner, Sancho, dit don Quichotte, va où tu voudras, et mange à ton aise. Pour moi j'en ai pris ce qu'il m'en faut, et je n'ai plus besoin que de donner un peu de nourriture à mon esprit, comme je vais faire en écoutant l'histoire du berger. Allons, dit le chanoine, il peut commencer quand il

voudra, il me semble que nous voilà tout prêts. Alors le berger donna deux petits coups sur le dos de la chèvre, en lui disant : Couche-toi auprès de moi, tachetée, nous avons plus de loisir qu'il nous en faut pour retourner au troupeau. On eût dit que la chèvre entendait son maître : elle s'étendit tout de son long auprès de lui, et le regardant fixement au visage, semblait attendre qu'il commençât ; ce qu'il fit de cette sorte.

CHAPITRE XLVII.

Contenant ce que raconta le chevrier.

A trois lieues de cette vallée, dans un petit village des plus riches de tout le pays, il y avait un bon laboureur qui était aimé et considéré de tous ses voisins, mais encore plus pour sa façon de vivre, que pour les richesses qu'il avait. Pour lui il se trouvait si heureux d'avoir une fille fort sage et fort belle, qu'il en faisait tout son plaisir, et au prix d'elle il comptait sa richesse pour rien. Cette fille n'avait pas plus de seize ans, que le bruit de sa beauté se répandit, non-seulement dans tous les villages d'alentour, mais encore jusqu'aux plus éloignés; et cela donnant de la curiosité à tout le monde, on la venait voir de toutes parts comme une chose merveilleuse. Le père la gardait avec beaucoup de soin comme un trésor qu'il aimait, mais elle se gardait encore mieux elle-même, et vivait dans une extrême retenue. Si bien que quantité de gens de village, et d'ailleurs, attirés par le bien du père, par la beauté de sa fille, et surtout par la bonne réputation qu'ils avaient l'un et l'autre, se déclarèrent serviteurs de cette fille, et embarrassèrent

fort le bon homme, en la demandant tous en même temps.

Parmi ce grand nombre de prétendans, je fus un de ceux qui eut le plus sujet d'espérer : j'étais fort connu du père, étant du même village ; il savait que je venais de gens sans reproche, il connaissait mon bien et mon âge, et on disait dans le pays que je ne manquais pas d'esprit. Tout cela faisait beaucoup pour moi ; mais un nommé Anselme, garçon du même village, dont tout le monde disait du bien, avait aussi le même dessein, et faisait balancer l'esprit du père ; de sorte que ce bon homme, qui jugeait que nous pourrions être l'un ou l'autre le fait de Leandra, qui est le nom de cette fille, se remit entièrement à elle du choix qu'elle devait faire entre nous deux, de peur de contraindre son inclination s'il eût choisi lui-même. Je ne sais point la réponse de Leandra ; mais depuis, son père nous entretint toujours adroitement mon rival et moi, sur le peu d'âge de sa fille, sans s'engager ni nous rebuter.

Pendant qu'il nous amusait de cette façon, il vint dans le village un certain Vincent de la Roque, fils d'un pauvre laboureur du même lieu. Un capitaine d'infanterie, qui passait avec sa compagnie ici autour, l'avait enrôlé à l'âge de douze ans, et au bout de douze autres, après avoir rôdé

en Italie et en d'autres endroits, nous le vîmes revenir un jour, vêtu à la soldatesque, bigarré de mille couleurs comme un Indien, et tout plein de babioles d'émail et d'argent faux. Il changeait tous les jours d'habit : aujourd'hui une garniture et demain une autre, et le tout de peu de valeur. Comme on est naturellement malin dans les villages, et qu'on ne sait bien souvent que faire, on s'amusait à examiner ses braveries, et on trouva enfin qu'il n'avait que trois habits de différentes étoffes, tant bons que mauvais, avec les bas de chausses et les jarretières ; mais il savait si bien les déguiser et ajuster en tant de façons, qu'on eût juré qu'il en avait plus de dix paires, et autant de panaches. Ne vous étonnez pas, messieurs, de ce que je vous dis ces bagatelles, vous verrez dans la suite que je ne vous en parle pas sans raison.

Notre soldat s'asseyait d'ordinaire sur un perron, au-dessous d'un grand orme qui est dans la place, et là il faisait le récit de ses aventures, et nous vantait ses prouesses. Il n'y avait point d'endroit au monde qu'il n'eût vu, ni de bataille où il ne se fût trouvé : il avait tué plus de Mores qu'il n'y en a dans Maroc et dans Tunis ; Gante, Lune, Diego de Garcia de Paredès, et mille autres qu'il nommait, ne s'étaient pas si souvent trouvés sur le pré que lui, et il s'était toujours

tiré avec avantage de tous ces combats, sans qu'il lui en coûtât une seule goutte de sang. Après nous avoir ainsi raconté ses fameux exploits, il nous montrait des cicatrices qu'on ne pouvait voir, et nous faisait accroire que c'étaient des arquebusades qu'il avait reçues en diverses batailles. Enfin, pour achever son portrait, il était si arrogant, qu'il disait toi à ses pareils, et à ceux mêmes qui le connaissaient bien, et familiarisait avec des gens qui étaient beaucoup au-dessus de lui. Il disait encore que son bras était son père, que ses actions étaient sa race, et qu'étant soldat, il ne le cédait à qui que ce fût au monde. Avec toutes ces vanités, ce fanfaron, qui savait un peu chanter, se mêlait aussi de râcler une guitare, qu'il disait avoir eue d'une duchesse, et il attirait ainsi l'admiration des idiots, et amusait tous les habitans du village. Mais ce n'était pas là toutes les perfections de ce drôle : il était encore poète, et de la moindre sottise qui arrivait dans le pays, il faisait une romance de trois ou quatre pages d'écriture. Ce soldat donc que je viens de dire, ce Vincent de la Roque, ce brave, ce galant, fut vu de Leandra, par une fenêtre de sa maison, qui regarde sur la place; il en fut admiré, l'oripeau de ses habits lui donna dans la vue, elle fut charmée de ses romances, dont il donnait libéralement des copies, et le récit de

ses prouesses, dont il n'était pas chiche, l'ayant ravie, et le diable faisant le reste, elle en devint éperduement amoureuse avant que lui-même eût osé lui parler d'amour. Et comme on dit qu'en matière d'amour l'affaire est bien avancée quand le galant est regardé de bon œil, la Roque et Leandra s'aimèrent bientôt, et ils étaient déjà d'intelligence avant qu'aucun de nous autres s'en aperçût; aussi n'eurent-ils pas de peine à faire ce qu'ils avaient résolu : Leandra s'enfuit un beau jour de la maison de son père, qui l'aimait si chèrement, pour suivre un homme qu'elle ne connaissait presque pas; et la Roque fut bien plus heureux dans cette rencontre qu'il ne se vantait de l'avoir été en toutes les autres.

Une chose si surprenante étonna tout le monde; le père s'en affligea au dernier point, et Anselme et moi nous en pensâmes mourir de désespoir. Cependant les parens, bien irrités, eurent recours à la justice, et on mit incontinent des archers en campagne, qui se saisirent des passages et de toutes les avenues des bois, et cherchèrent si bien comme gens payés par avance, qu'au bout de trois jours ils trouvèrent dans une caverne Leandra en chemise, et n'ayant plus ni l'or ni les pierreries qu'elle avait emportés avec elle. La pauvre créature fut ramenée à son père; on lui demanda le sujet de son malheur, et

elle confessa que Vincent de la Roque l'avait trompée ; que sous promesse d'être son mari, il lui avait persuadé de s'en aller avec lui à Naples, où il avait, disait-il, de grandes connaissances, et qu'ainsi ce méchant, abusant de sa facilité et de la confiance qu'elle avait en lui, après lui avoir fait prendre ce qu'elle avait pu d'argent et de bagues, l'avait menée dans cette montagne la même nuit qu'elle s'en était enfuie, et l'avait enfermée dans la caverne, en l'état qu'ils l'avaient trouvée, sans lui demander pourtant autre chose, ni lui faire aucune violence.

Ce fut une chose difficile à croire que l'indifférence du jeune soldat ; mais Leandra en jura, et l'assura de tant de manières, que le pauvre père affligé se consola sur la parole de sa fille, et rendit mille grâces à Dieu de l'avoir ainsi préservée par une espèce de miracle. Le même jour que Leandra fut retrouvée, son père la fit disparaître, et l'alla enfermer dans un couvent de filles, à une ville ici proche, en attendant que le temps ait effacé la tache qu'elle s'est faite par son imprudence. Le peu d'âge de cette fille a servi d'excuse à sa légèreté, au moins auprès de ceux qui ne prennent pas d'intérêt en elle : mais ceux qui la connaissent bien n'attribuent point sa faute à son ignorance, et ils en accusent plutôt l'inclination naturelle des femmes, qui sont la plu-

rance et dans la crainte, sans que nous sachions ce que nous avons à craindre ou à espérer.

Parmi tant de fous, le plus extravagant, et le plus sensé tout ensemble, c'est Anselme, mon rival, qui, ayant tant de sujets de se plaindre, ne se plaint pourtant que de la seule absence de Leandra, et au son d'un violon dont il joue admirablement, se plaint en cadence, et chante des vers de sa façon, qui font bien voir qu'il a beaucoup d'esprit. Pour moi, qui ne me trouve assurément pas plus sage que les autres, je passe mon temps à crier contre l'inconstance des femmes, contre la fausseté de leurs promesses, et contre l'indiscrétion qu'elles font voir dans la plupart de leurs actions. Voilà, messieurs, tout le mystère des paroles que vous m'avez ouï dire à cette chèvre, quand j'approchai de vous; car étant femelle, je ne l'estime pas beaucoup, quoiqu'elle soit la meilleure de mon troupeau, et c'est une marque de mon inquiétude, et que je ne sais à qui me prendre de tout ce que je souffre. Je ne doute point que je ne vous aie mal diverti avec mon histoire, et j'en suis plus fâché que vous; mais si vous voulez me faire l'honneur de venir à ma loge ici près, je tâcherai de réparer l'ennui que je vous ai donné, par un petit rafraîchissement de fromage et de lait, avec quelques fruits de la saison, qui ne seront peut-être pas désagréables.

CHAPITRE XLVIII.

Du démêlé de don Quichotte avec le chevrier, et de la rare aventure des pénitens, que le chevalier acheva à la sueur de son corps.

L'HISTOIRE fut trouvée bonne, et le chanoine, à qui elle avait beaucoup plu, exagéra l'éloquence du chevrier, lui disant à lui-même, que bien loin d'avoir quelque chose de grossier et de rustique, il avait parlé en homme délicat et de fort bon sens, et que monsieur le curé avait eu raison de dire qu'il se trouve quelquefois dans les montagnes des gens qui ont de l'esprit et qui savent le monde. Ils lui firent tous des honnêtetés et des offres; mais don Quichotte en fut plus libéral que tous les autres, et il en fut aussi récompensé d'une autre manière. En vérité, dit-il, mon compère, si j'étais en état d'entreprendre quelque aventure, je n'attendrais pas un moment à partir pour vous en procurer une bonne: j'irais tout-à-l'heure arracher Leandra de son couvent, où, sans doute, elle est malgré elle; et en dépit de l'abbesse, et de tout ce qu'il y a de moines au monde, je vous la mettrais entre les mains pour en disposer à votre volonté, en observant pourtant les lois de la chevalerie errante,

qui ne permettent pas qu'on fasse le moindre déplaisir aux dames. Mais j'espère en Dieu que le pouvoir d'un malin enchanteur ne sera pas si fort que celui d'un enchanteur mieux intentionné n'en vienne à bout ; et pour lors je vous réponds de ma faveur et de mon aide, suivant les lois de ma profession, qui m'obligent de secourir ceux que l'on opprime.

Le chevrier, qui n'avait pas encore considéré don Quichotte, le regarda depuis la tête jusqu'aux pieds, et ne voyant pas que sa mine répondît à ses offres, il s'adressa au barbier, qui était proche de lui, et lui dit : Monsieur, qui est donc cet homme qui parle d'un air si étrange? je n'en ai point encore vu de pareil. Hé, qui peut-ce être, répondit le barbier, sinon le fameux don Quichotte de la Manche, le défaiseur de torts, le réparateur d'injures, le protecteur de l'honneur des dames, la terreur des géans, le vainqueur invincible dans toutes les batailles. Ceci ressemble, dit le chevrier, à ce qu'on lit dans les livres des chevaliers errans, qui étaient tout ce que vous dites ; mais pour moi, je crois bien que vous vous moquez, ou qu'il faut que ce bon gentilhomme ait des chambres vides dans la tête.

Veillaque, insolent, s'écria don Quichotte, c'est vous qui manquez de cervelle, et moi j'en

ai mille fois plus que la double carogne qui vous a mis au monde, et que toute votre chienne de race. En disant cela il prit un pain sur la table, et le jeta de si grande furie à la tête du chevrier, qu'il lui cassa presque le nez et les dents. Celui-ci, qui n'entendait point raillerie, ne prit pas plaisir à se voir traiter de la sorte, et, sans se soucier de la nappe ni des viandes, ni de ceux qui dînaient, il sauta brusquement sur don Quichotte, et lui portant les mains à la gorge, il l'allait étrangler sans miséricorde, si Sancho, le prenant par les épaules, ne l'eût renversé sur la table pêle-mêle avec tout ce qu'il y avait de viandes, de plats, de bouteilles et de verres. Don Quichotte, qui se vit libre, se rejeta aussitôt sur le chevrier, et celui-ci se trouvant deux hommes sur les bras, le visage sanglant et le corps tout brisé des coups de Sancho, cherchait à tâtons un des couteaux de la table pour faire une sanglante vengeance; mais le chanoine et le curé s'étaient saisis par précaution de toutes les armes offensives. Le barbier, qui était charitable, eut pitié de ce pauvre homme, et fit en sorte qu'il mit don Quichotte sous lui, et le berger s'en voyant maître, l'accabla d'un déluge de gourmades, se vengeant si bien du sang qu'il avait perdu, par celui qu'il tira du nez de notre héros, qu'on eût dit qu'ils avaient chacun un masque, tant ils étaient défi-

gurés. Le curé et le chanoine crevaient de rire; les archers sautaient de joie, et tous les animaient l'un contre l'autre en les agaçant comme des chiens qu'on veut acharner. Il n'y avait que Sancho qui se désespérait de se voir retenu par un des valets du chanoine, ce qui l'empêchait de secourir son maître; mais il lui criait qu'il s'entretînt dans la bataille, et qu'il ne laissât point vaincre sa seigneurie par la vilenie de ce pitaud, l'assurant que sitôt qu'il serait en liberté, il l'irait tirer d'affaire.

Pendant qu'ils étaient ainsi tous occupés, les spectateurs à rire, et les combattans à se déchirer, on ouït tout d'un coup le son d'une trompette, mais si triste et si lugubre, qu'il attira l'attention de tout le monde. Celui qui en fut le plus ému fut don Quichotte, qui, quoique tout chargé encore du corps du chevrier, et plus que médiocrement moulu des coups qu'il en avait reçus, fit céder l'esprit de vengeance à celui de la curiosité. Frère diable, dit-il à son ennemi, car qui pourrais-tu être autre chose, ayant assez de valeur et de force pour triompher des miennes, faisons trêve, je te prie, pour une heure seulement, parce qu'il me semble que le son lamentable de cette trompette m'appelle à quelque nouvelle aventure. Le chevrier qui n'était guère moins las de gourmer que d'être gourmé,

le laissa tout-à-l'heure, et don Quichotte se mettant sur pied, après s'être secoué une bonne fois, s'essuya le visage, et tourna la tête du côté du bruit; en même temps il vit descendre par la pente du coteau plusieurs hommes vêtus de blanc, qui avaient l'air de pénitens ou de fantômes. Comme il n'avait point plu cette année-là, on faisait dans tous les endroits de cette contrée des prières, des processions et des pénitences, pour implorer la bonté du ciel et le secours favorable de quelques pluies, et pour cela, les habitans d'un village là auprès venaient en procession à un dévot ermitage qui est sur le penchant de la montagne.

Don Quichotte ne vit pas plutôt l'étrange habillement des pénitens, que, sans se ressouvenir qu'il en avait vu cent fois en sa vie, il s'imagina que c'était quelque aventure, et que c'était à lui de l'entreprendre comme le seul chevalier errant de la troupe. Une image couverte de deuil que portaient les pénitents, le confirma dans cette rêverie; il crut que c'était quelque princesse que de félons et discourtois brigands emmenaient par force, et dans cette pensée, il courut promptement à Rossinante, qui paissait, le bride, et saute en selle; et son écuyer lui ayant donné ses armes, il embrasse son écu, et dit à haute voix à tous ceux qui étaient présens : C'est mainte-

nant, illustre et valeureuse compagnie, que vous allez voir combien il importe au monde qu'il y ait des gens qui fassent profession de la chevalerie errante ; c'est à cette heure, dis-je, que vous verrez par mes actions, et par la liberté que je vais donner à cette dame captive, l'estime qu'on doit avoir pour les chevaliers errans.

En disant cela, il donna des talons à Rossinante, car d'éperons il n'en avait point, et au grand trot s'en alla donner dans les pénitens, malgré tous les efforts que purent faire le curé et le chanoine pour le retenir, et sans se soucier des hurlemens de Sancho, qui criait de toute sa force : Où diable courez-vous, seigneur don Quichotte ? avez-vous le diable au corps pour aller ainsi contre la foi catholique ? et ne voyez-vous point que c'est une procession de pénitens, et que la dame qu'ils portent sur ce brancard est l'image de la Vierge ? mort de ma vie ! il faut que vous soyez enragé. Monsieur, monsieur, monsieur le chevalier mon maître, regardez bien ce que vous faites ; on peut bien dire cette fois-ci que vous n'y prenez pas garde. Sancho se tourmenta en vain, et ses remontrances se perdirent en l'air. Son maître s'était mis si fort en tête de délivrer la dame en deuil, qu'il n'entendait pas une parole ; et quand il les eût ouïes, il n'aurait pas retourné, non pas même pour le pape.

Il arriva donc à vingt pas de la procession, et arrêtant Rossinante qui en avait déjà bien, il cria d'une voix furieuse enrouée : Demeurez là, canailles, qui vous masquez sans doute parce que vous êtes des scélérats, et écoutez ce que je vais vous dire. Les premiers qui s'arrêtèrent, furent ceux qui portaient l'image; et un prêtre des quatre qui chantaient les litanies, voyant l'étrange mine de don Quichotte, la maigreur de Rossinante, et tout ce qu'il y avait de ridicule dans le cavalier :

Mon frère, lui répondit-il, si vous avez quelque chose à nous dire, faites vite, parce que ces pauvres gens se déchirent, et nous n'avons pas le loisir d'entendre un long discours. Je n'ai qu'une parole à dire, repartit don Quichotte : c'est que tout-à-l'heure vous mettiez en liberté cette belle dame, dont l'air triste et les larmes font assez connaître que vous lui avez fait quelque outrage, et que vous l'emmenez malgré elle; pour moi, qui suis venu au monde pour empêcher de semblables violences, je ne puis consentir à vous laisser aller que vous ne lui ayez rendu la liberté qu'elle souhaite. Il n'en fallut pas davantage pour faire connaître à tous ces gens que don Quichotte n'était guère sage, et ils ne purent s'empêcher de rire du discours qu'il venait de faire; mais ce fut mettre le feu

aux étoupes : notre héros se voyant méprisé, met l'épée à la main, et court tout furieux vers le brancard. Un de ceux qui le portaient laisse en même temps la charge à ses compagnons, et, se jetant au-devant de don Quichotte, il lui oppose une fourche dont il soutenait le brancard quand il se reposait, et qui fut cassée en deux du premier coup qu'il donna ; mais de la moitié qui lui restait, il frappa si rudement le chevalier sur l'épaule droite, que l'écu ne se trouvant pas assez à propos pour le couvrir, ou assez bon pour parer la violence du coup, don Quichotte tomba par terre, les bras étendus, et sans mouvement. Sancho, qui avait toujours suivi son maître, arriva là-dessus tout essoufflé ; et le voyant en si mauvais état, il cria au paysan qu'il s'arrêtât, par ce que c'était un pauvre chevalier enchanté qui, en toute sa vie, n'avait fait mal à personne.

Ce ne furent pas les cris de Sancho qui arrêtèrent le paysan ; mais comme il vit que don Quichotte ne remuait point, il crut l'avoir tué ; et retroussant son surplis pour être plus libre, il s'enfuit comme s'il eût eu le prévôt à ses trousses. Ceux de la compagnie de don Quichotte étant arrivés en même temps, les gens de la procession, qui les virent venir tout échauffés, et parmi eux des archers armés d'arquebuses, cru-

rent qu'ils avaient besoin de se tenir sur leurs gardes : ils se rangèrent vite en rond autour de l'image, et relevant leurs voiles, les pénitens avec leurs disciplines, et les prêtres avec les chandeliers, attendirent l'assaut dans la résolution de se bien défendre; mais la fortune en disposa mieux qu'ils n'osaient espérer, et se rendit favorable aux deux partis : pendant que Sancho, qui s'était jeté sur le corps de son maître, le croyant mort, faisait la plus triste et la plus ridicule lamentation du monde, le curé fut reconnu par celui de la procession, ce qui calma les esprits de part à d'autre; et le curé ayant appris à son confrère ce que c'était que don Quichotte, ils allèrent aussitôt, suivis des pénitens et de tout le reste, voir en quel état était le pauvre gentilhomme. Comme ils arrivaient, ils trouvèrent Sancho tout en larmes, qui faisait cette manière d'oraison funèbre :

O fleur de chevalerie, disait-il, qu'un seul coup de bâton assomme quand il en était moins de besoin ! ô l'honneur de ta race, la gloire et le monument de toute la Manche et du monde entier, que tu laisses orphelin par ta mort, et exposé à la rage des méchans qui le vont mettre sens-dessus-dessous, parce qu'il n'y aura plus personne qui châtie leurs brigandages ? ô libéral par-dessus tous les Alexandre, qui, pour huit

mois de service seulement, m'avais donné la meilleure île de toute la terre! ô humble avec les superbes, et arrogant avec les humbles; entrepreneur de périls, patient dans les affaires, amoureux sans sujet, imitateur des bons, fléau des méchans et ennemi de toute malice; chevalier errant, qui est tout ce qu'on peut dire!

Les plaintes et les gémissemens de Sancho firent revivre don Quichotte; et après un triste et long soupir, qui fut le premier signe de vie qu'il donna : Celui qui est absent de vous, dit-il, incomparable Dulcinée, ne peut jamais être que misérable, et il n'y a point de malheur qu'il ne doive craindre. Aide-moi, cher Sancho, ajouta-t-il, à me remettre sur le charriot enchanté; je ne suis pas en état de résister à la vigueur de Rossinante, car j'ai l'épaule toute brisée. Je le veux de bon cœur, mon cher maître, répondit Sancho; allons, retournons à notre village avec ces messieurs qui sont tant de nos amis; nous penserons là à faire une sortie qui nous donne plus de gloire et de profit. Tu dis fort bien, Sancho, repartit don Quichotte; il est de la prudence de laisser passer les mauvaises influences des astres. Le chanoine, le curé et le barbier, ne manquèrent pas de lui dire qu'il avait raison; et après s'être bien donné du plaisir des simplicités de Sancho, ils remirent don Quichotte sur

le charriot, comme il était auparavant. La procession se remit en ordre, et prit le chemin de l'ermitage; le chevrier se retira après avoir pris congé de la compagnie, ce que firent aussi les archers, se voyant désormais inutiles, et le curé les ayant payés; le chanoine embrassa en même temps le curé, le priant instamment de lui donner des nouvelles de tout ce qui arriverait à don Quichotte, et poursuivit son voyage. Enfin, ils se séparèrent tous, et il ne demeura que le curé, le barbier, don Quichotte et Sancho, avec le fameux Rossinante, qui, parmi tant de désordres, n'avait pas moins témoigné de patience que son maître. On accommoda le grand, le célèbre et l'invincible don Quichotte, sur une botte de foin dans la cage, et le charretier ayant attelé ses bœufs, prit le chemin que lui ordonna le curé; si bien qu'au pas lent de ces tardifs animaux ils arrivèrent au bout de six jours au village du pauvre gentilhomme, où, entrant en plein midi, et heureusement un jour de dimanche, que tout le monde était assemblé dans la place, ils ne manquèrent pas de spectateurs, qui reconnurent aussitôt leur compatriote.

Pendant qu'une foule de gens entouraient le charriot, et qu'à l'envi les uns des autres ils s'empressent à demander à don Quichotte de ses nouvelles, et à ceux qui l'accompagnent pourquoi

on le mène dans cet équipage, un petit garçon va avertir la nièce et la gouvernante de son arrivée, et leur dit que monsieur est venu dans une charrette à bœufs, couché sur du foin, si maigre et si décharné, qu'un squelette ne l'est pas davantage. Ce fut une chose pitoyable que d'entendre les cris de ces bonnes dames, de voir les soufflets dont elles se plombèrent le visage, d'entendre les malédictions qu'elles donnèrent à ces diaboliques livres de chevalerie, et de les voir recommencer, quand elles virent entrer don Quichotte, et qu'il était encore en plus mauvais état qu'on ne leur avait dit.

Au bruit de la venue du gentilhomme, la femme de Sancho Pança, qui avait bien su que son mari l'avait suivi en qualité d'écuyer, vint des premières pour faire son compliment, et rencontrant d'abord Sancho : Hé bien, dit-elle, mon mari, notre âne se porte-t-il bien? Il se porte mieux que son maître, répondit Sancho. Dieu soit loué, dit-elle, de la grâce qu'il m'a faite! mais conte-moi donc à cette heure tout ce que tu as gagné dans ton écuyerie, mon ami : où sont les cottes que tu m'apportes, et les souliers pour nos enfans? Je n'apporte rien de tout cela, femme, répondit Sancho; mais j'apporte d'autres choses qui sont de bien plus grande importance. Ha! tu me fais grand plaisir, dit la femme : oh,

montre-les-moi ces choses de plus grande imp tance, mon ami; j'ai grande envie de les v pour me réjouir un petit le cœur, que j'ai t jours eu triste et tout je ne sais comment, dep que je n'ai point vu ta face. Je te les montre à la main, femme, répondit Sancho; aie patien pour le présent, et espère que s'il plaît à Die nous irons encore un autre voyage chercher le aventures, et que tu me verras bientôt comte o gouverneur d'une île, je dis d'une île ferme, des meilleures qui soit sur terre, et non pas de ces îles à la douzaine. Dieu le veuille! mon mari, dit la femme, nous en avons bien besoin; mais qu'est-ce que cela, des îles? il me semble que je ne l'entends point. Le miel n'est pas pour la gueule de l'âne, répondit Sancho; tu le sauras quand il sera temps, ma femme, et tu t'émerveilleras de te voir dire votre seigneurie par tous tes vassals. Qu'est-ce que tu dis là, Sancho de seigneurie et de vassals? repartit Jouanne Pança. C'est ainsi que s'appelait la femme de Sancho, non pas qu'ils fussent parens, comme remarque Benengely, mais c'est la coutume de la Manche, que les femmes prennent le nom de leurs maris. Ne te presse pas tant de savoir tout cela, Jouanne, répondit Sancho : il y a plus d'une heure au jour; qu'il te suffise que je dis vrai, et bouche close; apprends seulement en passant qu'il n'y a pas un plus grand

plaisir au monde que d'être écuyer d'un chevalier errant qui va chercher les aventures : véritablement toutes celles qu'on trouve ne viennent pas toujours comme on voudrait bien, et de cent il y en aura quatre-vingt-dix-neuf de travers. Je le sais par expérience, femme ; j'en ai, Dieu merci, tâté, et tu peux bien m'en croire ; il y en a où j'ai été berné, et d'autres qu'on m'a roué de coups, et si pourtant nonobstant tout cela, c'est une chose bien agréable d'aller chercher fortune, en grimpant sur les montagnes, traversant des forêts, toujours à travers les buissons et les rochers ; je voudrais que tu eusses vu cela, en visitant des châteaux et logeant dans les hôtelleries, sans jamais payer son écot ; au diable le sou qu'on y donne, quelque chère qu'on fasse.

Voilà la manière dont Sancho et sa femme s'entretenaient, pendant que la nièce et la gouvernante déshabillèrent don Quichotte, et le couchèrent dans son ancien lit, et que lui les regardait l'une et l'autre avec des yeux troublés, sans les reconnnaître, ni se connaître lui-même. Le curé recommanda fort à la nièce d'avoir grand soin de son oncle, et de prendre garde surtout qu'il ne fît encore une escapade, lui racontant la peine qu'on avait eue à le ramener à la maison. En cet endroit les deux pitoyables dames recommencèrent à crier de plus belle, elles fulminèrent

de nouveau mille malédictions contre les livres de chevalerie, et allèrent jusqu'à tel point d'emportement, qu'elles conjurèrent le ciel de confondre dans le centre des abîmes les auteurs de tant d'impostures et d'extravagances. Enfin elles ne songèrent depuis qu'à veiller soigneusement le bon gentilhomme, continuellement alarmées de la crainte de le reperdre sitôt qu'il serait en meilleure santé; ce qui ne manqua pas d'arriver, comme elles l'appréhendaient. Mais quelque soin qu'ait pris l'auteur de cette histoire à rechercher les actes de la troisième sortie de don Quichotte, il n'en a jamais pu avoir une connaissance exacte, au moins par des écrits authentiques. La renommée seule a conservé dans la mémoire des peuples de la Manche, que don Quichotte ayant sorti pour la troisième fois, alla à Sarragosse, et qu'il s'y trouva dans un fameux tournois, où il fit des actions dignes de sa valeur, et de l'excellence de son jugement. L'auteur n'a pu rien trouver non plus, ni de ces autres aventures, ni de la fin de sa vie; et n'en aurait jamais rien su, s'il n'eût rencontré par un bonheur un vieux médecin, qui avait chez lui une caisse de plomb, qu'il disait avoir été trouvée dans les fondemens d'un ancien ermitage, qu'on rebâtissait, dans laquelle on trouva certain parchemin où il y avait des vers espagnols en lettres gothiques, qui contenaient

plusieurs faits de don Quichotte, et parlaient avantageusement de la beauté de Dulcinée du Toboso, de la vigueur de Rossinante, et de la fidélité de Sancho Pança, avec d'autres choses fort particulières.

Le fidèle et soigneux auteur de cette incroyable histoire, rapporte ici tout ce qu'on en peut lire, et ne souhaite autre chose du lecteur, pour toute récompense de la peine qu'il a prise à feuilleter tous les registres de la Manche, si ce n'est qu'il ajoute foi à son ouvrage, autant que le font les honnêtes gens aux livres de chevalerie, qui ont aujourd'hui tant de crédit dans le monde. Il n'en demande pas davantage, et cela seul l'animera à prendre de nouveaux soins, et à faire une recherche nouvelle pour trouver la véritable suite de cette histoire, ou tout au moins des choses aussi divertissantes.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME DEUXIÈME.

SUITE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

